

Les vagabonds des brumes

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 45 —

Les vagabonds des brumes



ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 45

Les vagabonds des brumes

(1989)

CHAPITRE PREMIER

Au dixième jour, la vedette d'exploration *Titan* avait déjà parcouru deux mille cinq cents kilomètres du chenal Klose sans rencontrer d'obstacle à sa navigation. Chaque soir, la radio de bord émettait à cinq heures, donnant un résumé de la journée. Le plus souvent le professeur Klose intervenait lui-même pour entrer en communication avec le Président Kid.

— Nous avons une fois de plus aperçu des rescapés le long de la faille mais à l'est cette fois, et nous leur avons conseillé de descendre vers le sud où à une centaine de kilomètres ils trouveront des éléphants de mer en grand nombre. Ils nous suppliaient de les embarquer mais nous leur avons expliqué que la vedette était de trop petite taille pour recevoir plus de trente personnes. Du coup ils se sont fâchés et nous ont tiré dessus avec des fusils. Un matelot a été blessé à l'épaule mais sans gravité.

Ce n'était pas la première fois que le bâtiment apercevait des groupes humains désespérés. Chaque fois leur position était relevée mais le Kid savait qu'il ne pourrait leur envoyer de secours avant des mois. Le baleinier en construction ne serait lancé que d'ici un an si tout allait bien. Une autre vedette, plus importante, serait d'ici là opérationnelle, mais que seraient devenus ces malheureux alors, quand la banquise se réduirait à une multitude d'îlots se rétrécissant chaque jour ? La température augmentait régulièrement et désormais il ne gelait que rarement, la nuit. Mais on ne pouvait sortir qu'équipé de vêtements imperméables à cause du ruissellement des brumes. Les vents forts paraissaient diminuer de fréquence et de violence.

Au douzième jour, le professeur signala le premier obstacle. Devant *Titan* s'ouvraient plusieurs chenaux, tous navigables, et le choix s'avérait difficile.

— Nous étudions les courants. Nous allons effectuer une petite pointe à l'aide d'un canot à moteur... À propos de moteur, celui de *Titan* aurait tendance à chauffer. Nous naviguons dans des eaux qui

font quatre à cinq degrés au-dessus de zéro... Il n'y a pas un an, nous avions des températures extérieures de moins cinquante en moyenne... Il semblerait que les ingénieurs qui travaillaient sur ces moteurs n'aient pas suffisamment réfléchi au problème. Heureusement qu'il s'agit de céramique et non de fonte.

— Je vais rédiger une note de service. Désormais tenez-moi au courant matin et soir.

Klose ne trouva le véritable passage que trois jours plus tard.

— C'était le plus étroit et celui qui paraissait se diriger vers l'Ouest. En fait il y a un inlandsis, certainement celui des anciennes îles de la Société. Nous avons failli nous échouer à plusieurs reprises avant de comprendre qu'il fallait remonter vers l'ouest. Plus loin le chenal s'élargit à nouveau en direction du nord-ouest. Depuis nous suivons approximativement un cap au 45^e. L'eau est plus chaude, entre huit et dix degrés... Nous avons aperçu deux wagons qui flottaient. Notre jeune Ruydas s'est rendu à leur bord et a découvert des cadavres de colons noyés. Ces gens-là ont dû être surpris dans leur sommeil. C'étaient des pêcheurs de krill. Ils avaient des tonneaux de pâte de crevettes pourries. Nous avons préféré couler ces deux wagons en eau profonde avec leur contenu. Nous avons aussi aperçu des baleines, un grand nombre, dans une mer intérieure où conduisait un des chenaux...

— Des baleines... spéciales ?

— Non... normales.

Le Kid se demandait ce qu'étaient devenues les baleines habitées par les Hommes-Jonas, les solinas, comme ces derniers les appelaient. Depuis la débâcle des glaces personne n'avait aperçu un seul de ces cétacés qui avaient fini par suivre au fil des siècles une rapide évolution, rampant sur la glace, grâce à des vessies d'hélium qui les soulageaient de leur poids, finissant même par voler. Les Rénovateurs du Soleil s'étaient inspirés des filtres de ces animaux pour retirer de l'air l'hélium et l'hydrogène. Ils avaient pu fabriquer leurs dirigeables qui, longtemps, avaient terrifié les populations de cette partie du monde.

— Aujourd'hui, dit le Kid avec une indifférence qu'il était loin d'éprouver, quelques coupoles cristallines de Titanpolis se sont effondrées. L'ancienne station se morcelle de plus en plus et, désormais, il n'existe plus aucune liaison avec l'Antarctique. Le réseau est coupé sur des kilomètres.

— Il n'y avait plus d'habitants ?

— Non, tout le monde est désormais sur l'îlot volcanique. Nous avons commencé des travaux pour récupérer des surfaces de terre. Les serres de production de grains et d'élevage fonctionnent assez bien mais nous avons dû rationner certains produits. Vous comprenez

mieux l'importance de votre mission ?

La distillation d'eau potable posait aussi quelques problèmes et le Kid avait dû lancer un programme de récupération d'eau des brouillards en attendant l'unité de dessalement.

Parfois le Kid ressassait ses souvenirs, songeait à Jdrien dont il était sans nouvelles. Le Messie des Roux avait rejoint les glaces éternelles du Sud en compagnie des tribus d'Hommes du Froid. Tous les Roux avaient disparu et il les regrettait, se souvenait de ceux du Dépotoir qui, pendant plus de vingt ans, avaient vécu sous sa protection. L'ex-Compagnie de la Banquise avait toujours considéré les Roux comme les égaux des Hommes du Chaud, et le drapeau portait trois griffes d'or sur fond blanc pour le rappeler à tous.

Mary Halan, qui réorganisait l'enseignement sur l'îlot de Titan, venait le voir chaque matin. Parfois ils faisaient l'amour. Elle comprenait très vite ce qu'il désirait, se soumettait mais jamais elle ne manifestait elle-même ce besoin irrésistible. Aimait-elle ? Il l'avait cru au début mais, désormais, elle restait énigmatique, sans montrer la moindre répugnance. Pour faire oublier ses vilaines jambes atrophiées il focalisait son attention sur son sexe tendu, finissait par se trouver ridicule dans cette exhibition pathétique mais il ne surprit jamais un sourire, un recul de ses mains, de sa bouche ou de son corps. Il essayait par la suite de l'oublier, de mater ses pulsions mais n'y parvenait pas toujours. C'était dans son bureau, alors que Fields pouvait les surprendre, qu'il se dépouillait soudain avec une certaine brutalité. Il portait encore une combinaison isotherme alors que les autres adoptaient des tenues plus légères, plus adaptées au climat tempéré. Lui s'y refusait. Mary portait des jupes assez courtes, selon une mode toute récente. Longtemps les femmes avaient dû supporter la combinaison pour se protéger du froid et il y avait chez elles comme une sorte de revanche qui les poussait à montrer leurs jambes, leurs cuisses. Volonté aussi d'exciter la convoitise parce qu'elles vivaient dans l'angoisse du lendemain. Certes, l'îlot paraissait sûr, mais que ferait le volcan dans l'avenir ? Il pouvait exploser, ses laves d'un coup s'écouler dans l'autre sens, sur la nouvelle agglomération.

Mary Halan avait des jambes superbes qui le fascinaient. Il avait parfois envie de les mordre, compliquait leurs amours par d'autres exigences alors qu'il aurait tout simplement voulu qu'elle les nouât autour de ses reins.

Bien sûr qu'elle avait d'autres amants. Fields peut-être, avec son air étriqué, ou d'autres. Mais que ce soit par ambition ou par perversion elle l'acceptait avec ses fantasmes à satisfaire.

— Nous pourrions scolariser tous les jeunes jusqu'à douze ans... Pour les plus grands nous devrions adopter le principe d'une sélection sévère car nous manquons d'enseignants. Nous orienterons surtout

vers l'enseignement technique, scientifique...

— Je veux des poètes, des musiciens, des artistes, dit-il. Ce sera notre luxe. Nous ne pouvons pas vivre médiocrement pour notre seule survie matérielle. Il faut encourager les arts...

Mary restait silencieuse, perplexe que ce gnome ait de telles idées généreuses. Parfois il se montrait si mesquin, si équivoque aussi.

Fields entra un jour sans frapper, rouge d'excitation :

— Hot Station émet à nouveau... Très faiblement mais on est en train de décrypter...

Le Kid sauta de son fauteuil électrique qui lui servait à aller et venir dans son train présidentiel. Le siège en était assez haut pour qu'il soit à la même hauteur que les autres.

— Hot Station ? Mais depuis longtemps la station a été emportée par la débâcle.

— C'est une bubble station... Une immense sphère de silicium... Ils ont réussi à émettre.

Plus tard on sut que la sphère se trouvait coincée à nouveau dans la banquise, mais beaucoup plus à l'Est. Quelques centaines de survivants y habitaient, essayaient de se nourrir tant bien que mal grâce à quelques cultures hors sol. Ils fabriquaient un peu de courant en produisant du méthane après distillation de matières organiques. Mais juste pour lancer les messages radio. Ils ignoraient tout de leur position actuelle, n'osaient sortir de la sphère pour partir en reconnaissance sur la banquise.

— Répondez-leur par des encouragements. Qu'ils essayent de se situer, qu'ils commencent à sortir de leur bulle. Un jour elle sera écrasée par des icebergs... Ou alors qu'ils tentent de gagner une zone où l'océan sera libre.

Au quinzième jour l'expédition n'avait effectué que trois mille kilomètres. Le chenal se rétrécissait depuis peu et ils devaient prendre de grandes précautions. Klose signalait des troupeaux de phoques, d'éléphants de mer, de manchots... Ils avaient aussi aperçu l'épave d'un ancien bateau mais n'avaient pu l'approcher. Elle se trouvait juchée à quarante mètres de hauteur sur un iceberg géant. Ils continuaient vers l'Est, approximativement.

— Ils finiront par trouver des débris du Cancer Network, fit le Kid.

En approchant de l'équateur ils découvrirent une eau à quatorze degrés et le jeune Ruydas voulut se jeter à l'eau pour reconnaître les fonds. Il aperçut un étrange animal identifié par Klose comme étant une raie géante, une manta. On avait cru l'espèce disparue depuis le début de l'ère glaciaire.

Le lendemain ils virent un immense troupeau de rennes sur la rive gauche du chenal. Les bêtes paraissaient dans un état lamentable,

la plupart agonisaient. Descendues du sud avec l'espoir de trouver du lichen ou de l'herbe, elles n'avaient plus rien à manger sur cette banquise qui s'en allait par petits morceaux.

— Nous allons essayer d'en tuer un pour avoir de la viande fraîche.

Sur la carte, le Kid, suivant les instructions reçues par radio, reconstituait le chenal. Possible qu'autour de l'équateur d'autres routes s'offrent aux navigateurs. Comme il aurait souhaité être parmi eux ! Jadis il était parti seul à l'aventure sur la banquise, droit vers l'Est sans écouter les racontars des harponneurs et des traîne-wagons du coin. Et il avait découvert Titan, le volcan, Titan et sa chaleur, sa production d'eau bouillante. Il avait su ce jour-là qu'il allait créer sa propre Compagnie, bâtir un empire.

On avait construit une grande barge avec de vieux wagons et cette plate-forme amarrée devant le futur port de Titan allait recevoir des grues. On en préparait d'autres pour y planter des serres et des unités d'élevage. Désormais il était interdit de manger de la viande de bœuf. Les quelques dizaines de vaches récupérées çà et là seraient les premières bêtes d'un futur troupeau qui fournirait le lait et les protéines, mais pas avant des années.

— Si l'on pouvait retrouver certaines fermes, disait Fields. Il aurait peut-être fallu commencer par ça, songer à nourrir les gens avant d'envisager les grandes découvertes.

— Vous voyez toujours les choses de façon étriquée, lui dit le Président. Moi, je veux créer un nouvel empire... Je pense à l'avenir...

— Les enfants ont besoin de lait et de viande.

— Ils ont du lait de soja et de la viande de poulet. Et du poisson tant qu'ils veulent.

Un soir, alors qu'elle se rhabillait après avoir accepté ses avances, Mary Halan lui demanda s'il avait un plan pour récupérer tous les rescapés qui attendaient le long du chenal.

— Il n'y a pas de plan et il n'y en aura pas avant longtemps, dit-il tranquillement.

— Mais ces milliers de gens qui espèrent...

— Nous sommes déjà trop nombreux sur cet îlot, vu la quantité de nos ressources... Qu'allons-nous récupérer, des pêcheurs, des chasseurs, alors que nous avons besoin de techniciens, d'ingénieurs, d'agronomes, enfin de spécialistes.

— Vous les condamnez impitoyablement ?

— Oui, je les condamne à devenir débrouillards... Regardez Ruydas et les siens, eux, ils s'en sont tirés en fabriquant des kayaks pour nous rejoindre. Premièrement, ils nous ont révélé qu'on pouvait fort bien naviguer sur l'océan avec trois fois rien, un engin bricolé dans des peaux de phoques, et ils nous ont démontré que le chenal

s'étirait loin vers le nord... Les autres se désolent et attendent qu'on les secoure sans trop se décarcasser...

— Ils sont épuisés, à bout de ressources...

— Nous allons connaître des temps impitoyables, cruels... Vous accepteriez de réduire encore la quantité journalière de pain qui vous est attribuée ?

— Cet afflux nous inciterait à mieux gérer notre économie... Il faut organiser d'autres expéditions, sur la banquise cette fois. Il reste des millions de kilomètres de banquise, surtout vers l'Ouest. Allons-nous négliger cette partie de notre Concession ?

— L'avenir, c'est l'océan. Votre banquise n'en a pas pour longtemps... Quelques années, et encore... les fractures sont journalières. Il y a des banquises, comme des continents aujourd'hui, qui demain ne seront plus qu'un morcellement d'îlots insignifiants et sans utilité...

— Président, il faut tenter l'impossible pour ces malheureux. Ils ont ici des parents, des amis qui ne comprendraient pas... Ce seront des bouches inutiles au début mais, très vite, ils deviendront indispensables à la communauté.

CHAPITRE II

Depuis quelque temps d'autres wagons flottants traversaient la vallée étroite. Certains faisaient un détour pour commercer avec les habitants des Échafaudages. Ils échangeaient de l'herbe compressée contre des produits manufacturés par les Rénovateurs, par exemple des objets en matière plastique et en céramique. La farine de blé restait très rare, mais grâce aux paquets de thé récolté dans les cavernes, Rigil parvenait à obtenir de quoi fabriquer du pain, que l'on rationnait. Ces wagons flottants, anciennes plates-formes enduites de goudron, avançaient grâce à des machines à vapeur simplistes qui actionnaient, soit deux roues latérales, soit une seule à l'arrière. Les Tibétains n'utilisaient pas l'hélice et le collectif de gestion de la colonie décida d'envisager la construction de bateaux à hélices.

Mais on continuait à songer au téléphérique qui pourrait traverser la vallée pour les relier à diverses agglomérations humaines. Déjà en face d'eux des ouvriers commençaient de tracer, sinon des routes, mais du moins des sentiers élargis, et un jour, dans les lunettes d'approche, on put voir passer une demi-douzaine de yaks chargés de ballots. Le convoi se dirigeait vers le sud, vers le poste militaire à l'entrée de la vallée, peut-être même au-delà, vers Evrest Station, la capitale de la Compagnie.

Huit jours plus tard ce chemin était emporté par une énorme avalanche de glace. L'immense glacier suspendu au-dessus venait de glisser d'un coup, rabotant la montagne et la rendant lisse comme un miroir.

— Et ce n'est pas fini, dit le professeur Charlster. Il reste encore des milliers de tonnes en suspension là-haut. Je pense qu'avec le téléphérique nous serions à l'abri de ce genre d'accident.

Peu après on expérimenta le petit dirigeable, mais sans le moteur qui était en cours de révision. Relié au sol au sommet de la falaise par des câbles, l'appareil s'éleva lentement dès que le filtre à hélium fonctionna. Les ballonnets s'emplissaient normalement et

l'assiette de l'aéronef parut correcte. On le laissa ainsi quelques jours afin de localiser les fuites de gaz et les colmater. Puis on ramena l'appareil sur la glace encore dure à cet endroit. D'après les mesures effectuées, la couche de ce glacier avait déjà diminué de trois mètres et le processus s'accélérait chaque jour. Il avait fallu canaliser les eaux de fonte pour protéger les Échafaudages, mais à tout moment des milliers de tonnes pouvaient glisser d'un coup et emporter les vieilles passerelles de bois en dessous.

— Une chance que la pente soit très faible et plutôt dirigée vers le sud, mais ne nous y fions pas trop. La glissade du glacier peut se bloquer pour une raison inconnue et il se précipitera de l'autre côté.

Dans les ateliers de la colonie on essayait de mettre au point un moteur fonctionnant à la pulvérisation du charbon au moyen d'injecteurs spéciaux et d'air comprimé, mais les essais restaient aléatoires. Jusqu'à ce qu'on découvre que l'air contenait encore trop d'humidité et mouillait la poudre, et que quelqu'un ait l'idée d'utiliser l'hélium qui se révéla excellent.

— Dans un an, nous pourrons fabriquer en série des moteurs pour équiper les wagons flottants des Tibétains. Le seul problème encore ardu c'est la qualité des injecteurs. Nous pensons les produire en céramique, mais avant de parvenir à ce stade il nous faudrait des aciers spéciaux qui, désormais, sont introuvables dans cette partie du monde redevenue solaire.

Quand on parlait ainsi, les gens se demandaient où pouvait bien être ce fichu Soleil dont on discutait tant. Le ciel, certes, avait changé, n'avait plus cette vilaine teinte plombée qui le faisait assimiler à une croûte purulente. Mais il n'était pas de ce bleu dont les récits anciens se gargarisaient. Il était blanc avec, parfois, des traînées jaunâtres qui paraissaient couler depuis un point très éloigné à l'est. Le Soleil c'était un peu plus de lumière bien sûr, mais aussi des températures plus clémentes. Dans la journée, car les nuits restaient glaciales à cette latitude et dans ces montagnes.

Un jour, un envoyé du Grand Lama vint les visiter à bord d'un de ces wagons flottants qui naviguaient dans les vallées inondées. Depuis quelque temps les Tibétains utilisaient carrément d'anciennes locomotives hissées sur une plate-forme et y attelaient tout un train de barges, parfois une douzaine.

L'envoyé fut reçu avec un grand respect par Rigil mais, au bout d'un moment, le visiteur demanda à ce que la jeune femme Songe assiste à l'entretien. Rigil, qui avait réussi à l'éliminer peu à peu de la direction des affaires, en fut mortifié mais dut faire appeler celle qui avait réussi à convaincre le Grand Lama en personne.

L'envoyé sortit alors de sa robe un petit paquet qu'il lui tendit. Songe l'ouvrit sans attendre et poussa un léger cri de surprise. C'était

un bracelet en or gravé, orné de pierres précieuses.

— Le Dalai veut que vous le portiez quand vous irez en dehors de ces Échafaudages. Tous les Tibétains vous accueilleront comme une protégée de notre saint homme... Il voudrait que vous alliez vers le sud, à quatre vallées d'ici... Sans tarder... Une grande catastrophe se prépare et il souhaite que le vieux professeur vous accompagne.

L'une des barges était surmontée d'un ancien wagon de voyageurs assez confortable et les deux Rénovateurs furent installés chacun dans un compartiment. On leur servit du thé et de la nourriture tandis que le convoi descendait vers le sud, passait le défilé qui bouchait leur vallée avant de parvenir dans un lac encore plus immense que celui qu'ils connaissaient.

— Il n'y a guère de courant, avait constaté le professeur dès le premier jour de navigation.

Le train de wagons flottants ramenait du charbon, des yaks vivants et des produits laitiers. Il traversait le lac en plein milieu et le professeur estimait à plus de quarante mètres la profondeur de celui-ci.

— C'est effrayant quand on imagine les quantités d'eau retenues ici et plus loin... Et ces cataractes énormes, ces glaciers qui vont basculer et peuvent à tout moment provoquer des raz de marée gigantesques. La vague nous atteindrait malgré le goulet d'étranglement de notre vallée engloutie et inonderait la moitié de nos échafaudages.

— Que faut-il faire ?

— Je pense qu'ils m'ont demandé de faire ce voyage pour résoudre le problème avec leurs ingénieurs... Cette eau devrait s'écouler pour que le niveau baisse d'au moins la moitié... Nous sommes certainement à la veille d'une catastrophe.

Au bout de trois jours ils atteignirent Evrest Station et Songe, qui avait connu la petite capitale, ne la reconnut pas. Charlster n'y était jamais venu et elle lui exposa que les wagons d'habitation avaient été déplacés le long d'une colline que le lac venait border.

— Il y a encore des glaciers fantastiques, répondit Charlster. Menaçants. Il faudrait tout évacuer. Il n'y a que cette solution...

Ils furent reçus par d'anciens ingénieurs de la Compagnie ferroviaire et transportés dans une draisine qui fonctionnait sur une voie nouvelle construite à mi-hauteur après qu'on eut entaillé le roc.

Et ils découvrirent un spectacle hallucinant. Songe se souvenait qu'avant la débâcle on pénétrait dans la Compagnie par un défilé très étroit. Désormais ce défilé était complètement obturé par une avalanche de glaces et de rochers. Un barrage naturel qui provoquait jusqu'à mille kilomètres en amont une formidable retenue.

— C'est de la folie... La glace sert de liant à ces roches mais

lorsqu'elle fondera le barrage cédera et le pays en dessous sera inondé, provoquant une catastrophe effroyable... Mais l'assèchement brutal en amont sera aussi préjudiciable... Vos trains de wagons resteront dans une boue épaisse sans que vous puissiez porter secours aux équipages et aux passagers...

— Nous savons tout cela, dit l'ingénieur en chef, d'un air maussade, mais nous voulons construire un véritable barrage qui viendra soutenir celui-ci qui s'est formé naturellement.

— Et vous pensez qu'il résistera quand les glaces qui lient ces rochers fondront ? Il y aura de tels remous que votre construction, même la plus épaisse, cédera quand même.

Le groupe de Tibétains parut accablé par cette réponse qu'ils craignaient au fond d'eux-mêmes.

— La seule chose possible c'est de commencer à écrêter le barrage actuel pour que l'eau commence à baisser peu à peu... La masse des glaces doit s'amenuiser chaque jour. Avant quinze jours ce barrage sera emporté. Il faut vider les vallées...

Des millions de mètres cubes, sans tenir compte de tous les glaciers qui continuaient à ruisseler et qui menaçaient de basculer.

— Écrêter ?

— Vider totalement les vallées ?

— Vous voulez notre ruine totale alors que nous avons relancé l'économie, les échanges... Il nous reste des milliers de gens à secourir et si l'eau disparaît il n'y aura plus aucun moyen de transport possible... Nous avons sondé les fonds et nous avons déjà dix mètres de boues sédimentaires. Des années avant qu'elles ne sèchent dans cette région de montagne. Elles gèleront l'hiver mais resteront impraticables...

Charlster restait fasciné par ce barrage à la fragilité impressionnante. Songe elle-même sentait ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Tout pouvait céder là, tout de suite, avec des conséquences énormes.

— La vallée inférieure est peu habitée par nos voisins, dit l'ingénieur en chef, mais bien entendu la vague restera dangereuse sur des centaines de kilomètres...

— Vous avez une carte des vallées ? demanda Charlster.

Il l'étudia tandis que la draine les ramenait à Evrest Station. À l'idée de reprendre un wagon flottant Songe était épouvantée. Si le barrage cédait, le courant serait tel qu'aucune machine à vapeur, pour aussi puissante qu'elle fût, ne pourrait lutter contre la furie des flots et tout le train serait emporté, roulé, disparaîtrait très vite sous les eaux.

— Et ces vallées-là, pourquoi ne sont-elles pas inondées ? Pourtant elles sont d'un niveau inférieur ?

— Ce sont des vallées préservées... Ici vous avez une mine de

charbon encore exploitable et ici des serres de productions horticoles...

— Mais les autres ?

— Ce sont des vallées sacrées possédant d'anciennes lamaseries... Il a fallu hâtivement les protéger et nous avons dès le début de la débâcle construit des barrages en terre grâce aux déblais des mines de charbon. Ces barrages s'appuient sur des murs de rochers cimentés.

Charlster soupira et tapota la carte du dos de sa main :

— Il faut évacuer l'eau par ces vallées... Elles ne conduisent nulle part et s'étirent sur des dizaines et des dizaines de kilomètres, rejoignant d'autres vallées.

— Nous ne pouvons y songer... Peut-être que celle de la mine de charbon et l'autre, celle des serres horticoles, pourraient à la rigueur être sacrifiées mais ce serait un sacrilège que de noyer les anciennes lamaseries.

Jusque-là Songe, effrayée par la perspective de naviguer sur ces lacs en équilibre instable, n'avait pas prêté attention à la conversation. Le mot lamaserie la fit se retourner :

— Vous en avez parlé au Dalaï ?

— Nous n'oserions pas, dit l'ingénieur en chef. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun Tibétain de demander pareille chose... La simple pensée elle-même est sacrilège.

— Moi, je ne suis pas tibétaine et je peux aller rencontrer le Grand Lama. C'est lui qui a voulu qu'on vienne ici...

Elle montra alors le bracelet qui entourait son poignet gauche, ce qu'elle n'avait pas jugé bon de faire jusqu'à présent. Les ingénieurs parurent interloqués qu'un tel bijou soit en sa possession.

— Nous allons retourner auprès de lui, à la grande lamaserie de Kendohar... Elle n'est qu'à une journée de navigation de notre colonie et nous irons lui exposer les faits... Il n'y a que cette solution ?

— Elle aurait l'avantage de faire baisser rapidement le niveau des lacs et d'éviter une trop grande pression sur le barrage, celui-ci est composé de gros blocs de rochers dans le fond, ce sont eux qui se sont détachés les premiers de la falaise et la glace est au-dessus avec des roches plus petites. Si on atteignait le niveau des gros blocs on pourrait alors prévoir un ouvrage qui soutiendrait le premier.

— Nous allons vous faire octroyer un wagon flottant spécial. Les conditions de voyage seront moins confortables mais vous serez à Kendohar avant trois jours.

Ils se retrouvèrent sur le pont d'un de ces engins rustiques et bruyants, avec juste une sorte de tente pour s'abriter des brouillards et surtout des cascades sous lesquelles on devait obligatoirement passer dans les défilés. On leur servait du thé au beurre rance et des galettes

dures. Mais la machine à vapeur fonctionnait bien, nuit et jour, s'éclairant à l'aide d'un énorme projecteur lorsque le soir tombait. L'équipage se ravitaillait en route auprès de petites mines de charbon situées à flanc de falaise et que désormais l'eau menaçait parfois.

— Si le niveau s'élève encore elles seront noyées, disait Charlster.

Ils traversèrent leur vallée un soir, aperçurent les lumières de leur colonie mais déjà les brumes les ensevelissaient dans une cotonnade qui n'en finissait plus. Ils arrivèrent avant l'aube à Kendohar et attendirent au pied du monte-charge qu'on daigne s'occuper d'eux. Le même moine envoyé par le Grand Lama vint chercher Songe, mais dit à Charlster de rester dans le wagon flottant. Là-haut, des clochettes, des xylophones et des cornes de yak ne cessaient de jouer et la jeune femme eut l'impression d'accéder à un monde de féerie dans l'odeur des bougies de graisse animale, d'encens et aussi des feux de bouse de yak. Le Dalaï l'attendait dans une sorte de construction directement implantée sur un échafaudage oscillant. Elle sentait son pas mal assuré, craignait le vertige à cette hauteur fantastique. Déjà, dans le monte-charge, elle avait préféré fermer les yeux.

— Tu viens pour les vallées sacrées des anciennes lamaserie, dit le Grand Lama dès qu'elle l'eut salué avec respect. Je savais qu'il faudrait les inonder un jour pour empêcher une grande catastrophe, mais aucun Tibétain ne pouvait formuler une telle demande sans en éprouver pour le reste de sa vie un fort sentiment de culpabilité.

CHAPITRE III

La *Vieille Patache* s'éloignait en marche arrière dans le chenal étroit. Toute la colonie de Rooky avait embarqué, y compris les malades qui se trouvaient regroupés dans deux cabines. Le vent se levait et Liensun craignait que le cargo ne soit déporté sans qu'il puisse l'éviter. La machine tournait au ralenti et ne lui offrait pas assez de puissance pour résister aux rafales.

Il toucha, d'abord légèrement, puis plus sérieusement, mais au-dessus de la ligne de flottaison. La coque s'enfonça sur plusieurs mètres mais resta intacte.

Effarés, les nouveaux venus ne savaient que faire, n'osaient bouger de crainte d'embarrasser ceux qui s'activaient. Il y avait du monde dans la salle des machines, pour le charbon, et aussi à l'avant et à l'arrière pour signaler les socles de glace.

— C'est bon, criait Zabel installée à l'arrière et scrutant les eaux à l'aide d'une paire de jumelles puissantes.

— Si on pouvait se procurer un appareil pour sonder les fonds, disait Liensun à ceux qui l'entouraient. Comme sur les locomotives sophistiquées qui avaient un système pour mesurer l'épaisseur de la banquise... Il y a des fonds qui se relèvent brusquement quand les socles de la banquise ou de deux icebergs se sont ressoudés... Et même un seul iceberg peut avoir une partie sous-marine qui avance d'un demi-kilomètre parfois.

Il leur fallut toute la journée pour arriver au bout de ce chenal-cauchemar et réussir à faire demi-tour. Liensun avait décidé de reprendre la route du Sud, certain qu'ils découvriraient vers l'équateur un passage pour l'Ouest. Mais dans le fond de lui-même il pensait à son frère Jdrien qu'il aurait aimé rejoindre, au Kid qui peut-être accepterait de les recevoir. Dix mille tonnes de charbon c'était tout de même une belle marchandise d'échange.

En même temps il initiait Blems, Guhan et Evila à la manœuvre du cargo. Déjà des garçons et des filles spécialistes en mécanique et en

électricité s'occupaient des machines annexes du bateau, essayaient de remettre en route la vis sans fin qui alimentait en charbon le foyer, les appareils de navigation, les radios et même les chambres frigorifiques.

— Le seul inlandsis vers lequel nous pourrions aller est celui de l'ancienne Chine, mais est-il abordable ? La glace fond et on doit enfoncer là-dedans jusqu'au cou. Quand il n'y aura plus de glace il faudra compter avec la boue. Pour l'instant il faut renoncer à l'idée de rejoindre la colonie mère des Échafaudages.

— Combien de temps ? demanda une fille en s'interrompant de manger.

C'était le repas du soir. Liensun avait laissé la barre à Zabel et Blems. Le navire avançait lentement dans une nuit assez claire, du moins sans brumes puisque le vent soufflait toujours mais de façon modérée.

— Des années, dit-il brutalement.

— Il doit exister un moyen. Les hommes inventeront quelque chose...

— Je me demande bien quoi, alors que les stations vont s'enfoncer dans la glace molle... Tout va se détériorer et on ne pourrait même pas utiliser des traîneaux... À part le bateau sur l'océan et un dirigeable je ne vois rien d'autre.

— Et vers le nord ? fit un garçon du nom de Neyer.

Il expliqua qu'on devait retrouver la banquise vers le détroit de Béring...

— Viendra un jour où il n'y aura plus de chenaux. On pourrait débarquer, rejoindre la Sibérienne. Le nord de cette Compagnie.

— Vous croyez être accueillis à bras ouverts par les Sibériens ? Nous les avons souvent attaqués pour piller leurs stations, leur voler de l'huile, du matériel et jusqu'au réacteur nucléaire qui équipe les Échafaudages.

Il finit par leur confier que son but, à lui, c'était de créer une autre colonie sur l'eau. Grâce à ce vieux cargo et peut-être d'autres qui attendaient dans l'immensité de l'océan.

— Ils existent et certains sont chargés de marchandises précieuses qui ne sont pas périssables. J'aimerais créer avec vous tous une nouvelle société que nous pourrions baptiser du nom de Compagnie du Cargo par exemple, encore que le mot Compagnie rappelle fâcheusement la dictature ferroviaire.

Ils l'écoutaient en silence mais il sentait bien qu'ils n'étaient guère convaincus.

— La Société du Cargo, répéta-t-il, parce que la vie ne sera possible que sur mer durant un temps, malgré les tempêtes, les brumes et les icebergs. C'est un moindre mal...

— Autrefois il existait l'Antarctique et l'Arctique et des gens y

vivaient, persistait Neyer. Les Esquimaux, les Lapons vivaient dans des conditions identiques à celles des Roux.

— Je me demande si j'écoute vraiment un Rénovateur du Soleil, laissa tomber avec une ironie cruelle Liensun.

Neyer rougit et baissa les yeux.

— Vous voulez, en fait, retrouver les vôtres, ceux des Échafaudages et c'est un sentiment tout à fait normal. Mais n'oubliez pas que nous avons fondé la colonie annexe de Rooky justement pour échapper à l'emprise et à la discipline de ceux des Échafaudages, vos parents et amis... Parce que nous sommes dans une situation délicate, périlleuse même, ce cargo peut couler en quelques minutes en cas de collision avec un iceberg, est-ce le moment de gémir pour retourner là-bas ? N'avons-nous pas assez d'énergie, voire de hargne et d'enthousiasme pour essayer de créer quelque chose de nouveau ?

— Pourquoi pas les Cargos du Soleil ? fit timidement une certaine Karvina.

— Les Cargos du Soleil ! s'exclama Liensun. Voilà qui est génial et qui me rend jaloux de ne pas y avoir songé plus tôt.

Il se leva pour aller embrasser la jeune fille qui eut un petit rire gêné. Il resta debout derrière elle, ses mains sur ses épaules rondes :

— Qu'en pensez-vous ?

— Nous ne sommes pas des marins, dit Neyer. Je veux bien essayer de participer à un projet collectif mais, franchement, je ne suis pas à l'aise sur ce... bateau...

— Tu préfères la banquise avec ses propres dangers ?

— En quelque sorte, oui... Bien sûr, les Cargos du Soleil c'est une chose qui peut séduire, mais tous les cargos que nous pourrons trouver après la dislocation de la banquise ne navigueront certainement pas comme celui-là. Il faudra bien trouver comment les propulser et si je me souviens bien, autrefois il n'y avait pas de cargos sans port d'attache ? Quel sera le nôtre ? Sommes-nous condamnés à une errance perpétuelle ?

Liensun perdit son sourire. Le garçon avait visé juste et il ne pouvait répondre à ces questions. Ce fut Karvina qui le fit à sa place avec une sorte d'indignation :

— De toute façon, Neyer, où veux-tu aller désormais ? Dans les jours qui vont suivre ? De nouveau sur la banquise la plus proche ?

CHAPITRE IV

Alors qu'ils attendaient le jour, face à cette station inconnue devant laquelle le *Princess* était à l'ancre, des brumes sales rampèrent comme des animaux malgracieux sur l'océan et les enveloppèrent d'une langueur humide.

— Si on débarquait ? proposa Ann Suba.

— Nous ignorons tout des sentiments de ces gens-là, répondit Yeuse. Il faut attendre.

Une station brillamment éclairée sur la banquise en partie intacte, proche de l'inlandsis australien. Des hommes, des femmes, des gosses, toute une vie, peut-être désinvolte, comme si la grande débâcle des glaces ne les concernait pas.

— Une star station pour le moins, répéta Farnelle pour l'avoir entendu dire à Lien Rag.

Personne ne songeait à rejoindre les cabines. On s'attardait dans la passerelle aux baies ouvertes à subir l'haleine iodée du brouillard, à écouter le ressac contre la falaise de glace, le grincement de la chaîne d'ancre.

— Et si..., commença Yeuse.

Puis elle secoua la tête.

— Continue, s'impatienta Farnelle.

— Si d'autres stations subsistaient, si la débâcle ne concernait que quelques endroits... Peut-être que les grands réseaux existent encore et qu'il est possible de prendre un train pour l'Ouest ?

— La Panaméricaine ? demanda Farnelle goguenarde.

— Pourquoi pas ! N'en suis-je pas présidente ? Je possède une majorité d'actions et selon les accords de la CANYST...

Durant deux jours et deux nuits le *Princess* resta ainsi immobilisé, à l'ancre, les voiles ferlées, face à une falaise invisible, une station perdue dans les brumes, peut-être une hallucination collective.

— Pas de bruit de train ni rien d'autre, avoua Yeuse le deuxième

soir. Nous avons dû rêver.

— Elle brillait de mille feux, dit Farnelle, et jetait dans le ciel qui commençait à s'embrumer une sorte de voûte lumineuse... Vous avez tous vu...

Dans la nuit, Lien Rag, qui s'était endormi sur la passerelle, fut réveillé en sursaut par un énorme fracas.

Il sut tout de suite que la falaise de glace en face venait de s'écrouler dans la mer, et que le cargo allait être soulevé par une vague énorme.

— Le cabestan de chaîne ! hurla-t-il.

Mais c'était trop tard. Une vague énorme arriva et tenta de soulever la proue du *Princess* qui, à cause de l'ancre, plongea dans l'eau. Le cargo fut entièrement submergé par une masse énorme. Lien Rag qui s'était précipité vers l'avant fut plaqué contre la cloison, crut mourir noyé. La mer s'engouffra dans les écoutilles et envahit le pont inférieur. À peine cette vague était-elle passée qu'un autre grondement naquit. Lien Rag pensa qu'ils ne rattraperaient pas à ce deuxième raz de marée et n'eut que le temps de s'allonger à même le pont, se cramponnant des deux mains à l'arête d'un escalier. Il faillit être emporté. Par chance l'ancre dérapa et le cargo se redressa comme un animal qui se cabre. Toute l'eau s'écoula vers l'arrière et le cargo commença de culer. C'était la chaîne qui s'était brisée net.

— Tout le monde à son poste, essaya-t-il de hurler en se remettant sur ses jambes.

Un vent né de ces éboulements de glace poussait le navire à dix nœuds. Il n'eut que le temps de grimper jusqu'à la barre pour redresser le bateau qui pivotait sur lui-même. Farnelle surgit la première, toute nue, bredouillant que la force de l'eau lui avait arraché ses vêtements.

— Que faut-il faire ?

— Pour manœuvrer j'ai besoin d'une voile au moins... Ce vent se calmera vite mais, en attendant...

Galoa arrivait, hébétée, le visage ficelé par des traînées de sang provenant d'une blessure au front. Elle suivit Farnelle et toutes les deux essayèrent de hisser la voile d'avant. Mais celle-ci, trempée, était dure à dérouler et elles s'abîmaient les mains à défaire les nœuds qui la maintenaient. Et puis Ann Suba arriva, apparemment intacte, n'ayant rien compris sinon que le cargo avait paru vouloir se retourner dans le sens de la longueur.

— Yeuse ?

— Je ne l'ai pas vue. Je dormais dans ma cabine.

Il y eut un autre grondement lointain et Lien Rag cria aux deux autres femmes de faire attention. Elles saisirent la voile en partie défaite, mais cette fois le cargo affronta la vague sans trop de

dommages. Une vague moins puissante. Lien Rag maintint la barre de toutes ses forces. *Princess* piqua presque à la verticale mais se redressa sans attendre, une fois l'énorme bourrelet passé.

— Regarde ! cria Ann. La station !

Le vent avait dispersé la brume et la station était devant eux, toujours illuminée, au bord de l'abîme, comme si une main géante l'avait doucement poussée jusque-là. En fait la banquise s'était effondrée en trois fois, en blocs énormes qui flottaient devant eux. Des monstres de glace effrayants.

— La voile ! cria Lien Rag.

Cette fois elles réussirent à la hisser et, docile, le *Princess* accepta de pivoter. Les lumières de la station, reflétées par les icebergs nouvellement formés, donnaient une lueur nacrée. On y voyait très bien pour se déplacer, pour surveiller les rives du chenal et les blocs qui flottaient. Il put éviter les obstacles et mettre le cap à l'Ouest.

— La station va tomber.

Le grondement naissait et toute la falaise où s'était, peut-être un siècle auparavant, implantée la star station, commençait de se détacher du reste de la banquise. Le grondement était sourd, le mouvement lent, sans déchirures ni violence. D'un seul coup la ville se trouva au sommet d'un autre iceberg colossal.

— Il va basculer, prévint Lien Rag.

C'était déjà en train. Il penchait vers la droite et, épouvantés, ils découvraient son énorme socle, dix fois plus important. S'ils n'avaient pas fui, ils se seraient exactement trouvés au-dessous et le cargo n'aurait pas pesé lourd dans ce mouvement irrésistible de renverse.

— Notre station, sanglotait Ann Suba. Notre beau rêve.

Le mouvement s'accéléra.

— Il n'y a personne, aucun habitant ?

Ils s'éloignaient assez vite. Juste à ce moment-là, Yeuse apparut l'air halluciné, les vêtements en loques.

— Tout s'est effondré dans ma cabine et j'ai mis un temps fou pour me délivrer. J'étais coincée par toutes sortes d'objets qui se sont engouffrés dans ma cabine. Oh !... Mais c'est la star station ?

D'un seul coup l'iceberg se retourna et la ville disparut sous les eaux. Les lumières continuèrent de briller quelques secondes avant de s'éteindre. Lorsque la masse de glace se redressa il n'y avait plus rien, juste quelques rails qui hérissaient le sommet de la montagne flottante d'épis métalliques.

— Mais les voyageurs...

Ils s'éloignaient et il n'y avait aucun moyen d'aller voir. Il fallait fuir devant la nouvelle énorme vague qui les poursuivait.

— Quelle horreur ! murmura Yeuse en découvrant la haute muraille d'eau à quelques centaines de mètres.

Lien Rag manœuvrait pour lui échapper, cherchait à se faufiler entre d'autres blocs de glace qui flottaient, espérant qu'ils briseraient le raz de marée. Par chance, un vent à odeur de glace les poussait sans discontinuer.

— La deuxième voile ! hurla-t-il.

Yeuse se précipita et les autres vinrent la rejoindre. La masse océane, haute de cinquante à soixante mètres, les rattrapait, allait les submerger. Déjà l'arrière du bateau se soulevait lorsque, dans une sorte de sursaut désespéré, le *Princess* accéléra sa vitesse, gagna dix, cinquante mètres. La deuxième voile venait d'être étarquée et tirait sur son écoute. Ils filaient à l'aveuglette, n'y voyant plus grand-chose depuis que la ville avait basculé dans les eaux. Ils essayaient de deviner les masses glacées. Lien Rag se souvenait que, jadis, les marins humaient l'odeur des icebergs menaçant leur route, mais il y en avait trop.

Derrière eux la vague gigantesque commençait de se briser contre les rives de ce chenal, contre les blocs. Ils ne pouvaient fuir encore longtemps sans risque.

— J'ai vu des corps tomber, criait Yeuse à la porte de la passerelle. Il y avait des habitants.

— Des cadavres abandonnés par les habitants... La ville était morte...

— Mais les lumières ?

— Un générateur qui continuait à fonctionner, ou un réacteur...

Yeuse se traîna jusqu'à une banquette, s'y laissa choir et le regarda fixement :

— Nous ne pourrions pas vivre dans un monde pareil, Lien. Je me refuse à le penser... Il n'y a aucun espoir...

Ann Suba revint à son tour et s'irrita de ce découragement :

— Vous auriez dû partir avec ce Kurts... Où voulez-vous vivre désormais ? Une chance que ce cargo existe...

— Vous êtes fous, complètement fous...

— Calme-toi, cria Lien Rag, il faut qu'on gagne l'Est, le grand océan, l'équateur où les glaces disparaîtront le plus rapidement... Il y avait déjà autrefois des mers intérieures. Quand je construisais le Grand Viaduc pour le Kid nous rencontrions de grandes étendues d'eau libre... Là-bas il n'y aura plus d'icebergs dans un avenir très proche. Il existe des îlots au sommet desquels on pourrait s'installer, des îlots rocheux qui ne seront pas envahis par la boue. Il faut tenir, essayer d'y aller.

— Combien de mois, d'années ?

— Il faut quand même essayer... On ne peut rester là... Tu penses sans doute à ces éleveurs de moutons que tu enviais l'autre jour ? Ils sont peut-être morts... La banquise va se tronçonner chaque jour

un peu plus, et ils ne pourront pas se déplacer vers l'Ouest avec leur troupeau... Où prendraient-ils l'herbe ?

Un reliquat de l'énorme vague les atteignit, mais sans trop malmenier le cargo.

— Gdami, demanda Farnelle à Galoa, où est Gdami ?

— Il n'était pas avec moi, fit la jeune fille, rougissant.

CHAPITRE V

Tout était à recommencer après le passage de la horde sauvage. Le campement était complètement dévasté, les wagons détruits et brûlés, les provisions volées. Jael espéra un moment retrouver ses vaches ovibos et son mâle, mais c'est en vain qu'elle les chercha. Par contre les volailles libérées avant l'arrivée des barbares se montrèrent le lendemain. Les Roux paraissaient plus indifférents au pillage et aux destructions. Ils n'avaient pas perdu grand-chose, ne possédant que quelques objets faciles à transporter.

— J'ai eu très peur, avoua Jdrien, malgré tous mes efforts ils ont continué de marcher vers ici... J'aurais dû tuer le meneur.

Jael le regarda avec effroi :

— Ils étaient trop nombreux... Tu n'aurais pu l'approcher.

— J'aurais pu le tuer mentalement, provoquer l'arrêt de son cœur ou une rupture d'anévrisme dans son cerveau. Ça, je pouvais le faire, mais je m'y suis toujours refusé.

— Comment allons-nous vivre ? Ces wagons étaient tout de même accueillants.

— On va construire une maison.

Elle ne comprenait pas.

— Comme autrefois. Une vraie maison.

Il la bâtit en deux jours avec l'aide des Roux et avec les débris des wagons. Elle comportait trois pièces et était bien protégée du froid.

— L'hiver arrive et nous devons y penser.

Ils avaient quelques provisions cachées avant le passage de la horde, et il retourna chasser les ovibos avec ses frères Roux. Bientôt ils eurent assez de viande fumée et de graisse pour affronter l'hiver mais manquaient la farine, du thé, des produits laitiers. Il retourna à la chasse et captura une femelle ovibos qui allait mettre bas. Un petit veau naquit une semaine plus tard et Jael aida la mère dans cette épreuve, lui apportant du sel pour l'encourager. Ils avaient reconstruit

un enclos. Et cette femelle accepta d'être traitée. Elle avait assez de lait pour son veau et Jael lui dérobait un litre pour Jdrien et elle-même.

— J'ai rêvé de mon père, dit un matin son compagnon. Je suis sûr qu'il est à nouveau sur Terre sous sa véritable personnalité.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a quelque temps il avait réapparu sous l'apparence d'un Roux. Liensun et moi l'avons rencontré mais déjà il n'avait plus aucun souvenir, régressait, devenait un véritable primitif. J'ai réfléchi longtemps et je sais aujourd'hui qu'il était à la fois mon père et qu'il n'était pas lui.

— Je ne comprends pas.

— Plus tard nous comprendrons tous... Pour l'instant il est quelque part vers le nord, sur un bateau qui se dirige vers l'Est.

— Comment as-tu pu entrer en contact avec lui ?

— Parce qu'il avait peur et que dans ces moments-là le cerveau émet des appels désespérés... Étant réceptif à ce genre d'ondes je n'ai eu aucun mal à les recevoir, d'autant plus que nous sommes du même sang lui et moi.

— Et Liensun, où est-il ?

— Je l'ignore.

— Crois-tu qu'il a retrouvé un de ces fameux cargos dont il rêvait ?

Jdrien ne pouvait le dire. Il l'espérait seulement. Comme il ignorait si le Kid, son père adoptif, avait réussi à sauver sa vie depuis que le climat se réchauffait.

Le lendemain il ne parlait plus de son père Lien Rag mais Jael, elle, y songeait toujours. Elle avait connu Lien Rag lorsqu'il était devenu l'amant de sa mère et avait procréé Liensun. Sa mère était une énorme femme, chef de la bande des ferrailleurs, dans une petite Compagnie du nord, et la grande affaire de sa vie était les enfants. Elle en avait mis au monde près d'une vingtaine. Beaucoup étaient morts dans des circonstances violentes et Jael ignorait ce qu'étaient devenus les survivants, à l'exception de Liensun qu'elle avait élevé et qu'elle n'avait jamais totalement perdu de vue.

Sa mère, Mamma Sunny, était un repoussoir contre l'amour et aucun homme n'aurait accepté de l'engrosser même contre de l'argent sans qu'on l'y force. Et Jael participait à ce complot familial. Lorsque Sunny avait fait son choix, rien ne pouvait la détourner de son idée fixe.

« — C'est celui-là qui va me fabriquer un enfant, disait-elle, et pas un autre. »

Alors on tendait un piège au futur géniteur, on s'en rendait maître et on l'attachait sur un lit comme une victime expiatoire. Jamais Sunny ne serait parvenue à éveiller la concupiscence de cet

homme sans l'intervention de Jael. Celle-ci, une fois l'homme attaché, arrivait en partie dénudée et commençait de l'exciter, finissant par le caresser avec efficacité, le conduisant jusqu'à un point de non-retour en quelque sorte. À ce moment-là, Mamma Sunny se hissait sur le lit et enfourchait l'étalon sur le point d'éclater, et recueillait le fruit de l'expérience de sa fille.

Plusieurs fois Jael avait agi dans la plus totale indifférence, mais lorsque Lien Rag avait été désigné par sa mère, elle avait failli se révolter. Jusqu'au dernier moment elle avait songé à se substituer à la matrone mais n'avait pas osé. Et depuis elle rêvait de Lien Rag. Liensun lui ressemblait beaucoup, plus que Jdrien. Elle aimait son nouveau compagnon, mais son père gardait une place privilégiée dans son corps et son âme, et lorsque le fils lui parlait de son père, Jael devenait rêveuse et agacée par sa propre faiblesse.

— Il n'y a plus de Roux sur la banquise du Pacifique, lui annonça Jdrien quelques jours plus tard. Les dernières tribus ont rejoint l'Antarctique. Je pensais que certaines s'attarderaient là-bas et pourraient me donner des nouvelles du Kid, par exemple.

— Tu t'inquiètes pour lui ?

— Il m'a sauvé quand j'étais enfant et je lui dois beaucoup. Si jamais il avait besoin de moi et que je l'ignore ce serait dramatique.

— Tu n'envisages pas tout de même d'aller un jour jusqu'à Titanpolis ? La station a dû disparaître et tu ne trouveras plus personne. Il a dû s'exiler vers l'ouest comme tant d'autres.

— Je ne pense pas. Il serait resté le dernier s'il l'avait fallu. Tu ignores que le premier il a découvert le volcan Titan, alors que depuis longtemps personne n'allait plus sur cette banquise sauvage qui passait pour extrêmement dangereuse. Il a tout créé et vient de voir son œuvre détruite en quelques mois.

— Mais tu ne peux aller là-bas... Il y a l'océan désormais, même si des îlots de glace flottent encore...

— Je trouverai un moyen...

— Tu vas me laisser seule... Et cette horde qui nous menace ?

— Elle est loin et ne reviendra plus dans le coin. Ils se sont installés en bordure de l'océan au nord et s'intéressent aux épaves que les courants apportent jusque-là. Il paraît que c'est très gratifiant...

— Et que feras-tu si tu trouves le Kid ?

— Je verrai...

— Mais si tu ne le trouves pas, iras-tu à travers le monde pour avoir de ses nouvelles ?

Il ne répondait pas toujours à ses questions. Il pensait au Kid, bien sûr, à son père mais surtout à Yeuse dont il ignorait tout. Là-bas en Panaméricaine la vie continuait comme autrefois, avec le rail, les trains, la société ferroviaire, les Aiguilleurs et leur tyrannie, le froid et

la demi-obscurité, le ciel croûteux sans espoir au-dessus de la tête. Ici, quand on levait la tête, on voyait un ciel différent, parfois strié de rouge vers le levant. Il savait que ce réchauffement et cette lumière solaire menaçaient son existence et celle de ses frères Roux, mais en même temps il était fasciné par ce bouleversement, rêvait de découvrir la première terre nue, les rayons du Soleil, la mer libérée de toute trace de glace.

— Tu as décidé d'une date ? demandait Jael, inquiète... Pourquoi n'irais-je pas avec toi ?

— Ce sera trop dur. Je ne sais pas encore quand je partirai... J'attends des nouvelles... Il y a un groupe d'Hommes du Chaud qui vient d'arriver au nord-est... Ils ont traversé la banquise en débâcle tant bien que mal. On dit qu'ils sont banquisiens et qu'ils ont assisté aux derniers moments de Titanpolis.

— Ils sont certainement dangereux.

— Mais non, ils chassent le phoque et se sont organisés... Ils ont même fait du troc avec des amis.

Désormais elle dormait mal, s'effrayait de rester seule, de le perdre. Elle avait l'impression qu'il lui cachait quelque chose, qu'il avait un autre but en tête.

CHAPITRE VI

Une nouvelle fois la climatisation du satellite géant connaissait des ratés de fonctionnement et il neigeait depuis deux jours. Il y avait déjà quarante centimètres de poudre blanche dans les coursives et Gus essayait de réparer le système de régénération hydraulique. Une partie du mal venait de là. Trop d'humidité depuis quelques jours dans S.A.S., et d'ailleurs le Bulb s'en plaignait en inscrivant ses doléances sur l'écran qui lui était propre.

Gus pataugeait dans la neige à la recherche des fuites dans les canalisations. Les hybrides qui hantaient les lieux avaient dû encore bouffer une partie d'entre elles puisqu'elles étaient d'origine animale. Une bonne partie du satellite l'était d'ailleurs. Jadis un énorme être vivant dans l'espace avait été réduit en esclavage par les colons d'Ophiuchus, transformé en corps céleste géostationnaire au-dessus de la Terre. Les scientifiques avaient bricolé avec son cerveau et des éléments d'électronique tout un ensemble effarant. Le Bulb, c'était le nom de cet être venu des abîmes sidéraux, fournissait sa propre énergie mais un réacteur nucléaire subvenait à ses défaillances.

Le cul-de-jatte, inlassable, rafistolait ces conduites organiques à l'aide d'une résine spéciale, songeait à son cousin Lien Rag qui avait choisi de rester sur la Terre. Il ne regrettait rien mais aurait aimé avoir de l'aide dans ces cas-là. Ce fut en pleine tempête que la secte de l'Église de la Rénovation Apostolique arriva jusqu'au niveau où il était en train de s'acharner sur son travail, les doigts gourds, ne pouvant utiliser les gants.

Thresa l'interpella, ayant reconnu sa silhouette à travers le rideau des flocons épais :

— Ô Maître, nous voici tous... Pourquoi nous accueilles-tu par ce froid et cette neige alors que nous venons à toi soumis à ta volonté ?

Il avait sursauté en haut de son échelle portative avant de reconnaître la jeune fille dans l'étrange accoutrement qui la recouvrait

toute. Une sorte de cape en peau lainée. À première vue une peau de mouton, mais lorsqu'il y regarda de plus près il distingua d'autres détails, notamment deux sortes de pieds patauds qui pendaient en bas du vêtement. Cette dépouille grossièrement tannée provenait d'un hybride, d'une brebis-garou. Elle puait même fortement.

— Nous voici, ô Satan, et nous attendons tes ordres.

— Vous trouverez des cabines au bout de cette coursive. Vous pouvez vous y installer provisoirement. Combien êtes-vous ?

— Trente-quatre.

Comment allait-il faire avec cette troupe affamée ? Il préférerait ne pas y penser pour l'instant.

— Le père Faro désirerait se prosterner devant toi, ô Maître de l'Univers.

Il y avait dans son ton une ironie familière. Elle s'approcha de l'échelle où il s'était juché à la force des bras, coinçant ses fesses sur un échelon. Et levant la main elle commençait de le tripoter avec un sourire entendu.

— Laisse-moi tranquille. Je ne veux voir que le docteur Isaie. Va le chercher... Et fais rentrer les autres dans les cabines, qu'ils se réchauffent un peu. Au moins il n'y neige pas.

Peu après un toussotement le prévint qu'il avait une seconde visite et il aperçut un petit être malingre, emmailloté dans des tissus, qui le regardait en clignant des yeux derrière des lunettes très grossissantes.

— Vous êtes le docteur Isaie ?

— Vous n'êtes pas un démon, dit le nouveau venu. Ne vous trompez pas sur mon compte... Si je suis cette bande d'illuminés depuis si longtemps c'était à cause de ma femme et de ma fille qui croyaient en cette nouvelle Église. Elles sont mortes et j'ai continué à vivre avec eux... Mais je suis assez satisfait d'être ici. Vous vous appelez comment ?

— Lienty Ragus mais on me dit Gus.

— Vous êtes un Ragus ! s'exclama Isaie. Je le suis aussi mais j'avais failli l'oublier. Mon père fut un révolté de Sugar... Ceux de Salt l'ont jeté vivant dans le vide... Moi, j'ai préféré m'enfuir avec cette bande de désaxés pour éviter le même sort, mais ne voilà-t-il pas qu'ils n'ont qu'un but dans la vie : se précipiter dans le vide pour retrouver Dieu. Par chance ils n'ont jamais trouvé une seule issue pour accomplir cette folie. Ils errent depuis si longtemps qu'ils finissent par admettre que leur Dieu n'existe pas. Ils ont donc opté pour le Diable, c'est-à-dire pour les ennemis de Salt... Mais si vous êtes un Ragus, que faites-vous ici dans leur quartier général ? Où sont nos bourreaux ?

Gus descendit de son échelle, la transporta un peu plus loin où il avait repéré une fissure de canalisation.

— Il ne neige déjà plus, constata-t-il, c'est bon signe mais le froid va s'accroître. Le système de régulation thermique a dû geler... Il n'y a plus d'Ophiuchiens dans Salt. Moi je viens de la Terre... Trop long à vous expliquer pour le moment.

— Je ne vous crois pas, fit Isaïe en tirant sur sa barbe, mais qu'importe. Est-ce que par hasard vous n'auriez pas quelque chose de fort pour fêter notre rencontre ? Jusqu'à l'an dernier j'avais de l'alcool pour les soins mais depuis des mois, plus rien.

Gus acheva sa réparation et sans descendre de l'échelle fit face au docteur :

— Ce père Faro, c'est quoi ?

— Une ordure à la libido exacerbée et qui abuse de nos jeunes des deux sexes sans que personne ose s'y opposer... Il les fanatise tous. À une époque, je lui faisais absorber à son insu des produits qui calmaient son érotomanie, mais je n'en ai plus. Il forniquerait avec une chèvre-garou et je pense qu'il l'a déjà fait... Méfiez-vous de lui. Il faut qu'il vous respecte et il ne connaît que la peur. Je ne pense pas que vous l'impressionniez beaucoup.

Gus descendit et lui désigna l'échelle :

— Portez ça et suivez-moi. Pour venir ici je l'ai traînée derrière moi mais nous irons plus vite ainsi. Nous allons remonter au niveau supérieur ensemble.

— C'est de la folie, dit Isaïe, terrifié. Vous m'entraînez dans un piège. Ils me recherchent depuis près de cinquante ans...

— Depuis la mort de votre père, alors ?

— Exactement.

— Il n'y a plus aucun humain là-haut, je puis vous l'assurer. Vous trouverez les différentes installations anciennes, avec les réserves d'embryons, le génital où l'on fabrique les bébés Roux, les couveuses pour les élever, les systèmes d'éjection des êtres malformés, hybrides ou Garous. Il y a aussi une salle des contrôles, des cabines, des réserves alimentaires et différentes installations.

— De l'alcool ?

— Oui, on peut trouver cela, mais je vous préviens, je ne suis pas un bon compagnon de beuverie.

Arrivé sur le palier des escaliers et des ascenseurs, le docteur secoua la tête et s'immobilisa :

— C'est plus fort que moi. J'en chierais même dans mes vêtements... Vous ne pouvez pas savoir... Depuis des siècles ma famille vit dans la terreur de cet endroit...

— Mais comment avez-vous pu alors devenir médecin, si vous étiez dans la clandestinité et votre père avant vous ?

— Nous avions nos écoles secrètes... Une organisation qui a fini par se dégrader... Le sentiment religieux, la superstition ont fini par

l'emporter sur la vérité scientifique, et par moments mon propre cerveau est submergé par des pensées stupides, des pulsions qui me font croire que je possède un pouvoir magique, alors que je n'ai qu'un simple bagage de médecin généraliste.

Gus soupira et commença de se hisser à la force des poignets sur la première marche :

— Je rentre chez moi. Je serai pendant une heure dans la cuisine collective. Je vais me fabriquer une boisson chaude avec du thé et quelques gouttes d'alcool. Vous pourrez m'y trouver. Ensuite j'irai dans la salle des contrôles essayer d'arrêter ce refroidissement, mais je dois attendre que le système d'aspiration des déchets débarrasse toute cette neige. Je vous conseille d'éviter les coursives quand il se mettra en route, sinon vous vous retrouveriez dans les conduits et peut-être même projeté dans le vide.

Il continuait de grimper sans se retourner. Une fois dans la cuisine il mit en route les plaques pour réchauffer ses doigts tout en buvant un grog. Il mangea aussi un peu de confiture synthétique pour se donner de l'énergie.

— Je peux entrer ? fit la voix timide du docteur Isaie. Nom de Dieu, c'est quoi, dans cette bouteille ?

— Une sorte de vodka parfumée... Ce n'est pas mauvais...

La main décharnée du docteur saisit le flacon et le porta à ses lèvres tuméfiées. Une partie du liquide s'échappa dans la barbe crasseuse, mais Isaie en but jusqu'à ce que Gus lui ordonne d'arrêter.

— Ça va vous faire mal... Il faut manger quelque chose maintenant. Ouvrez cette armoire frigorifique et servez-vous.

Mais le docteur se laissait tomber hébété sur un siège et respirait avec difficulté.

— Vous voilà dans un bel état...

L'autre leva la main pour dire que ça passerait et Gus lui prépara de la viande cochmouth et du pain. Isaie récupéra peu à peu et commença de manger.

— Je suis un vieil alcoolique, reconnut-il, et j'ai longtemps dissimulé des bidons d'alcool pour mon usage personnel, mais un beau jour tout a été épuisé... Dans les confins du satellite je réussissais à obtenir une sorte de bière infâme en faisant fermenter du sucre et de la levure. Et puis on n'a plus eu de sucre ni de levure.

— Comment vous nourrissiez-vous ?

— On chassait les hybrides.

Une nausée violente retourna l'estomac de Gus qui crut qu'il allait vomir.

— Au début on choisissait ceux qui avaient vraiment l'apparence d'animaux, et même nous avons parfois trouvé des troupeaux de porcs ou de moutons tout à fait normaux. Mais le père Faro nous entraînait

toujours ailleurs, craignait que le groupe ne s'installe et ne connaisse une vie plus conformiste. Lui avait besoin de cette fuite perpétuelle, de cette terreur constante pour parvenir à ses fins et corrompre nos jeunes... Je l'ai bien vite compris et j'ai voulu mettre les autres face à leurs responsabilités mais ils m'ont lynché... J'ai dû pendant des mois vivre à l'écart, jusqu'à ce qu'ils aient besoin de moi pour les soigner. Ils voulaient bien mourir en se jetant dans le vide sidéral s'ils avaient découvert un sas, mais ils voulaient mourir en bonne santé. C'est pourquoi nous avons commencé à dévorer tout ce qui nous tombait entre les mains, des hybrides qui n'avaient qu'un infime pourcentage d'animalité. Je me souviens d'une femme... Je préfère ne pas en parler.

— Les peaux étaient tannées ?

— Il fallait bien se protéger... On filait aussi la laine, car le père Faro a toujours voulu que nous portions de longues robes écruées quand le climat le permettait. Moi, j'en porte plusieurs les unes sur les autres pour me protéger du froid.

Gus se dirigea vers la porte :

— Venez voir la salle des contrôles...

— Vous me jurez que je ne risque rien ?

— Cet endroit est vide depuis longtemps, au moins un demi-siècle si j'en crois vos souvenirs. Votre terreur des habitants de Salt s'est vainement prolongée. Ils sont morts ou ont fini par émigrer sur Terre, car leurs conditions de vie n'étaient plus acceptables. Le S.A.S. se détraquait de plus en plus et ils n'étaient plus en mesure de faire face à cette dégradation du matériel. Parce que leurs scientifiques, techniciens et penseurs avaient fui depuis longtemps ou avaient été exécutés. La preuve : votre père.

Isaie le suivait en trotinant, décomposé, et lorsque Gus pénétra dans la grande salle il n'osa pas immédiatement regarder autour de lui. Il fixait le sol.

— Que savez-vous de l'endroit où nous vivons ?

— On l'appelle satellite... C'est un monde où nous sommes tous nés...

Gus se hissa sur son fauteuil favori et pianota sur les touches, cherchant à faire apparaître les membres de l'Église de la Rénovation apostolique réfugiés au niveau en dessous.

— J'espère que les caméras fonctionneront.

— Ce monde, murmura le docteur, est vivant, il s'agit de la Bête. Nous vivons dans les entrailles de la Bête et le père Faro disait que ce n'était pas supportable, et que mieux valait se précipiter tous dans le vide qui nous entoure.

CHAPITRE VII

— Ne m'abandonne pas, Kurts... À nous deux nous pourrions faire de cette Compagnie quelque chose de formidable. Tu as des idées et tu peux m'aider à empêcher les gros actionnaires de paralyser l'évolution. Sans eux j'aurais réussi depuis longtemps à fournir à chaque voyageur chaleur, lumière et nourriture, mais ils sont pourris, accrochés à leurs dividendes et leurs privilèges, et les Aiguilleurs manœuvrent en dessous. J'ai cru les mettre au pas mais ils complotent contre moi. Ta locomotive géante les terrorise car elle peut enfreindre toutes leurs lois...

Elle avait quitté leur couche où depuis des heures ils s'aimaient avec une violence si forte au début, que l'ancien pirate avait retrouvé toute sa cruauté pour combattre cette furie et la soumettre à ses volontés.

— Il n'y a que toi, haleta-t-elle, qui peux m'humilier ainsi sans que je me révolte... Que veux-tu donc faire ? Où iras-tu ?

— Tu sembles ignorer que la fin de ce monde arrive de l'Est... Là-bas une immense lucarne a déchiré le ciel et révélé l'existence du Soleil. Les habitants de cette planète, du moins dans cette partie du monde, savent désormais qu'on les a maintenus dans l'ignorance et l'esclavage et ils ne seront plus jamais les mêmes.

— Que reste-t-il, quelques milliers de pauvres survivants hagards qui finiront par tous crever de faim ? Ou noyés, lorsque les derniers îlots de glace se seront dissous dans l'eau tiède des océans... Pour l'instant nous n'avons rien à craindre ici. J'ai des gens qui en secret surveillent le ciel. Moi je savais qu'il existait un astre puissant au-delà de cette croûte purulente, et des Rénovateurs sont à mon service, pas des mystiques mais des scientifiques, et ils m'affirment que pour l'heure il n'y a aucun risque. Seul le Pacifique se réchauffera. Bien sûr des courants d'eau chaude finiront par attaquer la banquise du Sud Atlantique, mais dans combien de temps ? Il faudra des décennies pour que nos côtes soient menacées... Et ne me dis pas que les

voyageurs de cette Compagnie seront informés de ce qui se passe à l'Est. J'ai pris mes précautions. Les voyageurs venus d'ailleurs savent ce qu'ils risquent à la propagation de fausses nouvelles. Sofi en Sibérienne, ceux d'Africana ou le P.-D.G. de la Panaméricaine agiront de même.

— Vous allez laisser périr des millions de gens sans intervenir, uniquement pour préserver votre pouvoir ?

— Pas seulement notre pouvoir, mais un mode de vie... Imagine ce que serait une nouvelle Panique ? Bien avant la dislocation de la banquise, le Président Kid a été la victime d'une fausse rumeur qui a jeté vers l'ouest les quatre cinquièmes de sa population. Il ne s'en est jamais remis, et là-dessus la véritable débâcle a achevé de le ruiner. Il a lui-même disparu et son empire n'existe plus.

— On parle d'autres lucarnes en formation, Floa Sadon. Ne te cache pas la vérité pour te rassurer. Il y en a sur la Sibérienne et le maréchal Sofi devra en tenir compte d'ici quelques mois, au maximum d'ici quelques années. Nous sommes allés, Lien Rag, Gus son cousin, et moi, au-delà de ce ciel croûteux et nous en sommes revenus en faisant le tour de la Terre, et nous avons repéré des taches blanchâtres qui plus tard crèveront pour laisser place aux rayons solaires.

Avec d'infinies précautions ils avaient rejoint l'énorme locomotive de Kurts immobilisée dans la solitude des anciennes Alpes orientales, sur un réseau abandonné que l'homme avait réussi à revitaliser pour son usage. Tous les systèmes de surveillance, tous les capteurs du monstre étaient en état d'alerte mais ne signalaient aucune présence suspecte.

— Tu vas garder cet enfant et cette chèvre-garou ? dit-elle pour changer de conversation, sentant que son amant la désapprouvait.

— C'est mon fils et Gueule-Plate est sa nourrice, sa compagne. Je l'élèverai seul s'il le faut. Je compte gagner la Panaméricaine. Il n'y a plus aucun endroit qui soit absolument sûr désormais. À tout moment la catastrophe peut frapper une Compagnie, mais je ne suis revenu que pour la locomotive. Tant que je pourrai rouler à l'intérieur de son ventre je le ferai et je n'ai pas l'intention de m'installer quelque part. Le jour où le rail disparaîtra, nous disparaîtrons ensemble, mais je souhaite que ce soit le plus tard possible.

— Qu'exiges-tu de moi pour m'aider à liquider les gros actionnaires ?

Il sourit :

— Que me proposes-tu ?

— Tout... De l'or, d'autres filles, si je suis trop vieille et trop grosse pour toi.

— Je ne me sens pas d'humeur guerrière et ces pauvres gens ne m'ont rien fait.

— S'ils te coinçaient ils te livreraient aux Aiguilleurs sans hésiter. Ils vivent pour la plupart dans des paradis artificiels sous des dômes fantastiques. Leur ligne privée est strictement interdite aux autres voyageurs et ceux qui ont enfreint cette consigne ne sont plus là pour s'en vanter. Moi-même je ne pourrais accéder à leur retraite. Personne, sauf toi. Cette machine se rit de tout, de l'électronique, des barrages, des armes puissantes. Elle pourrait affronter un croiseur ou une forteresse mobile.

Il se leva et elle frissonna de le voir toujours aussi puissant, à peine vieilli. Son corps musculeux lui faisait tourner la tête et elle n'était jamais assouvie quand il était devant elle.

— Un seul exemple, murmura-t-elle, va chez Alido Burel qui vit avec femme et enfants dans une oasis de mille kilomètres carrés, avec lac bleuté et végétation luxuriante. Il dépense pour cette installation autant d'énergie qu'une ville de cinquante mille habitants dispose pour éclairer, chauffer et nourrir ses voyageurs. Moi, je me contente d'un train personnel, mais eux ne se refusent rien. Va dans cette oasis et détruis-la entièrement. Tue-les tous, Burel et les siens, ses serviteurs et ses gardes, son train blindé et ses avisos de protection et tous les autres, les huit autres auront si peur qu'ils capituleront. Je suis prête à leur laisser leurs paradis artificiels à la condition qu'ils renoncent à la direction des affaires. Je t'en prie, avant de partir, fais-le pour moi.

— Et qu'aurais-je en échange ?

— Exige.

— Justement, je n'ai besoin de rien...

Elle soupira de découragement.

— Je m'engage à m'occuper de ton fils si jamais il t'arrivait malheur, ce que je ne souhaite pas.

— Ça, c'est gentil et c'est une bonne proposition. Mais je voudrais que tu fasses autre chose pour moi.

— Parle, je suis prête.

— Que tu perdes dix kilos au moins, peut-être quinze. Je reviendrai dans quelque temps et si tu as retrouvé ta silhouette d'autrefois j'irai détruire le paradis du voyageur Alido Burel.

— Tu es un salaud, murmura-t-elle, un ignoble salaud.

— Ce sera une preuve de ta bonne volonté à mon égard. Il est si facile de promettre... Cela te fera du bien et revalorisera ton image auprès de tes proches et de tous les voyageurs de la Compagnie.

— Fous le camp, dit-elle. Depuis que nous sommes ensemble tu n'as cherché qu'à m'humilier. Pendant des heures j'ai supporté ce que la pire des putains n'aurait jamais accepté et...

— Je te propose un marché : je vais détruire le paradis en question et je disparaîs pendant trois mois. Si tu as maigri, à mon retour j'en détruirai un second. Crois-moi, il ne suffit pas d'un coup de

semonce pour toujours obtenir la reddition de ses adversaires.

— Tu te moques de moi, tu ne me prends pas au sérieux... Je veux que les gens aient chaud, mangent à leur faim... Est-ce un si grand crime ? Une plaisanterie ?

Il passa dans la salle de bains pour prendre une douche :

— Tu dis que ce sont les autres actionnaires qui te paralysent. Es-tu sûre qu'une fois ceux-ci éliminés tu ne te découvriras pas d'autres ennemis ?

— Dans le fond, tu penses que je suis incapable de gérer cette Compagnie et que je m'invente des difficultés pour cacher mon incompétence ?

Kurts ouvrit l'eau et hocha la tête :

— Il pourrait bien y avoir de ça... Ça fait vingt ans que ça dure... Vingt ans que les gens crèvent de faim et de froid chez toi... Il me semble que tu aurais pu depuis le temps trouver quelques solutions.

Lorsqu'il sortit de la douche elle n'était plus là. Il noua un linge autour de sa taille et passa dans la chambre, qui était vide. Il commuta les caméras extérieures, vit que le loco-car de Floa s'éloignait vers l'ouest.

— Elle est partie, la grosse dame ? demanda Kurty qui arrivait à cheval sur la chèvre-garou.

CHAPITRE VIII

Depuis quelques jours les raz de marée se succédaient sur l'îlot du Titan et il avait fallu déménager certaines installations que ces phénomènes menaçaient. La fonte des glaces se précipitait et c'était par pans entiers que la banquise basculait dans l'océan. Il avait fallu installer des guetteurs, imaginer un système de radar avec des repères flottants en pleine mer. Certaines vagues atteignaient des hauteurs vertigineuses, mais par chance les innombrables icebergs qui flottaient çà et là cassaient ces montagnes d'eau. N'empêche que, parfois, la nouvelle agglomération à flanc de volcan se sentait menacée. L'une des barges construites avait déjà coulé et on avait dû amarrer les suivantes de façon différente.

La chaleur devenait presque insupportable pour les habitants de l'endroit. Et surtout la luminosité du ciel quand les brouillards se déchiraient. On soignait beaucoup de personnes pour des éblouissements. Et puis il se mit à pleuvoir, soudainement, furieusement durant deux jours entiers. On put récupérer de l'eau douce dans les citernes mais le cône du Titan commença de se raviner et les spécialistes allèrent sur place une fois que la pluie s'arrêta.

— Il ne faudra pas, dirent-ils au président Kid, que la lave trouve dans cette érosion un nouveau débouché et se déverse en direction de la station.

— Il n'y a plus de station, rectifia le Kid, il s'agit d'une cité.

— L'îlot est fragile à la suite des froids polaires de ces derniers siècles, et des coups de chaleur du feu terrien. Il faudrait construire une muraille pour détourner les eaux de ruissellement.

— Étudiez la question.

La vedette *Titan* naviguait toujours vers le nord-est et, d'après les estimations faites à bord, approchait des quatre mille kilomètres parcourus. Les ondes radio circulaient mieux désormais, surtout la nuit, et le Kid aurait passé des heures à écouter les récits que le professeur Klose lui faisait de leur expédition.

Plusieurs fois par jour, ils se trouvaient face à d'immenses labyrinthes de dizaines de chenaux parmi lesquels il fallait choisir le bon. Ils essayaient de placer des balises, mais les mouvements des glaces et de la mer sabotaient en partie leur travail, aussi le relevé géographique était la meilleure des solutions bien qu'elle demandât beaucoup de temps.

— Nous ne pouvons pas continuer d'avancer sans savoir si nous pourrions retourner vers vous... La moyenne a beaucoup baissé et n'est plus que de quatre-vingts kilomètres/jour. Notre provision d'huile commence à s'épuiser et nous allons devoir attaquer les phoques d'une colonie pour faire fondre leur graisse. Cela nous demandera entre trois et quatre jours.

Ils auraient pu attaquer les baleines qu'ils croisaient en grand nombre, des monstres de plusieurs centaines de tonnes qui paraissaient heureux d'avoir retrouvé le libre usage de l'océan.

Et puis, un soir, un message urgent arriva. Le Kid n'était pas à l'écoute et l'opérateur le fit appeler, lui tendit un papier : « Nous avons abordé ce que nous prenions pour une zone de brouillard, mais c'était de la fumée. De la fumée de charbon maintenue au ras de l'eau par une nébulosité. Nous l'avons analysée pour être certains de son origine. De plus la mer a des couleurs irisées, comme si on avait jeté de l'huile ou un corps gras. Nous enquêtons. »

Le Kid ne put se coucher et attendre l'heure tardive de la vacation avec la vedette *Titan*. Il essaya de la rappeler mais elle ne répondait pas.

Vers minuit Klose se fit enfin entendre :

— Nous avons repéré le bruit d'une machine à vapeur puissante, au-delà d'une imposante barrière de glace infranchissable. Imaginez des falaises de cent mètres à pic dans la mer et prolongées par des socles sous-marins dangereux.

— Une locomotive ?

— Aucune locomotive au monde ne peut donner ce grondement. Il s'agit de quelque chose de tout à fait exceptionnel. Et qui circule parallèlement à nous, mais en se dirigeant vers le sud. Nous pensons qu'un autre chenal pourrait exister de l'autre côté de la barrière.

— Un autre chenal ? Mais alors il s'agirait...

— D'un navire d'autrefois, et important, oui, Président.

Le Kid eut l'impression qu'on venait de le frapper en plein visage. Depuis des semaines il ne vivait que pour sa Société du Pacifique qui allait lui rendre son empire. Si Klose disait vrai, il existait un concurrent, du moins un groupe d'individus qui avaient réussi à faire fonctionner un de ces anciens navires pris dans la banquise depuis la Grande Panique.

— Klose, vous allez abandonner provisoirement votre mission.

— Président, nous avons tout engagé là-dessus...

— Vous ferez ce que j'exige. Vous allez partir à la recherche de ce navire inconnu. Dès que vous l'apercevrez vous m'avertirez.

— Président, nous avons besoin d'huile. Il nous faut deux jours au minimum.

— Je sais qu'en un jour on peut tuer suffisamment de phoques pour faire fondre le lard nécessaire.

— Nous ne sommes pas nombreux et nous n'avons qu'une chaudière de taille réduite.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas le bruit d'une locomotive répercuté par vos falaises ?

— Président, dans le secteur il ne pourrait exister qu'une ligne unique secondaire, peut-être à voie métrique, mais pas un réseau capable de supporter une telle machine. Et puis le charbon, la fumée de charbon qui empestait le soufre. Où trouve-t-on du charbon dans le coin ? Nous savons tous qu'il ne peut s'agir que d'un minéralier japonais revenant d'Afrique du Sud. Il a dû partir malgré le resserrement de la banquise, mais par la suite il a dû se détourner pour suivre un chenal qui l'éloignait des îles japonaises déjà prises dans les glaces...

En vain essaya-t-il de dormir. Il y avait des hommes aussi entreprenants que lui qui avaient osé faire ce que lui avait trouvé trop audacieux. Au lieu de mettre en construction un navire ils l'avaient trouvé, rafistolé et naviguaient. Un minéralier. Combien de milliers de tonnes de charbon ? De quoi tenir la mer des années et le narguer. À moins que...

— Oui, fit-il à mi-voix, si excité qu'il ne se rendait pas compte qu'il parlait. Je peux toujours négocier avec ces gens-là. On ne se nourrit pas de charbon... C'est avec eux que je peux envisager mes premiers trocs... Et plus tard...

Ne pouvant rester allongé il se hissa sur son fauteuil électrique et commença d'aller et venir dans son compartiment-bureau. Oui, plus tard quand il posséderait une autre vedette plus rapide, mieux armée, il ferait arraisonner le navire, s'en emparerait. Il naviguait sur sa Concession sans autorisation. Si l'équipage refusait de négocier il en serait ainsi.

Klose appela au petit matin :

— Nous stoppons en face d'une importante colonie de phoques. Nous allons débarquer le matériel sur une petite plage...

— Vous avez dit qu'il y avait de l'huile sur la mer. Pour la fumée, on peut penser qu'elle a sauté la barrière, mais l'huile, comment a-t-elle pu flotter sur votre chenal ?

— Justement, j'y ai réfléchi. Il existe des passages sous-marins entre les chenaux, des courants...

— Pas très concluant, fit le Kid, mal convaincu. Votre navire, vous l'entendez ?

— Non, mais on peut le suivre à l'odeur de soufre qu'il laisse derrière lui. Le temps est bas, très brumeux. Une suie grasse se dépose même sur les glaces et sur le pont de notre vedette. Je pense que nous le retrouverons rapidement car notre vitesse est supérieure.

— Je le souhaite aussi, maugréa le Président.

Lorsque Mary Halan vint prendre son travail, il lui tendit un texte rédigé de sa main :

— C'est un arrêté qui concerne toute la Concession ancienne de la Compagnie de la Banquise. La Société du Pacifique, son héritière, reçoit en toute propriété cette Concession ainsi que tout ce qui s'y trouve, faune, flore, anciennes îles ou continents, anciennes installations, objets flottants. Tous les navires qui se sont laissé coincer autrefois dans le Pacifique sont notre propriété, et ceux qui s'en emparent contreviennent à nos lois et sont passibles d'une condamnation criminelle et d'une forte amende. Nous allons promulguer ça dès aujourd'hui.

— Mais les statuts de la Société du Pacifique ne sont pas encore au point. Il vous faut une assemblée élue par les actionnaires pour les entériner.

— Il s'agit d'une ordonnance. En l'absence de conseil d'administration j'ai le droit de légiférer dans l'intérêt général... Ces bateaux, peut-être des centaines ou des milliers, nous appartiennent.

— Qui songerait à s'en emparer ? Les gens ont fui vers l'Ouest et personne ne se hasarderait...

— Quelqu'un l'a fait... Il existe là-haut ce que l'on appelle le Réseau des Disparus, le seul qui continuait à relier l'inlandsis asiatique à la côte ouest de la Panaméricaine... Il n'allait pas jusqu'au bout mais par une dérivation se raccordait au Réseau du Cancer, lequel est interrompu approximativement à son intersection avec le 140^e parallèle est. Nous devons tout prévoir. Il y avait sur le Réseau des Disparus des gens de sac et de corde prêts à tout. De véritables aventuriers qui connaissaient la banquise bord à bord et qui avaient peut-être depuis longtemps entendu parler de ces cargos... Les Roux, qui eux se promenaient sans contrainte entre les deux continents, les avaient depuis longtemps découverts et contre quelque nourriture, un peu d'alcool, avaient fourni assez de renseignements pour les retrouver. Il y a eu des essais nombreux pour les atteindre... Des gens ont construit des lignes secondaires privées, sacrifiant des années, beaucoup de peine et d'argent pour des résultats décevants.

Il se souvenait de cette femme, Farnelle, rencontrée chez Jdrien, qui jadis avec son mari avait eu la position d'un de ces cargos. Le couple, durant des années, avait essayé de rejoindre le navire chargé à

bloc de minerai rare. Ils y étaient arrivés, mais le fond du navire avait craqué et la précieuse cargaison gisait par deux ou trois mille mètres au fond de l'eau.

— Son mari est mort de déception. Elle a créé la petite Compagnie de Cargo *Princess* mais sans gros succès. Elle vivotait. D'autres auraient fait fortune dit-on. Mais ils ne s'en sont jamais tellement vantés. Pourtant il existait, avec cette débâcle, quelques petites Compagnies nées de la sorte autour d'un cargo rempli de richesses.

Klose lui signala qu'ils avaient tué des phoques et que la fabrication de l'huile avait commencé, mais qu'il leur faudrait bien deux jours pour remplir les soutes à demi.

— Et si nous sommes obligés de forcer la vitesse nous épuiserons vite cette réserve... Je ne pense pas que le cargo puisse désormais nous échapper.

— Et s'il cherchait un chenal vers l'Ouest ?

— Pourquoi vers l'Ouest ? s'étonna le professeur.

— C'est une hypothèse.

Deux jours ! Deux jours à se ronger les sangs, à aller et venir dans son bureau avant de foncer vers l'endroit où se construisait une autre vedette, et où l'on préparait la grande cale du premier baleinier dont les plans n'étaient pas encore achevés. Deux jours avec, chaque nuit, un message sans intérêt du professeur. La fabrication de l'huile se poursuivait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y avait eu une brutale montée des eaux à cause de chutes de montagnes de glace dans l'océan.

— Ici aussi, répliqua le Kid.

— Nous reprendrons la navigation demain vers midi, le temps de tout réembarquer.

— Toujours la fumée ?

— Non, plus rien.

— Et vous me dites ça avec sérénité ?

— Nous la retrouverons, cette fumée, vous verrez... Nous arriverons en soirée à un énorme estuaire où aboutissent des dizaines de chenaux. Notre bateau inconnu a dû forcément passer par là.

— Je l'espère, dit le Kid. Qu'avez-vous comme armes à bord ?

— Mais peu de choses... Des armes individuelles et une mitrailleuse.

CHAPITRE IX

À la suite de la rencontre de Songe avec le Dalai Lama de la lamaserie de Kendohar les événements se précipitèrent. On entreprit de faire sauter les barrages qui épargnaient certaines vallées en amont et les eaux s'y engouffrèrent. Le niveau commença de baisser dans la vallée de leurs échafaudages, mais pas autant qu'ils l'avaient espéré. Cependant d'autres barrages continuaient d'être détruits un peu partout, et même on avait retrouvé le lit énorme d'un ancien fleuve de jadis où l'écoulement atteindrait vite des quantités impressionnantes.

En attendant les ingénieurs de la petite Compagnie collaboraient avec les Rénovateurs pour la pose du premier câble de téléphérique, entre leur colonie et la falaise d'en face. Le dirigeable, transformé en ballon captif, servait d'engin de levage. Il était relié à un wagon flottant doté d'une machine puissante et la traversée de la vallée se déroula en moins d'une semaine. On avait prévu une grande cabine qui pourrait transporter plusieurs tonnes de marchandises ou éventuellement des personnes.

— Ils veulent revenir au train, fit Charlster, désabusé. Ils le feront passer à flanc de montagne quand toutes les glaces auront fondu ou basculé dans le lac.

Il était, en attendant, prévu d'autres départs de téléphérique en direction de la capitale Evrest Station, et d'ailleurs les kilomètres de câbles nécessaires ne cessaient d'être déposés aux différents points d'accrochage.

— Ce sera assez archaïque mais efficace. On s'en rendra compte le jour où le barrage frontalier cédera car vous pouvez m'en croire, il cédera.

Les Tibétains le surveillaient avec inquiétude, car malgré l'ouverture d'une demi-douzaine de vallées où l'eau s'était engouffrée et la remise en eau de ce fleuve appelé Mékong, la situation ne s'améliorait pas. À propos de la résurrection du fleuve, il se disait qu'en aval, des populations entières, surprises par la montée des eaux

et la débâcle énorme qu'elles avaient entraînée sur les glaces riveraines, ces populations avaient péri. Mais comme les Compagnies voisines se trouvaient désorganisées il n'y avait eu aucune protestation ou menaces.

— Si le barrage craque, ces wagons flottants, qui sont de plus en plus nombreux, seront, soit entraînés, soit à sec dans un océan de boue tel qu'on ne pourra secourir les passagers.

Il y avait des wagons flottants sans moteur, avançant avec de grandes voiles ou, en cas de chute du vent, à la rame. Il fallait une dizaine de rameurs pour faire avancer ces carcasses trop lourdes, et cela pour quelques poignées de riz.

Le réacteur dut être abandonné et l'on craignit longtemps qu'il n'explose. On utilisait le charbon pour la production agricole. Le riz donnait assez bien, ainsi que le soja et le thé, mais on manquait de blé et dans cette Compagnie il n'avait jamais beaucoup abondé.

Grâce au thé et objets en céramique on recevait du charbon que des palans hissaient dans les étages. Tout le monde pestait contre la poussière et la fumée, mais c'était encore une chance que de pouvoir en obtenir. Le fameux moteur à injection de poudre de charbon pulvérisé commençait de tourner sans trop de ratés. On en était à deux heures de fonctionnement sans panne trop grave. Pour le dirigeable, on avait prévu un moteur plus classique, à huile, mais on ne savait trop où l'on s'en procurerait quand les quelques tonnes stockées seraient brûlées.

Sur les falaises libérées des glaces on construisait d'autres échafaudages pour la cueillette d'un lichen superbe. Les récoltes étaient trois à quatre fois plus abondantes que jadis. Les prix ayant augmenté, de jeunes Tibétains enthousiastes construisaient ces échafaudages avec les débris d'anciens wagons.

Il y eut plusieurs discussions très âpres dans le collectif de gestion. Certains souhaitaient que la colonie construise des wagons flottants pour éviter les prix de transports excessifs.

— Nous serions plus indépendants de ces spéculateurs... Rien que pour traverser la vallée le lichen doublera de prix et la nourriture des yaks coûtera un prix fou. Nous pourrions même aller chercher de la pulpe de betterave plus loin.

— Nous devrions nous débarrasser au plus vite de ce terme de wagons flottants, qui rappelle trop la société ferroviaire que nous n'avons jamais acceptée, fit Rigil. Et quant à la construction de bateaux, c'est le nom qui désigne ce genre de moyen de transports, il vaudrait mieux s'en tenir au rapport du professeur Charlster et de notre amie Songe.

— Nous avons vu le barrage frontalier, dit le vieux savant, et croyez-moi c'est de la folie. Il cédera. Cette nuit ou dans quelques

semaines, mais il cédera. Il y a, sur les hauteurs, des montagnes de glace qui vont d'un seul coup se précipiter dans les eaux et provoqueront une vague telle que le barrage sautera...

— Le téléphérique en prendra un coup lui aussi.

— Nous avons choisi nos points d'ancrage et nos stations d'arrivée et de départ.

— Ce mot station est-il obligatoire ? fit quelqu'un.

Rigil sourit :

— D'accord. Trouvons autre chose. Nous avons déjà relié trois vallées ensemble, ce qui n'est pas si mal.

— Vous transportez trois tonnes à peu près alors que les trains de... bateaux peuvent en recevoir des centaines.

— Pourquoi ne pas créer un système d'écluse à chaque resserrement de vallée, pour empêcher justement que tous les lacs ne s'assèchent tous en même temps si ce fameux barrage cédait ?

— Cela nécessiterait des années de travail et un matériel qui fait défaut.

Les pires suggestions fusèrent d'un peu partout. Quelqu'un proposa des glisseurs pour se propulser sur la boue avec une hélice aérienne.

— Songeons à l'avenir, anticipons sur la catastrophe. Nous nous porterons au secours des Tibétains immobilisés au milieu des vallées, et nous deviendrons les bienfaiteurs de l'humanité. Les lamas nous sanctifieront et nous n'aurons plus de problèmes de cohabitation.

Chacun souriait mais Charlster se pencha vers Rigil, lui affirma que c'était une bonne idée.

— Rien d'autre ne pourrait se déplacer sur la boue.

— Aurions-nous la conscience tranquille, s'insurgea Songe, de prévoir que cette catastrophe ferait notre bonheur ?

— Nous pouvons tout de même prévoir l'avenir... Les Tibétains ne parviennent pas à maîtriser les eaux et ce barrage là-bas craquera. En très peu de temps le glisseur peut être opérationnel. Il pourra en attendant se déplacer sur l'eau...

Le lendemain, la jeune femme repartit sur le chantier des téléphériques. Il y avait d'autres câbles à tendre, d'autres nacelles à installer. Bien sûr le système était lent, mais guère plus que le train de wagons flottants qui, parfois, avait du mal à remonter le courant.

— Nous pourrions le réserver aux passagers et aux marchandises de faible poids.

La colonie avait signé un contrat avec la Compagnie, n'acceptant que quarante-neuf pour cent des parts mais ayant priorité pour ses propres expéditions, dans la limite de ces quarante-neuf pour cent justement.

Le seul danger réel restait ces remous de vent violent qui parfois

soulevaient de véritables trombes d'eau depuis la surface des lacs, mais ils semblaient devenir rares depuis quelque temps.

— Nous creuserons le roc, lui disait un ingénieur, pour rétablir les réseaux. Nous garderons une sorte de demi-voûte pour prévenir les avalanches. Nous sommes en train de construire des engins de terrassement à vapeur pour attaquer les montagnes. Certaines sont sacrées et nous les éviterons. Dans certains endroits nous utiliserons des passerelles vertigineuses si vous nous prêtez votre dirigeable pour tendre les câbles. Pourquoi ne pas vous associer à notre entreprise ?

Songe préférait ne pas répondre, imaginant sans peine la fureur qui s'emparerait du collectif de gestion à l'écoute de cette proposition. Tous pensaient qu'avec le réchauffement, les rails, le train, seraient abolis, rejetés comme les symboles d'une dictature impitoyable, mais elle savait qu'il faudrait en venir là quand les vallées seraient couvertes de boue. Le glisseur envisagé ne serait qu'un petit engin dérisoire, juste bon à impressionner les foules mais ne pourrait jamais transporter les hommes et les marchandises.

— Vous n'êtes pas de notre avis ? demandait l'ingénieur avec gentillesse.

Il avait trente ans et elle le trouvait sympathique.

— Si, mais je n'arriverai jamais à imposer ce projet.

— Un jour il n'y aura plus de bateaux, vous savez... Vos téléphériques nous aideront bien pour réaliser ces lignes nouvelles.

— Auriez-vous vu le barrage dernièrement ? demanda-t-elle.

— Je n'ose même plus aller l'examiner de près. Il ne va pas tenir encore longtemps.

CHAPITRE X

Entre les heures de pluie, de neige, de brouillards givrants et de vents violents se lovaient parfois des instants merveilleux de grande sérénité. Le ciel se couvrait d'un voile léger presque bleuté, la luminosité faisait scintiller une mer parfaitement plate, et la *Vieille Patache* avançait tranquillement entre les montagnes de glace, les falaises et les icebergs. On se dénudait pour supporter les vingt degrés apparents et Liensun, dans la dunette, rêvait d'une existence qui se déroulerait entièrement sur le Pacifique.

Mais il savait qu'une partie de son équipage ne songeait qu'aux inlandsis, aux Échafaudages surtout. Ce petit Neyer si timide, si inoffensif avec sa silhouette efflanquée, avait réuni autour de lui une douzaine de fidèles et il faudrait bientôt décider de la direction que l'on prendrait. Liensun était persuadé qu'à l'équateur la mer serait beaucoup plus libre, moins dangereuse. Peut-être rencontrerait-on d'autres cargos abandonnés, flottant après des siècles d'immobilisation. On pourrait s'en emparer, partager l'équipage, réunir une flotte qui naviguerait plein sud. Il pensait à son frère Jdrien, au Kid. Ce dernier avait peut-être disparu dans la débâcle, mais qui pouvait l'affirmer ?

Un soir ils atteignirent une sorte de delta où des canaux venus de toutes parts se réunissaient en une sorte de mer intérieure. Vers l'Est on n'apercevait même pas la banquise. Des baleines soufflaient et des éléphants de mer paraissaient sur une plage de glace.

— Vers l'Ouest, annonça-t-il le même soir, il existe une myriade d'îles anciennes qu'on appelait les Marshall... Il est possible que d'inlandsis en inlandsis la banquise tienne bon dans le coin. Si nous prenons cette direction nous ne sommes pas sûrs de pouvoir passer, de trouver un chenal. Les dangers seront constants et nous ne pourrons naviguer de nuit. Sommes-nous certains de trouver chaque soir un endroit abrité où jeter l'ancre ? Je ne parle pas des brouillards et des vents qui nous obligeront à l'immobilité à l'abri d'une masse de glace

qui pourra devenir menaçante.

Mais Neyer et les siens restèrent fermes sur leur projet, et il fut décidé que le cargo tenterait pendant une semaine de trouver une route vers l'Ouest. Liensun en éprouva une grande amertume que l'affection de Zabel et la solidarité de ses amis ne parvinrent pas à dissiper.

On s'enfonça dans le plus grand chenal qui s'offrait, mais au bout de six heures de navigation on dut faire demi-tour pour en essayer un autre. Pendant quarante-huit heures on se fourvoya cinq fois et la sixième, sans trop y croire, on s'engagea dans un goulet entre deux falaises énormes. Il semblait que ce chenal étroit ait entaillé la banquise sur une belle longueur.

Au matin du quatrième jour le temps se leva, signe que le vent allait souffler et la vigie installée tout en haut du mât tripode signala un point sombre. Liensun grimpa à sa hauteur et éprouva une grande émotion :

— C'est une île, murmura-t-il. Débarrassée de ses glaces... Du moins en hauteur et le chenal semble passer tout à côté.

Pas exactement. Il fallut, à coups de dynamite, se frayer un passage pour atteindre une sorte de baie naturelle où nichaient des milliers de goélands qui, furieux, s'envolèrent d'un coup pour tournoyer avec des cris menaçants au-dessus du cargo. Ils faisaient mine d'attaquer ceux qui se risquaient sur le pont et quelques-uns s'écrasèrent contre les baies de la passerelle. Au point que Liensun ne distinguait plus rien entre les traînées de sang et de chair.

— Nous ne pouvons rester là, dit Zabel. Ils sont énormes et dangereux.

— Une belle réserve d'œufs, dit Liensun.

— À condition de pouvoir leur ôter ce goût de poisson.

— Bien des gens à l'heure actuelle seraient heureux d'en manger... Je pense que cet îlot n'a jamais véritablement été recouvert par les glaces et que cette colonie d'oiseaux existe depuis longtemps. C'est très intéressant... Si c'est le cas, l'îlot doit être recouvert par une couche épaisse de fientes. Sur des mètres peut-être, et sais-tu ce que ça donne du guano et des phosphates ?... Des engrais puissants et le monde va en avoir drôlement besoin.

— Ça doit puer.

— Ça pue mais ça vaudra de l'or. Celui qui sera le maître de cette île deviendra très puissant.

— Et s'il n'y avait plus de survivants, qu'importerait cette puissance ?

— Du moins nous serions sûrs, dans notre petit groupe, d'avoir de quoi faire pousser nos légumes et nos graines...

Il leur fallut attendre une bonne partie de la journée que les

goélands se calment et regagnent leurs nids, avant d'oser se risquer sur le pont pour mouiller l'ancre et s'occuper des amarres. Le vent n'était pas très fort mais dans la nuit il soufflerait certainement en tempête.

Le pont était recouvert de fiente et il fallut six personnes et plusieurs heures pour le nettoyer. Pendant ce temps Liensun avait fait frapper des amarres sur des rochers à fleur d'eau. Le charbonnier paraissait paré pour soutenir une tempête féroce.

— Ils s'habituent à nous, constata Zabel à la tombée de la nuit. C'est hallucinant de voir cette montagne de plumes juste en face.

Sur sa carte Liensun avait situé la petite île. Un jour on exploiterait cette richesse, on la transporterait en sacs pour l'échanger contre d'autres marchandises.

Le soir, au dîner, Liensun apostropha Neyer :

— C'est ici que vous devriez vous installer, toi et tes amis. Nous vous laisserions du charbon, des provisions, de quoi voir venir. De l'autre côté de l'île il n'y a certainement pas d'oiseaux. Vous trouverez de la terre. Il faudra la faire dégeler car elle doit être dure en profondeur. Avec le guano vous auriez vite des récoltes florissantes. Brouillards et pluie vous fourniraient en eau potable.

Neyer haussa les épaules sans répondre.

— Je suis sérieux, dit Liensun. Je suis certain que d'ici quelques jours, peut-être demain, le passage vers l'Ouest sera bouché. Nous avons essayé de le trouver. J'ai été régulier avec vous mais si ce chenal ne conduit nulle part je ferai demi-tour et ensuite je prendrai la route du sud. Je veux naviguer en pleine mer, moi, sans risquer à chaque minute de déchirer ma coque sur un fond de glace... Tu devrais plonger à quelques mètres et tu serais épouvanté en voyant les éperons qui nous menacent constamment.

— Nous sommes bien d'accord sur ce programme, dit Neyer. Dès que le vent aura cessé nous continuerons et si nous rencontrons la banquise tu nous débarqueras avec des provisions et du matériel. Je suis certain qu'en quelques jours de marche nous trouverons une station et des rails. Peut-être même qu'un train circulera encore. L'inlandsis tient mieux le coup que la banquise. Il n'y a pas de courants chauds pour miner la glace par-dessous.

— C'est entendu, dit Liensun.

Le lendemain, ils laissaient l'île aux goélands dans le lointain et Liensun espérait que le chenal ne se reboucherait pas au retour. Il prévoyait de remplir quelques sacs pour d'éventuels et futurs échanges.

Le même soir ils étaient coincés dans un goulet si étroit que la coque commença à grincer de façon sinistre. Ils ne parvenaient pas à se dégager, même en utilisant dans une grosse manche à air la vapeur de la machine. Ils travaillèrent toute la nuit avec des pelles, des barres

à mine. La machine s'emballait en marche avant, marche arrière, mais en vain. La température était retombée à vingt degrés en dessous de zéro et l'étreinte paraissait se renforcer d'heure en heure.

— Si demain nous avons du brouillard, c'est fichu, pronostiqua Liensun.

Bien avant l'aube il grêlait, preuve que la température restait basse, puis ce fut de la neige quand le thermomètre remonta. Mais ils étaient trop profondément encastrés dans la banquise pour espérer en sortir rapidement. Avec des échelles bricolées ils purent accéder à la surface et Liensun eut l'impression, mais le brouillard cachait les environs, que la banquise restait maîtresse de cette zone.

— Je me demande si ce n'est pas le terminus, dit-il à Zabel.

Le cargo craquait de façon sinistre et dans les cales les pièces transversales, que l'on appelait les baus ou les barrots, commençaient de se tordre.

— Nous serons peut-être forcés d'abandonner le navire, murmura Liensun, et d'installer un campement là-haut.

— J'ai quand même l'impression, lui fit remarquer Guhan, qu'il est plus coincé vers le haut que vers le bas. Et seulement sur quelques mètres. Dans cette cale à mi-hauteur, là où le navire est le plus large.

Il désignait les portes étanches :

— Tu crois qu'elles résisteraient si on faisait un feu d'enfer là-dedans ?

— Un feu d'enfer ?

— En prenant toutes les précautions, bien entendu. Il faut d'abord la vider de tout ce matériel puis allumer plusieurs foyers... Avec un tirage qui s'effectuera par le système de ventilation. La coque n'a pas de contre-paroi. Elle se réchauffera vite, deviendra assez chaude, brûlante qui sait, pour faire fondre la glace qui l'étreint.

— Dans ce cas nous repartirons en marche arrière, fit Liensun, excédé. La petite escapade vers l'ouest est terminée.

— Tu ne peux pas, fit remarquer Guhan. Si tu recules, tu auras une partie plus large à faire passer. Essayons d'aller en avant et ensuite nous ferons sauter ce passage étroit pour retourner en arrière.

Avant que le premier feu ne fût allumé il leur fallut toute la journée pour préparer l'endroit, vérifier le système de ventilation pour éviter que la fumée et les flammèches ne se répandent dans tout le navire.

On alluma des brasiers avec du bois et de l'huile, et très vite on dut refermer les portes étanches, heureusement doublées d'amiante. Dans les conduites d'aération on entendait ronfler le brasier, et bientôt une fumée grise sortit des manches à air que l'on avait orientées dans le sens du vent. Dans l'interpont deux équipes veillaient, prêtes à intervenir pour noyer le brasier. Déjà elles mouillaient les portes

étanches par mesure de sécurité.

De chaque côté du cargo on surveillait le réchauffement de la coque, mais il fallut attendre une bonne heure avant de surprendre la première vapeur d'eau, le premier grésillement de la glace en train de fondre.

Dans sa passerelle Liensun bloqua le chadburn sur l'avant toute. L'hélice s'emballa en remous énormes qui projetaient l'eau à une grande hauteur, et puis soudain il y eut des hourras et des cris de joie. La *Vieille Patache* consentait à avancer. De quelques centimètres au début, et d'un seul coup elle se libéra dans une épaisse vapeur d'eau, bondit, le temps pour Liensun d'inverser le pas de l'hélice centrale. Au-delà de ce goulet le chenal s'élargissait à perte de vue mais la nuit et les brumes enveloppèrent le cargo brutalement.

Ils naviguèrent encore deux jours mais le chenal rétrécissait au point que Liensun recommençait d'appréhender le pire. On décida d'organiser une mission d'exploration vers l'ouest, mais par la banquise, et quatre volontaires, dirigés par Neyer, débarquèrent le lendemain matin avec de quoi tenir durant quatre jours.

Dans l'espèce de canyon où ils naviguaient à petite vitesse le vent se contentait de décapiter les hauteurs, et il fallait se méfier des plaques de glace qui venaient s'écraser sur le pont. Mais ils préféraient cela à une forte tempête qui se serait engouffrée dans le chenal et aurait pu mettre à mal le cargo.

Ils finirent par trouver un élargissement où le navire pourrait, non sans difficultés, faire demi-tour, et Liensun ordonna qu'on mouille l'ancre en attendant le retour de l'expédition de reconnaissance.

Ce fut au milieu de la matinée que l'on entendit les coups de feu, et qu'avec la sirène Liensun réveilla le quart qui se trouvait au repos.

— Prenez les armes disponibles, cria-t-il.

Il n'y en avait guère et l'affolement régnait un peu. Chacun pensait à Neyer et aux trois autres lorsqu'on vit apparaître des silhouettes en haut de la falaise. Elles commencèrent de descendre, en prenant de tels risques que Liensun pensa que le danger qui les menaçait devait être encore plus terrible que de se laisser glisser jusqu'à l'eau glacée.

— Vite, allez les récupérer.

C'est à ce moment qu'apparurent les cavaliers, sur le point le plus élevé de l'aplomb de glace.

CHAPITRE XI

Depuis une semaine environ, le *Princess* naviguait sans trop d'ennuis. Un vent régulier qui ne soufflait fort qu'à l'approche de la nuit les propulsait dans la nuée des icebergs, leur donnait assez de vitesse pour rester très manœuvrant, mais les risques restaient toujours présents et à la nuit il fallait essayer de jeter l'ancre, ce qui n'était guère possible quand les socles avaient disparu. La vie ne s'organisait pas de façon harmonieuse à bord et un certain antagonisme les dressait les uns contre les autres. Depuis son aventure avec Ann Suba, Yeuse refusait que Lien Rag partage sa cabine. Farnelle devenait hargneuse de cette situation, avait l'impression d'être méprisée, ne cessait de répéter qu'après tout c'était son cargo que l'on était bien content d'utiliser. Seuls Galoa et Gdami échappaient à cette tension, avaient l'air de s'amuser comme des fous et personne n'osait surveiller de plus près cette complicité équivoque. Il semblait que le petit garçon partageait la cabine de cette rescapée, mais Farnelle ne paraissait pas s'en offusquer, sachant que la sexualité des enfants d'origine rousse s'éveillait très tôt.

Gdami continuait à les pourvoir en poisson, harponnait des thons énormes, s'amusait lorsque l'aileron d'un requin surgissait et Galoa, vêtue d'une combinaison isotherme, l'accompagnait parfois pour connaître les mêmes émotions.

Quand elle acceptait de discuter, Yeuse se montrait toujours aussi désireuse de rejoindre la Panaméricaine, se posait des questions sur la gestion de la Compagnie qu'elle avait confiée à un certain Hukoung, contrôleur général de la Traction et à Reiner, l'adjoint à la synthèse scientifique de la Compagnie.

— C'était une œuvre fantastique. Je luttais contre la mainmise des Aiguilleurs et en même temps j'améliorais le sort des voyageurs ordinaires, des travailleurs intérimaires. Là-bas ils sont très nombreux à attendre dans des trains spéciaux qu'on veuille bien les embaucher. Lady Diana avait trouvé ce moyen d'éliminer des gens qui auraient pu

se révolter. Ces trains spéciaux étaient en réalité des camps de concentration sur rails. Ils pouvaient parcourir de grandes distances sans raison apparente. On garantissait quinze degrés de chaleur et quinze cents calories de nourriture, ce qui était nettement insuffisant. J'avais porté ces chiffres à dix-sept et dix-sept cents, mais je pensais faire encore mieux. L'abandon de ce projet délirant du Tunnel entre les deux pôles, sous la glace, me permettait de récupérer de l'énergie pour ce programme, mais nous avions besoin d'importations d'huile de baleine et de phoque. Le Kid avait promis de m'en livrer quelques millions de tonnes ainsi que de la viande. Les Aiguilleurs, évidemment hostiles à ce plan, faisaient tout pour le saboter et...

Ann Suba, excédée, quittait alors la table pour se promener sur le pont et bientôt Farnelle et Galoa en faisaient autant. Lien Rag restait, essayant de se souvenir de la Yeuse d'autrefois, celle qui à Kaménépolis avait développé la culture de la station jusqu'à un très haut niveau. Il essayait de l'entraîner sur ces souvenirs-là mais elle en revenait toujours à ce rôle de P.-D.G. de la plus puissante Compagnie du monde.

— Pourquoi la plus puissante ? La Sibérienne n'est pas si mal placée, même si elle adopte une attitude plus discrète, et que je sache l'Africana ne se défendait pas mal.

— Nous sommes la plus étendue, la plus peuplée, la plus riche en installations industrielles. Des milliers de trains-usines circulent sur la Concession et nos flottes de guerre sont redoutables.

— N'empêche qu'un petit bonhomme comme le Kid a réussi à vaincre cette armada, du temps de Lady Diana. Comment cette bonne femme que je haïssais a-t-elle pu faire de toi son héritière ?

— Tu me trouves incapable d'assumer cette succession ?

— Non, mais elle savait que tu étais révoltée contre la société ferroviaire, que tu l'avais combattue, que tu étais plutôt encline à t'occuper de culture générale.

— Elle appréciait ma personnalité et savait que je ne me laisserais pas faire. Tous les autres étaient à sa dévotion, sauf moi. Et puis je lui ai sauvé la vie. Enfin, dans les dernières années, elle avait compris que l'ère glaciaire allait connaître sa fin et elle voulait préparer ses compatriotes à cette éventualité. Elle comptait sur moi pour poursuivre cette tâche, prévoir des refuges dans les Montagnes Rocheuses, l'évacuation de millions de gens pour qu'ils échappent aux inondations.

— Et tu l'avais fait ?

— J'avais ordonné qu'on construise des réseaux vers l'Ouest, alors qu'ils n'avaient aucune utilité dans le présent, et les gens se posaient des questions. Les Aiguilleurs complotaient avec parfois les plus riches actionnaires. Il faut que je retourne là-bas pour poursuivre

cette mission... Qu'est-ce que je fais sur cette mer épouvantable, parmi ces montagnes de glace effrayantes, avec des gens qui n'ont pas d'autre idéal que de protéger leur petite vie et de jouir de menus plaisirs ?

— Tu sais bien que l'océan est notre avenir désormais... Ta Panaméricaine restera inhabitable des décennies si jamais une lucarne solaire se forme là-bas... Et la vie dans les Rocheuses sera trop difficile à organiser. Nous avons la chance d'avoir ce bateau et de naviguer. Vers l'Est nous trouverons plus d'eau, moins de glace et toi tu te tournes vers le passé, vers la société ferroviaire. En fait, tu regrettes ton pouvoir, ton confort, cette vie luxueuse où tu baignais. Farnelle m'a raconté comment c'était dans ton train-palais présidentiel, et je comprends que tu ne puisses oublier cette existence dorée. Mais je préfère la Yeuse de Kaménépolis, celle qui attirait les artistes, les musiciens, les poètes... Qu'est devenu cet écrivain Ruanda, dit R, que tu avais épousé ?

— Il est mort quelque temps après que je sois devenue P.-D.G. de la Panaméricaine, murmura-t-elle.

Un jour, ils aperçurent un groupe de Roux sur un iceberg et pensèrent qu'ils avaient été surpris par la débâcle, mais Farnelle leur envoya Gdami pour en savoir plus. L'enfant nagea jusqu'à eux et grimpa jusqu'à leurs igloos où ils s'abritaient surtout du vent, Et peut-être aussi de la chaleur, paradoxalement, quand le thermomètre grimpa.

L'enfant revint avec de la viande de phoque et expliqua que la tribu n'était pas en perdition, mais qu'au contraire elle se laissait dériver sachant que l'iceberg allait vers le sud-est, c'est-à-dire vers l'Antarctique. Ils pêchaient et capturaient les phoques qui venaient se réfugier sur les plages de glace. Le cargo s'éloigna lentement, les voiles gonflées par un bon vent.

Lien Rag avait décidé d'installer un bout dehors à l'avant, un foc et un clin foc pour rendre le bateau non seulement plus rapide mais plus manœuvrant dans certains passages délicats.

Une autre fois ils aperçurent encore une station qui dérivait et ils escaladèrent l'iceberg pour la visiter, ne trouvèrent que quelques objets inutiles, mais ni nourriture ni traces de vie humaine. Des loups enragés les obligèrent à s'enfuir très vite. Yeuse regardait avec tristesse les rails qui pendaient dans le vide. N'y aurait-il donc plus le moindre réseau qui lui permette de rejoindre une zone encore épargnée par le cataclysme ?

— Nous devrions atteindre Kaménépolis d'ici quelques jours. Y avait-il un inlandsis dans le coin ? demanda Lien Rag. Pas à mon souvenir.

— Tu comptes retrouver le Kid ?

— Pourquoi pas. Peut-être aussi Jdrien.

— Il devait rejoindre l'Antarctique, dit Ann Suba. Lorsque nous l'avons rencontré la dernière fois avec Farnelle, c'était son intention.

Ils arrivèrent dans une région où la banquise n'avait jamais atteint de grandes épaisseurs. D'ailleurs les établissements humains y avaient été très rares durant l'ère glaciaire, et les icebergs disparurent en partie pour laisser la place à d'immenses plates-formes flottantes souvent habitées par des animaux, manchots, morses, éléphants de mer et même goélands. La navigation était plus sûre et les focs donnèrent au *Princess* une allure meilleure. Les brouillards, par contre, devenaient plus fréquents, et rien n'était plus angoissant que cette immobilisation forcée avec ce ruissellement d'eau, les voiles en berne et la visibilité réduite à zéro. On restait vigilant, on n'osait plus se coucher de crainte qu'une masse énorme ne vienne fracasser le cargo. Étant à la dérive, le choc, espérait Lien Rag, ne serait pas trop grave, mais le rafistolage de la coque avec de la résine bactérienne pouvait céder d'un coup. Il y avait déjà eu des fuites qu'ils avaient colmatées. Chaque jour ils passaient une inspection minutieuse, et Gdami plongeait sous la quille pour essayer de repérer les chapelets de bulles d'air qui auraient pu s'en échapper.

Lien Rag lui-même se lassait de cette navigation maussade, aurait presque regretté le balancement des express et des rapides, la vie difficile de jadis.

CHAPITRE XII

Le scanner fit défiler sur l'écran l'ossature du Bulb ravagée par l'ostéosarcome, mais le docteur Isaie resta impassible.

— Ce n'est qu'une bête immonde, dit-il, que voulez-vous qu'on y fasse si elle est malade ?

— Vous avez déjà vu un scanner ? demanda Gus pris d'un doute.

— Non, jamais, même pas une simple radioscopie... Mais j'en ai entendu parler et j'avais des livres dans le temps. Par la suite j'ai dû les abandonner lors d'une fuite... Je ne les ai jamais retrouvés mais je m'y connais quand même un peu.

Il ricana :

— Vous me prenez pour une sorte de rebouteux ou de sachem ? Il y a un peu de ça, mais j'arrive à des résultats, même dans les cancers... Mais dans ce cas, c'est trop avancé. Il mourra, se mettra à se décomposer et nous enfermera tous dans sa pourriture.

Isaie haussa les épaules :

— Qu'importe ! Il faut bien mourir un jour. À propos, qu'allez-vous faire pour le reste de ma tribu ? Ils doivent avoir faim et soif... Sinon le père Faro va encore faire des siennes.

— Je m'en occupe.

Le cul-de-jatte prépara un chariot de nourriture et chargea le médecin de l'apporter aux membres de l'Église de la Rénovation apostolique.

— Qu'est-ce que je vais lui raconter à ce fou ? Vous n'avez rien d'un démon.

— Inventez.

Le docteur revint avec Thresa qui regardait autour d'elle avec une grande méfiance, mais aussi avec un air dissimulé de cupidité, cherchant ce qu'elle pourrait bien dérober. Les écrans la fascinèrent car en cet instant Gus vérifiait l'état du revêtement extérieur du satellite, la peau du Bulb toujours atteinte par la pelade et rongée par les parasites.

— Jamais vu la Bête sous cet angle, ronchonna le docteur. C'est là-dedans que nous sommes ? J'avais tout un bouquin sur le Bulb mais je sais plus ce que j'en ai fait. Il y avait même un plan détaillé de son corps, et l'on y faisait la différence entre les parties organiques d'origine et ce qui avait été surajouté. Vous savez qu'il bouffe de la viande sucrée pour fournir de l'énergie ? Jadis il l'utilisait pour chasser ces espèces de larves géantes, les saus... Il devait se déplacer dans l'espace pour ce faire. Des millions de tonnes en mouvement. Il y avait des collisions meurtrières dans les troupeaux...

— Mais quelle apparence avaient-ils ?

— Je peux pas mieux vous dire que de les comparer à des oursins terrestres. Jamais vu une photo ou un dessin ? C'est ainsi qu'ils étaient, sans les piquants. Une bouche qui leur servait aussi de cul, si vous voulez tout savoir. Pour chasser ils se mettaient à plusieurs, coinçaient le gibier entre eux et le dévoraient en même temps. Le plus dégourdi bouffait plus que les autres.

Thresa glissait de cadran en cadran, s'immobilisa devant celui qui diffusait une partie des cryo-magasins, regardant les énormes carcasses de saus qui pendaient.

— Le père Faro vous remercie pour la nourriture et veut savoir quelles sont vos exigences. Il vous rappelle que cette gosse est à votre entière discrétion. Si vous la renvoyez il se vexera... Je le connais. C'est un malade...

Depuis qu'il avait commencé le traitement de chimiothérapie le Bulb se plaignait moins, même s'il souffrait autant. En présence des deux étrangers il ne se manifesta pas.

Gus entraîna ses visiteurs à la cuisine pour leur préparer le repas. Thresa restait en admiration devant les appareils et les ustensiles.

— Vous pensez, la plupart du temps on ne parvenait pas à faire du feu pour cuire la viande. Moi-même je n'ai jamais connu rien de tel, sinon dans mon enfance. À cette époque les dissidents contenaient encore les orthodoxes et nous pouvions vivre à peu près normalement, avec des restrictions cependant. Il y avait des radiosopes et des scanners et bien d'autres équipements sophistiqués. Puis nous avons dû fuir ou risquer d'être massacrés. D'autres ont préféré rejoindre la Terre, mais ma mère ne supportait pas l'idée du voyage et de se retrouver sur une planète glacée. Plus tard quand il n'y a plus eu d'espoir pour quitter le satellite, elle l'a amèrement regretté.

— Existe-t-il d'autres groupes dans le Bulb ?

Il les servait. Des pois mixtes et de la viande. Des pousses de soja également, et un jus d'orange synthétique.

— Certainement. Nous en avons rencontré, nous nous sommes battus avec eux... Il y a les Trues dans les marécages du fond, qui se

nourrissent d'une sorte de poisson phosphorescent et du coup le deviennent aussi.

— Ils ont été décimés par un mal foudroyant dû aux tablettes nourrissantes des distributeurs.

— Je l'ignorais... Je me méfiais de ces tablettes qui pouvaient être empoisonnées par les orthodoxes. Il y a un groupe qui s'est installé dans une sorte de serre où poussent des végétaux dont ils se nourrissent exclusivement. Impossible de pénétrer chez eux. Du moins nous n'y sommes jamais parvenus. Thresa se gavait de jus d'orange, allait et venait en chantonnant. Elle avait abandonné sa peau d'hybride et exagérait son déhanchement pour attirer l'attention des deux hommes. Isaie confia à Gus qu'elle était sous l'influence d'aphrodisiaques que le père Faro distribuait aux plus jeunes.

Gus commençait de se méfier des deux personnages. Isaie donnait l'impression de raconter n'importe quoi pour nuire au père Faro, et la fille en faisait trop dans ses tentatives de séduction. Peut-être cherchaient-ils à le distraire pour s'emparer de lui et des installations primordiales. Étaient-ils capables d'en tirer parti ? C'était une autre affaire, mais indubitablement ils pourraient devenir les maîtres, couper le courant, l'eau, pour obliger d'autres groupes à se rendre, par exemple. Ils étaient complètement paranoïaques, continuaient de parler de la guerre civile cinquante ans après le départ des derniers combattants, ou leur mort. Il doutait que le docteur ait réellement vu les ultimes combats, que son père ait été jeté dans le vide par les maîtres de Salt. Ils confondaient le passé avec le présent mais ne le faisaient peut-être pas consciemment.

— Vous allez retourner auprès des vôtres, dit-il. Je préfère cela, tant que nous ne nous connaissons pas mieux, et je pense que le père Faro sera satisfait de vous voir revenir.

Isaie grimaça :

— Je préférerais dormir dans ce niveau, car je me méfie... Renvoyez-la plutôt elle.

Du coup Thresa entra dans une fureur surprenante :

— Espèce de vieil hypocrite ! Toi aussi tu te fais tripoter quand le père ne regarde pas. Et tu racontes n'importe quoi. Pour te faire bien voir.

— Hé, du calme ! hurla Gus. Maintenant, retournez à l'étage inférieur ou bien j'interromps la climatisation. Il neigera à nouveau. Je vous donne dix minutes.

Isaie grommela mais sortit le premier. Thresa vint nouer ses bras autour du cou de Gus, installé sur un tabouret de la banque centrale de la cuisine :

— Tu sais, si tu me laisses rester avec toi, tu ne le regretteras pas.

Elle lui chuchota à l'oreille, récita, plutôt, tout le programme de ce qu'elle prévoyait.

— C'est parfait, dit-il sans ironie, mais je préfère rester seul.

Il descendit de son siège et alla ouvrir la porte. Comme elle ne bougeait pas il éteignit la lumière. Elle poussa un cri d'effroi et se précipita vers la coursive éclairée. Il attendit qu'elle ait disparu pour s'enfermer dans sa cabine habituelle.

Longtemps avant de s'endormir il réfléchit à la situation nouvelle qu'engendrait la présence de la secte. Des gens qui vivaient depuis trop longtemps entre eux, ayant oublié toutes les techniques modernes, les haïssant même. Ils ne se contenteraient pas d'être nourris et chauffés et risquaient de devenir inquiétants, très vite. Il détenait le pouvoir de modifier la gravité, le climat et même au besoin l'aération des différents niveaux, à condition qu'il n'y ait pas de courts-circuits, mais il répugnait à l'avance à toute violence.

De bonne heure, il prépara son déjeuner qu'il alla prendre dans la salle des contrôles, en échangeant des textes digitaux avec le Bulb.

— Je sais que c'est psychologique mais je me sens mieux, lui dit la bête de l'espace... Je n'aime pas beaucoup ces nouveaux amis qui sont les vôtres. On ne sait trop d'où ils viennent. Ce sont de vrais prédateurs qui hantaient mon corps sans le respecter.

— Ce ne sont pas mes amis, tapa Gus de la main gauche, tout en avalant ses saucisses à la purée d'un légume assez goûteux trouvé dans les stocks.

— Méfiez-vous. Ce père machin n'est pas sain... Il lance des imprécations contre moi, disant que je suis un animal infâme et obscène et que j'empeste. Ce sont des fanatiques qui n'auraient pas hésité à faire sauter mes parois pour plonger dans le vide. Il y a quelques années ils ont essayé de forer une galerie donnant sur l'extérieur. Ils ont travaillé des semaines à l'endroit le plus épais de ma peau avant de renoncer.

— Vous avez du nouveau sur les relais extérieurs ? Le système qui commande les diffuseurs de poussières lunaires ?

— Je ne retrouve pas toute ma mémoire et même j'ai l'impression qu'elle se désagrège... Pourquoi tenez-vous tant à réveiller ce système ?

— La situation pourrait devenir catastrophique sur Terre. Il faudrait stopper la débâcle des glaces, du moins la ralentir pour laisser le temps aux humains de se réfugier dans des lieux sûrs.

— Ah, les humains !

Le Bulb paraissait soupirer en inscrivant cette réflexion désabusée sur l'écran :

— Ce sont mes bourreaux... Je n'ai aucune envie de leur porter secours.

— Pas tous... Les Ophiuchusiens seulement. Suis-je votre bourreau ?

— Vous, c'est exceptionnel... Mais je ne sais plus comment il faudrait s'y prendre. Vous comprenez que j'ai dans mes logiciels des millions de souvenirs... Comment voulez-vous, si la sélection électronique ne fonctionne plus, que je m'y retrouve ?

— Pourquoi ne fonctionne-t-elle plus ?

— Légère radioactivité dans mon corps qui paralyse les composants... Due à ce réacteur qui ne fonctionne plus très bien. Méfiez-vous, il risque de devenir dangereux...

Il était inutile d'insister mais Gus avait des moyens de rétorsion, notamment avec le K2O, morphine de synthèse dont le Bulb se gavait pour supporter la douleur due à son sarcome. Il pouvait l'en priver durant quelques heures si l'autre manifestait trop de mauvaise volonté.

Ayant réussi à réparer une des caméras installées dans le local de la secte, du moins ayant pu la raccorder à un écran, il découvrit son campement. Au centre d'une des grandes salles ils avaient dressé, avec les moyens du bord, une sorte de tente conique qui les dissimulait à la vue. Pas si rétrogrades que ça, ces gens-là. Ils s'étaient tout de suite méfiés de la caméra, donc ils en connaissaient la fonction.

Tout en travaillant sur un autre programme il garda un œil sur cet écran et vit sortir peu à peu les adeptes de la secte, reconnut Isaïe et plus tard Thresa. Les autres étaient de tous âges, des deux sexes. Et puis le père Faro apparut et il était impossible de ne pas le distinguer. Il portait, lui aussi, une robe en laine écru, une large ceinture, et une croix était peinte sur sa poitrine et son dos. Sur la tête il paraissait coiffé d'une couronne hérissée de pointes, jusqu'à ce que Gus se souvienne de cette histoire du Christ qui, au moment de sa mort, avait aussi une couronne d'épines sur la tête.

Le père se dirigea vers le chariot de nourriture et commença à choisir parmi les denrées et les boîtes. Les adeptes se mirent en file et chacun vint prendre son dû avec une révérence et un baiser sur la main du pasteur.

Isaïe grimaça mais baisa lui aussi les doigts. Gus eut l'impression que cette cérémonie avait été imaginée pour sa gouverne. La présence des croix le laissait tout de même perplexe. Si Faro l'avait pris pour le démon il aurait fait disparaître ce symbole de sa foi. S'il ne l'avait pas fait, c'est qu'il jouait une comédie trompeuse.

Gus prit un pistolet laser qu'il avait mis en charge et le glissa dans sa combinaison.

CHAPITRE XIII

La vedette *Titan* avait retrouvé la trace du mystérieux navire fonctionnant au charbon et se dirigeait désormais vers l'Ouest, oubliant sa mission de reconnaissance vers la Panaméricaine. Lorsque le Kid réunissait ses secrétaires il sentait bien qu'ils s'opposaient à cette chasse qu'ils trouvaient inutile.

— Seule la voie vers la Panaméricaine sera notre salut, dit Mary Halan. Nous vivons sur nos stocks et il ne faut pas compter sur des récoltes avant longtemps, notamment en blé, ni sur l'élevage puisque le cheptel est réduit.

— Ce navire est peut-être un ennemi. Je veux en avoir le cœur net.

— Nous perdons du temps, ajouta Fields venant au secours de Mary.

— Nous avons besoin de garder notre hégémonie...

— Vous ne pouvez concevoir un empire maritime et vous référer aux Accords de New York Station.

— Si, en attendant que d'autres accords soient conclus. Il y aura deux mondes, un monde ferroviaire, un monde maritime. Je ne me fais pas d'illusions, je sais fort bien que dans l'Océanie se créeront d'autres entreprises du même type, mais nous serons les plus puissants. En face de nous la Panaméricaine, et les autres, Transeuropéenne et Africaania.

— La Sibérienne ?

— En partie ferroviaire mais aussi maritime. Il faudra concilier tout ça... Et ce sera difficile car bientôt les uns resteront l'empire du mal, de la nuit, du froid, de la terreur, les autres appartiendront au monde du bien, de la chaleur, du Soleil, de la joie de vivre.

— Nous, fit Mary, ironique.

— Bien entendu.

— C'est manichéen... Simpliste...

— Justement, ça frappera les esprits et nous attirerons les élites

scientifiques, culturelles... Il faut un moteur idéologique dans toute entreprise de taille. Il ne faut pas seulement penser en termes économiques. Nous serions tentés, en cette période de vaches maigres et de difficultés de toutes sortes, d'oublier la politique et le reste du monde pour préserver nos précieuses vies, mais ce serait un tort. Notre projet doit avoir de l'ampleur, une base enthousiasmante...

Titan était sur le bon chenal. Klose racontait à la radio qu'ils sentaient une odeur de soufre, relevaient des auréoles d'huile et que parfois même ils apercevaient de la fumée. Mais l'autre navire avait au moins quarante-huit heures d'avance sur eux.

— Ils ont dû connaître quelques difficultés car nous retrouvons des traces de leur débarquement sur des icebergs ou d'immenses îles.

Plus tard l'île aux goélands fut signalée et le Kid se hâta de la porter sur la carte :

— Nous serons riches en phosphates, nous pourrons en exporter dans le monde entier désormais. Klose me dit qu'il y en a une épaisseur colossale.

Des particuliers commençaient à s'intéresser à la navigation et fabriquaient de petites embarcations qui parfois se retournaient une fois sur l'eau, mais le Kid encourageait toutes les initiatives de ce type... Beaucoup voulaient partir à la chasse aux phoques sur des îles de glaces lointaines et des engins hétéroclites commençaient à prendre le large, non sans risques.

— Il faut laisser faire. Je sais que c'est téméraire mais les gens ont besoin d'aventures et l'océan leur offre des possibilités infinies. Ils ne sont plus brimés par le rail.

Il oubliait que lui-même avait été un farouche partisan de la société ferroviaire qui faisait sa gloire et sa richesse. Mais il n'y avait personne pour le lui rappeler.

Au cours d'une vacation, Klose lui annonça que le navire inconnu n'était plus qu'à quelques heures devant eux.

— Même pas cent kilomètres. Le chenal que nous suivons fait de nombreux méandres et, à vol d'oiseau, il doit se trouver à une quarantaine de kilomètres tout au plus. Nous respirons sa fumée et nous pourrions même détailler les menus du bord.

— Que va-t-il faire à l'ouest, en avez-vous idée ?

— Je suppose qu'il essaye de gagner l'endroit où la banquise se maintient encore, ce qui me laisse penser qu'il s'agit de rescapés qui abandonneront le bateau pour rejoindre les autres hommes et vivre comme ils ont toujours vécu.

— Ils ont du charbon, fit le Kid, beaucoup de charbon qu'ils vont peut-être négocier au fond de ce fjord... Existerait-il déjà, après seulement quelques mois de débâcle, une sorte de port où l'on pourrait pratiquer le troc ?

— Certainement pas, ce chenal est trop difficile d'accès, ce qui prouve qu'il n'a jamais été emprunté.

Dans sa fièvre de réussir son projet le Kid imaginait que d'autres, beaucoup d'autres, avaient pu avoir la même idée que lui et que ceux-là ayant eu la chance de trouver un navire ancien pouvaient le supplanter.

Le lendemain le professeur lui signala qu'ils avaient entendu la sirène de ce bateau mystérieux.

— Il l'utilise à cause du brouillard. Les échos plus ou moins longs permettent de situer les masses de glace devant soi...

— Il y a du brouillard ?

— Tout ruisselle et nous souffrons de cette humidité dans nos articulations. Nous avons dû organiser un séchoir pour les vêtements. Il faudra prévoir des imperméables pour les prochaines missions.

Le Kid notait toutes ces indications pour l'avenir.

— Demain en principe nous devrions l'apercevoir.

— Quelle sera votre tactique d'approche ?

— Nous en avons discuté. Nous pensons que sa machine fait beaucoup de bruit et laisse derrière elle de la fumée de charbon et de la vapeur d'eau qui nous permettront d'être invisibles. Le bruit de leur machine couvrira notre diesel. Il est certain que toute leur attention se situe vers l'avant et les côtés, dans les passages les plus étroits, et qu'ils ne doivent pas souvent regarder en arrière, mais néanmoins nous ne nous démasquerons pas tout de suite. Il y a suffisamment de méandres pour que nous nous cachions. Nous avons l'avantage de ne pas être trop importants.

— Attention, ce sont peut-être des gens prêts à tout et la vedette pourrait les tenter.

— Nous serons armés et la mitrailleuse pourra tirer sur-le-champ. Ils n'ont peut-être pas eux-mêmes beaucoup d'armement.

Durant la vacation de la nuit suivante le Kid apprit que le navire inconnu avait failli rester coincé dans une sorte de canyon étroit.

— Ils ne sont plus qu'à une heure devant nous, dix kilomètres au plus. Nous avons examiné les parois de ce goulet d'étranglement. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris, mais ils ont réussi à faire fondre la glace en creux, nous avons devant nous le moulage de leur coque dans sa partie la plus large, et je puis vous dire que c'est un très gros bateau.

— Pouvez-vous estimer son tonnage ?

— Je manque de références. Le gosse Ruydas pense, lui, qu'il pourrait atteindre les dix mille tonnes. Il a lu beaucoup de livres sur le sujet, mais c'est sous toutes réserves. Maintenant comment ont-ils pu se dégager, voilà qui me rend perplexe. Je crains qu'ils ne disposent d'un matériel trop sophistiqué. On dirait qu'ils sont parvenus à

réchauffer la coque pour forcer le passage.

Le Kid ne se résignait pas à rejoindre sa couchette et dormit très mal dans l'attente des nouvelles, mais la radio de la vedette resta muette jusqu'à neuf heures du matin.

— Nous pouvons le voir, malgré la brume. Nous sommes embusqués derrière un éperon de glace. Ils sont à l'ancre dans une sorte de lac.

— C'est un gros bateau ?

— D'après Ruydas c'est un cargo charbonnier de dix mille tonnes. La ligne de flottaison n'est pas apparente, preuve qu'il est lourdement chargé.

— Ce cargo serait-il en panne ?

— La cheminée fume normalement et tout est calme à bord. Je peux voir des silhouettes accoudées au bastingage. Il y a même quelqu'un qui semble pêcher avec un fil. Il se penche sur l'eau pour surveiller son hameçon. Il faut dire que les fonds sont clairs et qu'on voit pas mal de poissons et des crevettes. Il y a des femmes, non, des jeunes filles, et j'ai comme l'impression que l'équipage, ou les passagers sont assez jeunes...

Le Kid soupira. Des jeunes ? Des jeunes qui possédaient un cargo chargé de dix mille tonnes de charbon, une richesse phénoménale en ces temps difficiles. La concurrence serait rude et il aurait préféré avoir affaire à de vieux chasseurs de phoques à la limite de l'épuisement, ou à ces baroudeurs un peu fous, incapables d'organiser un mode de vie, qui erraient sur les réseaux de la banque.

— Du brouillard ?

— Léger.

— Le nom du bateau ?

— Illisible... Des idéogrammes qui trahissent l'origine. Certainement japonaise.

— D'après Ruydas c'est un bateau qui était moderne pour son époque, je veux dire avant la Grande Panique.

— Il pense qu'il commençait à être fatigué mais peu importait. Le charbon ne demandait pas un transport rapide, et que le cargo mette quelques jours de plus pour relier l'Afrique du Sud au Japon n'avait aucune incidence sur les prix.

— Je reste à l'écoute.

Klose continua de lui décrire le bateau et, autant qu'il pouvait les apercevoir, les gens qui circulaient à bord.

— Il y a aussi plusieurs personnes sur la passerelle mais je ne distingue que les taches blanches de leur visage...

Le Kid trépignait d'impatience. Il essayait de comprendre les intentions de ces inconnus.

— La voie est libre devant eux ?

— Le chenal se resserre. Peut-être hésitent-ils à poursuivre... Peut-être vont-ils envoyer des éclaireurs pour vérifier si la faille reste navigable.

Et puis soudain sa voix grimpa de plusieurs tons :

— Vous avez entendu ? Il y a une fusillade sur les hauteurs... Hé, j'aperçois des gens qui descendent le long de la falaise de droite au risque de se rompre le cou... Mais qui sont ces êtres là-haut ? Avec des fourrures, montés sur de drôles d'animaux... Je dois avoir des hallucinations, on dirait des chevaux... Oui ! ce sont des cavaliers qui tirent sur le cargo...

CHAPITRE XIV

Les téléphériques permirent le renforcement des lignes télégraphiques et l'installation d'un système d'alerte tout le long des lacs, au cas où le barrage frontalier viendrait à céder. En quelques minutes des signaux s'allumeraient, clignoteraient et les équipages des wagons flottants sauraient qu'il y aurait danger à continuer la navigation. La consigne était de rejoindre un abri et de s'y ancrer solidement. On craignait que des bateaux soient entraînés par le courant qui, très vite, en quelques heures pour les régions les plus éloignées, deviendrait irrésistible. Aucune machine ne pourrait le remonter ni lutter contre.

Dans moins d'un mois, le téléphérique rejoindrait Evrest Station, et la Compagnie Tibétaine se déclarait très satisfaite de ce travail et de cette voie de communication particulière. Songe était reçue partout avec sympathie et Rigil commençait de trouver qu'elle prenait trop d'importance.

Les plus hauts sommets restaient encore blancs de glace mais toutes les hauteurs moyennes, les plateaux, se dégarnissaient de plus en plus vite. Certains jours des vagues énormes couraient à la surface des lacs, s'entrecroisaient en des mascarets impressionnants et on signalait plusieurs naufrages meurtriers. Dans l'étroite vallée des Rénovateurs rien de tel ne se produisit, la glace s'étant immédiatement détachée des falaises aux premiers jours du réchauffement.

Bientôt on devrait ramener le dirigeable à la colonie pour effectuer quelques réparations et placer son moteur. Depuis des semaines il servait d'engin de soulèvement et l'hélium fuyait de plusieurs ballonnets. On attendrait que la capitale soit reliée pour effectuer ce retour.

Le collectif de gestion travaillait sur un plan d'urgence pour la création de terrains de cultures, notamment pour le blé qui faisait cruellement défaut. On avait décidé d'utiliser le sommet de la falaise

où l'on construirait des serres en plastique qui seraient chauffées au charbon.

— Il nous faut deux récoltes par an durant deux ans pour atteindre notre autonomie, expliquait le responsable de l'agriculture. Nous avons choisi le sommet pour son exposition au sud-est. Le réchauffement y est spectaculaire et vous avez vu comment les glaces fondent rapidement. Déjà de grands espaces de rochers sont libérés et nous allons bâtir des murailles en utilisant ces roches. Le gel de cette longue période glaciaire en a fait éclater des masses. Jusqu'ici la glace les maintenait en un bloc uniforme, mais désormais nous disposons d'un matériau de choix. Seul le toit sera en plastique. Grâce aux serres nous n'aurons pas besoin de semences spéciales. Et les murs épais résisteront aux coups de vent les plus forts.

Depuis quelques jours on ne distribuait plus que deux cents grammes de pain par semaine et par personne. On y substituait du riz et du soja. La viande aussi était rationnée pour permettre un développement du troupeau, mais la cherté du lichen et de la pulpe de betterave obligeait à sacrifier les bêtes adultes. On conservait la viande dans une chambre froide nouvelle aménagée au cœur de la falaise où le froid séculaire persisterait encore des années.

Il fallut ramener le dirigeable bien avant que la liaison soit terminée avec Evrest Station. Pour le maintenir gonflé la quantité d'hélium nécessaire dépassait les possibilités du filtre qui, à son tour, avait besoin d'être changé. Ce fut un convoi de wagons flottants qui le livra, en partie dégonflé. Il fallut retirer les ballonnets de l'enveloppe pour les réparer. De ce fait Songe réintégra les Échafaudages et Rigil la chargea de la gestion des étables. Elle ne protesta pas mais surveilla attentivement la réparation du dirigeable, craignant qu'on ne la considère pas comme une opération urgente. Pourtant les téléphériques fonctionnaient sans problème. Les éboulements de glace rendaient une fois sur quatre la navigation très périlleuse, et les nacelles circulant dans les airs pouvaient transporter les personnes et les marchandises rares. Il n'était pas question, bien sûr, de les charger avec du charbon mais, par exemple, pour le lichen, on avait trouvé une astuce. On en faisait d'énormes ballots qu'on attachait ensemble et qui, suspendus à une roulette, parvenaient sans encombre à destination.

Au début, les Tibétains refusaient d'embarquer dans les cabines qui, par endroits, survolaient les lacs à plus de deux cents mètres de hauteur. Ils emportaient de petits moulins à prières et fermaient les yeux tout au long de la traversée, n'osaient plus ensuite débarquer sur les plates-formes d'accueil. Mais ils finirent par s'habituer et quelques naufrages dramatiques sur les lacs les firent refluer vers ce mode de transport.

— Nous ferons bientôt des bénéfices, dit l'ingénieur en chef responsable des téléphériques, un certain Fangh, lorsqu'il rencontra Songe au niveau des étables. Vous nous manquez, ajouta-t-il. Nous comptons sur vous pour imaginer une autre ligne est-ouest qui aurait pu croiser l'actuelle juste en face, au Point 2.

Les stations s'appelaient des points et il y en avait déjà une douzaine.

— Nous avons tendu non sans difficulté les câbles pour le dernier tronçon vers Evrest Station. Le dirigeable nous a fait cruellement défaut et nos treuils avaient un mal fou à tirer cet énorme poids. Nous ne pouvons envisager la construction de machines plus puissantes. Notre technologie est primaire et nos moteurs à vapeur peu puissants. Où en est la réparation du dirigeable ?

— Elle se poursuit, dit Songe, réticente, mais la pose du moteur prendra du temps... Nous avons, paraît-il, d'autres urgences... Surtout au point de vue alimentaire. C'est le blé qui nous manque le plus et le riz ne peut prendre la même place dans notre nourriture.

— Je tâcherai de vous en procurer quelques sacs, mais c'était surtout à l'ouest qu'on trouvait ce genre de culture chez nous et les relations ne sont pas encore rétablies. Il existe bien des vallées inondées par là-bas qui permettraient la navigation, mais elles ne sont pas reliées à celles d'ici. En attendant le chemin de fer à flanc de montagne, nous pourrions, avec la ligne de téléphérique est-ouest, les atteindre. La construction demande moins de temps que celle d'un réseau et pendant des années l'exploitation en serait très rentable. Nous disposons encore de kilomètres de câble inutilisables pour autre chose, autant en profiter.

Il fut invité à déjeuner par Rigil qui se montra très évasif sur une date de livraison du dirigeable. En fait, le responsable du collectif pensait que l'appareil servirait surtout à un usage commercial. Il pourrait se rendre dans n'importe quel endroit, embarquer ou débarquer de la marchandise.

— Nous les supplanterons, dit-il à Songe. Nous irons chercher le blé à l'ouest s'il le faut, sans passer par eux.

— Vous allez épouvanter ces populations lointaines, lui prédit Songe. Souvenez-vous, les lamas appelaient nos dirigeables les mamelles du ciel et les accusaient d'être les complices du Démon du Feu. Les paysans de ces contrées tireront sur lui et même avec leurs vieilles pétoires arriveront à crever les ballonnets. Nous ne pouvons l'utiliser que si le Dalaï Lama est favorable et prévient toutes les lamaseries de la Compagnie.

— Comment peut-il communiquer avec les plus éloignées, le savez-vous ? Le télégraphe est interrompu en bien des endroits.

— Par télépathie, dit Songe. Les plus initiés peuvent échanger

des messages quelle que soit la distance.

— Vous n'allez pas croire à ces idioties que les Tibétains colportent pour augmenter le prestige de leurs prêtres ? Ils doivent posséder un autre moyen de communication à distance, peut-être la radio, qui sait ?

— Nous aurions surpris leurs émissions, fit remarquer Songe, agacée par la sottise prétentieuse de Rigil.

— Ou un télégraphe particulier et bien caché.

Fangh revenait souvent pour étudier avec Songe la réalisation de la prochaine ligne de téléphérique. Il faudrait contourner des sommets importants, et affronter des plateaux immenses :

— Nous devons prévoir plusieurs Points sur ces plateaux, car il ne serait pas possible d'avoir des câbles assez longs. De plus ils s'infléchiraient selon une courbe trop accentuée et nous n'aurions pas les moyens de les tendre. Il faudrait donc prévoir des pylônes. Et sur ces plateaux les conditions climatiques sont sévères. Il faut donc étudier cette question avec le plus grand soin.

Rigil n'aimait guère les visites de Fangh et sous-entendait qu'il venait pour faire la cour à Songe. Elle évitait de se dresser contre lui, mais parfois avait du mal à se contenir. Pour réaliser son projet de transports par dirigeables il aurait un jour besoin d'elle pour aller parlementer avec le Grand Lama, et elle comptait poser ses conditions devant le collectif rassemblé.

Il y eut d'autres éboulements d'immenses glaciers dans les lacs et toute navigation fut interdite pendant dix jours. De véritables icebergs erraient un peu partout et il fallut les détruire au lance-missiles. Comme le vent soufflait également, les nacelles du téléphérique furent aussi immobilisées et l'apport des lichens et de la pulpe de betterave cessa.

— Nous n'avons plus que pour trois jours de nourriture pour les yaks, annonça Songe au collectif.

La réplique des partisans d'une flotte des Rénovateurs fut immédiate :

— Si nous avons nos engins flottants nous n'en serions pas là. Il n'y a qu'à traverser pour se procurer du lichen.

— Vous avez vu le lac ? Qui oserait naviguer là-dessus ? répondit Songe.

On décida de construire rapidement des échafaudages sur la face sud de la falaise où le lichen abondait. Mais c'était si périlleux qu'on avait toujours retardé cette exploitation. Quelques années auparavant, trois jeunes gens s'étaient tués en basculant dans le vide et l'endroit avait mauvaise réputation, passait pour être un lieu saint des Tibétains qu'il était sacrilège de souiller.

Quelques audacieux descendirent en rappel du haut de la falaise

et réussirent à implanter une première passerelle de cueillette, mais il n'y eut guère de volontaires pour collecter le lichen. Songe, munie d'un harnais, se porta volontaire mais, faute de personnel, la récolte fut assez maigre et ne permettait de donner à manger qu'à dix pour cent des yaks. On parla d'abattre quelques bêtes et, conscientes de ces difficultés, quatre personnes furent volontaires pour cette opération, mais l'une d'elles une fois sur la passerelle dut être rapidement remontée. Ce fut là que Songe, en se retournant, découvrit que les signaux optiques d'alarme clignotaient.

— Le barrage frontalier vient de céder ! hurla-t-elle.

CHAPITRE XV

Ce jour-là, Yeuse, à l'avant du *Princess*, tentait de repérer les montagnes de glace. Ils naviguaient très lentement avec un vent qui faisait tournoyer en immenses remous les ballots de brouillards. De temps en temps un coup de sirène retentissait et on comptait le temps que mettait l'écho pour revenir, quand écho il y avait. En l'absence de celui-ci il était inutile de se réjouir, car certains icebergs étaient si tourmentés qu'aucune de leurs faces ne renvoyait ce coup de sirène.

Ils avaient pu établir un système de téléphone entre l'étrave et la passerelle. Parfois les voiles empêchaient aussi toute visibilité et Lien Rag, ou celle qui pilotait, demandait des indications sur la route à suivre.

— Droit devant, cinq à bâbord.

— Droit devant, cinq à bâbord.

— Dix à bâbord.

Lien Rag buvait un peu de café tout en manœuvrant la roue. Pour l'instant, seule Farnelle était disponible pour les écoutes de voiles. Les autres dormaient après une nuit difficile où un iceberg les avait longtemps menacés. Les voiles commencèrent à faseyer, preuve que le vent devenait incertain et allait tomber.

— On va mettre en panne, dit Lien Rag dans son micro.

Farnelle le regardait au pied du mât, prête à affaler et il lui fit signe avec le pouce en bas de laisser filer la drisse.

— Mouillez...

L'ancre plongea et la chaîne se déroula. Chaque fois c'était le suspense, la crainte que les cent mètres de chaîne suivent sans que l'ancre trouve le fond, mais cette fois il n'était pas très loin et le cargo commença bientôt à éviter pour se mettre le nez au vent. C'est alors que, là-bas, Yeuse se redressa brusquement et tourna son visage vers bâbord, comme à l'écoute.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lien Rag.

— Tais-toi, je t'en supplie, tais-toi.

Il haussa les épaules, commençait d'amarrer la barre lorsque Yeuse murmura :

— Je dois devenir folle.

Il allait demander des explications lorsqu'elle ajouta :

— J'entends le sifflet d'un train... Le vent nous l'apporte...

Lien Rag soupira. Les hallucinations devenaient de plus en plus fréquentes dans leur groupe et lui-même y était sujet. Une nuit il avait cru apercevoir des lumières en face de lui.

— Écoute.

Il ouvrit la baie et n'entendit plus rien.

— Ça va recommencer... C'est un train qui demande la voie. Tu connais le code ? Quatre coups brefs et un long, et ça c'est dans toutes les Compagnies du monde quand l'habitable de la machine n'est pas relié par radio ou téléphone au poste d'aiguillage.

— C'est le vent dans une fissure de glace.

— Non, je suis sûre. Et je sens une odeur d'huile brûlée.

Il la sentait lui aussi, mais ça ne voulait rien dire. Des stations abandonnées pouvaient brûler sur les fragments de banquise. Un feu oublié par les fuyards, un court-circuit même...

Et puis il y eut les coups de sifflet. Quatre courts et un long.

— Cette fois, hein ! lança Yeuse, avec une sorte de défi hargneux.

Lien Rag regarda la falaise de glace à deux cents mètres sur l'avant. Le nez du cargo pointait juste dans cette direction.

— En principe, criait Yeuse, il doit y avoir un long sifflement lorsque le mécanicien aura la voie libre et annoncera son départ.

— Arrêtez vos conneries, bon Dieu, fit Farnelle en se précipitant vers la proue ! On est tous marteaux et c'est encore une hallucination.

Mais le long sifflement retentit et Lien Rag estima qu'il ne venait que d'un kilomètre tout au plus. Là-haut sur la banquise un train était sur le point de partir vers une destination inconnue. Il se demandait bien laquelle, car toute la banquise devait déjà être brisée en des dizaines de blocs. Même si certains atteignaient des tailles prodigieuses, il devait y avoir une faille, un gouffre, un bras de mer, un détroit pour bloquer le convoi au bord du vide.

— Vite, le canot ! dit Yeuse à Farnelle.

Elles se précipitaient vers les portemanteaux qui soutenaient le seul canot encore en état. Les autres étaient crevés et Lien Rag remettait toujours au lendemain leur remise en état.

— Hé ! attendez !

Mais le temps de se précipiter et de sauter les marches de l'escalier, elles avaient libéré les aussières et le canot venait de rejoindre l'eau avec un « splash » qui les inonda toutes les deux.

— Vous devriez attendre un peu. On ne sait jamais, si c'était un

piège... Vous n'avez pas le droit de quitter le bord. Le vent peut se lever et jamais...

— Fous-nous la paix ! hurlait Yeuse qui se laissait glisser le long d'une des bosses sur laquelle elle dut s'arracher la peau des mains ; Farnelle la rejoignait.

— Comment débarquerez-vous ?...

— On trouvera, là-bas, dans l'espèce de recoin.

Alertée par les cris, Ann Suba arriva la première suivie de Gdami. Galoa, elle, ne cédait jamais à de grandes émotions, ne s'animait que pour jouer avec le gosse, estimant qu'ils vivaient tous comme des cinglés et qu'elle seule restait à peu près normale.

— Mais où vont-elles ?

— Voir passer le train, fit Lien Rag furieux. Elles s'imaginent qu'il y en a un là-haut... Parce qu'on a entendu siffler.

— Écoute.

C'était un halètement et Lien Rag savait même qu'il devait appartenir à une petite machine circulant sur une voie secondaire. Une machine d'une vingtaine de tonnes seulement, ne pouvant tirer tout au plus qu'une douzaine de wagons.

— C'est le mirage complet, murmura-t-il. Un enregistrement au magnétophone qu'un solitaire devenu complètement fou doit se passer et se repasser. Tu vas voir qu'elles le trouveront devant un vieux wagon pourri en train de se donner des illusions... Un nostalgique de la société ferroviaire.

— Mais ça sent l'huile brûlée. L'illusion est rudement bien entretenue, fit-elle, sarcastique. Chapeau pour le gars ! Il a le bruit et aussi l'odeur. Et même les flocons de fumée, ajouta-t-elle en désignant des taches plus sombres dans le brouillard.

— Maman ! cria Gdami qui se précipita vers les bosses et se laissa glisser à l'eau.

Il nagea vigoureusement vers le canot qui s'était déjà éloigné de trois ou quatre cents mètres, mais il était capable de le rejoindre en un temps record.

— Vous en faites un de ces chahuts, fit Galoa en traînant les pieds et en bâillant. Il n'y a plus moyen de profiter de son temps de repos alors ?

Lien Rag ne lui accorda pas un regard. Gdami rejoignait le canot qui l'attendait, se hissait à bord et l'embarcation se dirigeait vers l'anfractuosité de la falaise où Yeuse espérait trouver un chemin d'accès.

— C'est quand même haut, murmura Ann Suba, elles auraient dû emporter une corde.

— Il y en a un rouleau dans le canot.

Il alla chercher des jumelles et put suivre l'escalade de Gdami

qui, à l'aide de la corde, aida les deux femmes à le rejoindre. Ils se dressèrent sur la falaise et parurent statufiés.

— Je donnerais cher pour savoir ce qu'ils ont découvert, fit Ann Suba.

— La fin de leurs espérances peut-être, lança Lien Rag en remontant dans la passerelle.

Il pensait qu'elles se retourneraient d'un air déçu et qu'elles redescendraient, mais non, elles s'éloignaient, disparaissaient. Il se servit une autre tasse de café et contempla le pont du bateau avec un sentiment d'impuissance.

— Tu crois qu'il pourrait exister un train ? Où sommes-nous ?

— Au sud de l'Australie si je n'ai pas commis d'erreur de navigation. Il est possible que sur l'inlandsis persistent quelques réseaux mais ils ne peuvent concerner que cet inlandsis...

— Et si, au nord, la banquise n'était pas morcelée, au Nord de l'Australie ancienne ?... Il y a tout un chapelet d'îles, Nouvelle-Guinée, Indonésie, Malaisie, puis la presqu'île de Singapour et l'Asie. Si un réseau tenait le coup, un seul ?

— Toi aussi, dit-il, tu en rêves ?

Elle secoua la tête :

— Je pense que notre avenir est sur l'eau. Mais, pendant un temps, il y aura encore des territoires glacés vers l'Ouest... Tu sais, je ne crois pas que Yeuse soit heureuse sur ce bateau... Elle ne rêve que de rejoindre la Panaméricaine.

— Si elle croit qu'on l'y attend ! Les gens qu'elle a chargés de l'administration provisoire ne lui céderont pas le pouvoir dès qu'elle apparaîtra.

— Les lois de la CANYST sont certainement restées en vigueur. Ici en pleine débâcle des glaces on a peine à imaginer que dans l'Ouest les gens, les voyageurs comme on les appelle, vivent comme ils l'ont fait depuis des siècles. La censure empêche peut-être toute information de circuler sur ce qui se passe à l'Est et la vie n'a pas changé. Il y a des trains qui circulent, des trains-villes, des trains-usines, des trains-hôpitaux, des trains-bagnes... Et elle est la plus puissante actionnaire de cette Compagnie.

Il y avait une grande logique dans ces paroles mais il ne comprenait pas l'attitude de Yeuse. Elle avait tout abandonné pour le rejoindre dès qu'elle avait su qu'il était de nouveau sur Terre, et quelques mois plus tard elle regrettait son ancienne position.

— Elle t'aime toujours, mais souhaiterait que votre couple vive dans le monde qu'elle a toujours connu. Ta révolte, tes luttes, les risques que tu as pris pour retrouver la Voie Oblique et éclaircir les mystères de notre destinée, elle trouvait cela admirable tant que ça ne la concernait pas. Et puis Lady Diana lui a fait ce cadeau empoisonné

et elle ne rêve que de redevenir P.-D.G. de la Panaméricaine.

— Lady Diana se serait donc vengée de moi ? Aurait fait ce legs pour que notre couple en ressorte brisé ?

— N'en était-elle pas capable ?

Lien Rag hocha la tête, presque convaincu.

CHAPITRE XVI

Liensun comprit très vite que ses compagnons étaient de médiocres tireurs. Ils n'avaient pas suffisamment d'armes et de munitions pour obliger ces cavaliers inconnus, ils étaient maintenant une vingtaine, à se retirer. Neyer et ses amis avaient dû s'abriter dans une cavité de la falaise en attendant que la fusillade cesse, mais l'un d'eux paraissait blessé et était étendu sur les genoux de Neyer qui essayait de le soigner.

— Abritez-vous, cria Liensun qui, avec un fusil, essayait d'atteindre un des cavaliers.

Lui aussi manquait d'entraînement. Jadis, quand il appartenait aux commandos parachutistes des Rénovateurs du Soleil, il avait toujours de bonnes notes au tir à la cible, mais ce temps-là était si lointain !

— Il faudrait se rapprocher d'eux, cria Guhan. Qu'ils puissent embarquer.

Un des cavaliers bascula soudain, entraînant son cheval dans le vide. Ils disparurent dans l'eau glacée mais peu après le cheval émergeait et commençait à nager vers le bateau.

— Attention, il y en a qui descendent là-bas sur l'espèce de plage, cria Zabel qui surveillait la zone à bâbord.

La raison de cette tactique échappait à Liensun, lorsqu'on lui signala la présence d'une corniche tout le long de la falaise, qu'on n'avait pas découverte jusque-là.

— Ils peuvent nous approcher à quelques mètres.

C'étaient des gens intrépides. Les chevaux, d'un coup de reins, se hissaient sur cette corniche et Liensun, qui avait rencontré ce genre d'animal (en Sibérienne ils étaient utilisés pour tirer des wagons sur les voies secondaires), pensa qu'ils portaient des fers spéciaux, avec des sortes de griffes pour ne pas glisser.

La situation menaçait de devenir malsaine et déjà une balle venait de faire sauter une vitre de la dunette, manquant de blesser

Guhan.

— Regardez ! c'est un lance-missiles, là-haut.

Effectivement un cavalier porteur d'un long tube noir visait la timonerie et Liensun pensa qu'ils allaient tous être tués par les éclats.

— Tous au fond ! cria-t-il.

Mais le coup ne partit jamais. Une rafale, un crépitement sec venait de s'élever et là-haut, non seulement le porteur du lance-missiles, mais un second cavalier, basculèrent dans l'océan. Et les autres faisaient virevolter leurs montures pour fuir cette contre-attaque imprévue.

— Qui peut tirer ainsi ? se demanda Liensun sans comprendre qu'il criait cette question.

— Regardez, un autre bateau !

Une forme élancée surgissait sur tribord et, depuis le pont avant une mitrailleuse crachotait toutes les deux secondes. Les cavaliers coincés sur la corniche essayaient de reculer mais s'emmêlaient et finalement les hommes glissaient de leur selle, s'enfuyaient à toutes jambes, poursuivis par le tir mortel.

— C'est absolument incroyable, murmurait Liensun, je crois rêver... Mais il sort d'où ?

C'était fini, les cavaliers avaient tous disparu. Quelques survivants avaient récupéré leurs chevaux et escaladé la pente depuis la plage.

— Neyer nous fait signe.

— Les inconnus approchent. Mais ils sont tous armés... Si c'étaient des pirates ?

Soudain, une voix s'éleva dans un porte-voix :

— Nous ne vous sommes pas hostiles a priori, mais veuillez abandonner vos armes. Qui êtes-vous ?

— Et eux, qui sont-ils ? s'indigna Zabel.

— Ils nous ont sauvé la vie, fit Liensun, et nous leur devons de la reconnaissance.

Il cria qu'il s'appelait Liensun et qu'avec ses amis ils cherchaient un passage vers l'Ouest. À bord du *Titan* il y eut quelques secondes de flottement. Le professeur Klose se souvenait d'avoir déjà entendu ce nom quelque part, mais pour l'instant sa mémoire avait une défaillance.

— Nous venons de l'ancienne Titanpolis, cria-t-il, et mon nom est Klose. Professeur Klose. Nous sommes sur vos traces depuis des jours, sur l'ordre du Président Kid.

Avant d'intervenir avec la mitrailleuse il avait demandé l'accord du Président par radio. Le Kid avait quelque peu hésité, espérant peut-être que l'équipage serait en partie détruit par les mystérieux cavaliers, mais Klose lui avait fait part de son indignation, avait même

parlé de solidarité entre gens de mer.

— Je connais le Président Kid, cria Liensun, je suis le demi-frère de Jdrien, Messie des Roux et fils adoptif du Président.

— Transmettez vite cette information, dit Klose à un membre de l'équipage, et rapportez-moi la réponse du Président, écrite sur une feuille pour que ce garçon ne l'entende pas.

La vedette venait se ranger le long du cargo, à tribord et les amarres furent lancées. Une échelle de corde se déroula et Klose décida de monter à bord. Juste à cet instant on lui apporta la réponse du Kid : « Liensun est un garçon rusé. Prenez vos précautions mais traitez avec lui. Rappelez-lui qu'il est sur ma Concession et expliquez les nouveaux statuts de la Société du Pacifique. »

Pendant ce temps, Neyer regagnait le bord du cargo avec un blessé grave et un autre moins atteint. Les servants de la mitrailleuse restaient vigilants et surveillaient les falaises.

Klose, une fois sur le pont, s'inclina et déclara qu'il était le représentant du Président Kid, en mission sur le territoire de la Concession attribuée à l'ancienne Compagnie de la Banquise.

— Je me permets de vous faire savoir que la flore, la faune et tout ce qui se trouve sur le Grand Pacifique appartiennent au conseil d'administration dirigé par le Président.

Surpris par le ton, Liensun perdit son sourire :

— Ce cargo aussi ?

— Bien entendu. Vous serez dédommagés de vos efforts pour l'avoir retrouvé et rendu apte à naviguer, mais la cargaison revient à notre société qui désormais s'appelle la Société du Pacifique. Son activité s'orientera sur l'exploitation de l'océan en surface et sous les eaux. Les îles, les épaves deviennent la propriété de la Société qui aura pour principale activité le commerce par voie d'eau.

Liensun réussit à se dominer et invita le professeur à le suivre jusqu'à la salle à manger où l'on servit du thé et du café.

— Y a-t-il de l'huile à bord ?

— Oui, mais de l'huile minérale.

— Je suis dans l'obligation de la réquisitionner pour notre vedette.

— Nous en avons besoin pour le graissage de notre machine, répondit Liensun d'un ton ferme. Je sais que nous vous devons la vie mais je ne pense pas que les accords de New York Station soient encore valables, et que cette Concession appartienne seulement au Kid. Selon les anciennes conventions d'autrefois l'océan sera à tous et l'on ne réservera que des bandes côtières pour chaque terre émergée. Vous disposez d'un armement supérieur au nôtre mais nous sommes six fois plus nombreux que vous. Un affrontement serait préjudiciable à tous et votre embarcation n'est pas de taille à résister à notre

tonnage.

D'un coup le professeur comprenait le sens du message de son Président. La machine à vapeur de cet important cargo grondait dans les soutes et d'un simple pivotement, cette masse de dix mille tonnes pouvait écraser *Titan* contre une des falaises de glace. La mitrailleuse ne pourrait empêcher ce mouvement.

— Nous devons donc discuter des urgences, oublier ces histoires de souveraineté sur l'ancienne Concession. D'ailleurs, je me proposais d'aller au sud, espérant trouver plus d'eau que par ici. Mais nous cherchons un chenal vers l'Ouest, car certains de mes camarades veulent quitter le bord. Neyer, ici présent, est allé en reconnaissance mais j'ignore tout de ce qui s'est passé durant ces quatre jours d'absence. Si nous l'écoutions ?

Épuisé, les yeux fiévreux, le garçon expliqua que pendant toute une journée ils avaient suivi la rive droite du chenal, en notant que ce dernier restait très navigable.

— C'est le lendemain soir que nous avons aperçu les feux et senti une odeur de viande grillée. Nous n'avons pas été assez prudents. Il y avait là une ancienne station ferroviaire avec des wagons et même deux machines inutilisables, enfoncées jusqu'aux moyeux dans la glace fondante. C'était le camp de ces cavaliers. Nous les avons observés et tout de suite nous avons compris qu'ils devaient piller toute la région. Ils entassaient leurs rapines en un endroit, parquaient des animaux, des moutons ailleurs. Ils avaient aussi enlevé des femmes qui paraissaient fortement abattues.

Durant la nuit ils avaient réussi à s'esquiver pour revenir en hâte prévenir l'équipage de la *Vieille Patache*, mais les cavaliers avaient trouvé leurs traces et une poursuite avait commencé durant presque quarante-huit heures.

— Nous parvenions à nous cacher dans certains bouleversements de la banquise où les chevaux ne pouvaient pénétrer, mais c'est la faim qui nous en a fait sortir. Un moment nous avons cru qu'ils nous avaient perdus mais vous connaissez la suite.

— Leur campement est au bord de ce chenal ? demanda Klose.

— Oui, professeur. Il faut obligatoirement passer à quelques centaines de mètres et par là-bas la banquise est moins épaisse. Il n'y a pas de falaise. Ces cavaliers ont un armement considérable. Je pense qu'ils peuvent revenir ou nous tendre un guet-apens.

— Nous en avons abattus pas mal... Ils se souviendront de la leçon, dit Klose, un brin satisfait de son intervention.

— Là-bas, dans ce camp, ils sont bien une centaine. Ce sont des brutes. Nous les avons vus frapper des femmes qui les servaient et l'une d'elles ne s'est pas relevée. Par contre on peut éventuellement éviter de passer à proximité de leur campement, car plus loin un autre

chenal s'ouvre également vers l'Ouest. Mais nous ignorons s'il se prolonge autant.

Klose avait hâte de rejoindre la vedette et de ne plus être en quelque sorte l'otage de ce Liensun. Dès que le *Titan* se serait éloigné de la grosse masse du cargo il se sentirait plus à l'aise. Il reconnaissait s'être montré peu diplomate mais les instructions du Kid l'avaient trop préoccupé. Il ne tenait pas à provoquer un affrontement sanglant avec ces garçons et ces filles.

— Que reste-t-il de Titanpolis ? demanda Liensun, très aimable. Sait-on ce qu'est devenu mon demi-frère, Jdrien ?

CHAPITRE XVII

Farnelle, seule, avait rejoint le bord. Même Gdami avait voulu rester avec Yeuse pour attendre le prochain convoi qui, en principe, devait passer le lendemain matin mais, comme le disait le chef de station, « avec ces événements rien n'est plus comme avant ».

— Un chef de station, s'emporta Lien Rag, un buffet peut-être, et des habitants ?

— Pas tout à fait, mais encore une douzaine de vieilles personnes qui n'ont pas voulu quitter cette station. Elles y vivent depuis toujours. Tant qu'il y aura de l'huile pour faire tourner la centrale électrique elles ne songeront pas à partir.

Lien Rag ne voulait pas y croire mais il embarqua dans le canot et aborda au pied de la falaise, retrouva la corde qui avait servi aux deux femmes et à Gdami pour grimper. Et là-haut il vit la petite station sous verrière, intacte, le réseau secondaire de deux voies, le poste d'aiguillage et les voies de garage. Il n'eut que cinq cents mètres à parcourir à pied. La glace était dure, ne paraissait pas avoir fondu dans le coin. Il alla directement aux rails et put vérifier qu'ils ne s'étaient enfoncés que d'une dizaine de centimètres, ce qui autorisait le trafic. Sur ce plateau il faisait assez froid, semblait-il, et peut-être qu'un microclimat le protégeait du redoux.

Le chef de poste, rond et moustachu, l'accueillit avec jovialité.

— Vous venez aux nouvelles de la voyageuse ? Elle prend le thé là-bas dans la cafétéria, avec ma femme et une voisine. Ça fait un bout de temps que nous n'avions pas eu autant de clients.

À travers les vitres du wagon-caféteria il regarda Yeuse qui lui tournait le dos. Il n'eut pas envie de la rejoindre tout de suite, se tourna vers le chef de station qui frisottait sa moustache en clignant de l'œil :

— Jolie personne, hein ? Vous voulez un billet ?

— Un billet..., répéta-t-il, stupide. Elle a pris un billet ?

— C'est le règlement... Et même un billet pour New York Station

dans la Panaméricaine. Vous vous rendez compte ? C'est la première fois en trente ans que je fais un billet pour une telle distance. Comme l'ordinateur central connaît quelques ennuis, avec les événements que vous savez, j'ai dû calculer ça avec mes *Instructions Ferroviaires*, ce qui m'a bien pris une bonne heure mais pour vous, si vous prenez la même direction, ce sera tout de suite fait.

— Le petit garçon n'est pas avec elle ?

— Il est allé voir les volailles.

— L'autre voyageuse a-t-elle aussi demandé un billet ?

— Non. Elle prétend qu'elle possède un... je ne sais quoi, qui lui permet de voyager sur l'eau. Il faudra que j'aille voir ça mais je ne peux pas quitter mon poste. Il peut passer des trains de marchandises, des trains spéciaux.

— Mais qui viendraient d'où ?

— Eh bien, de Stanley Station, à l'Est, ou encore d'une cross station sur le Réseau du Capricorne, qui s'appelle Cross Station TI.

— Le Réseau du Capricorne est encore en fonction ?

— Aux dernières nouvelles sur une partie seulement. Par exemple, on ne pourrait pas atteindre le Réseau des Maldives mais il y a d'autres possibilités. J'ai calculé au plus juste pour que cette sympathique voyageuse ne dépense pas trop de dollars. Alors je vous prépare aussi un billet ?

— Mais par où la faites-vous passer ?

— Le nord. Elle rejoindra le sud de la Sibérienne et la Transeuropéenne. C'est plus sûr que l'Africana. Ce réchauffement remonte le long de son inlandsis d'après les dernières instructions reçues par télégraphe, je dis bien télégraphe car l'ordinateur central ne fonctionne plus. Les banques de données sont muettes...

Lien Rag pénétra dans la cafétéria et une dame souriante se leva pour lui demander ce qu'il désirait prendre. Yeuse tourna la tête mais ne manifesta ni surprise ni agacement de le voir là.

— Le café est chaud et nous avons des gâteaux au miel excellents.

— Il aimera ça, dit la jeune femme.

L'autre vieille personne s'éloigna avec la patronne et elles discutèrent au comptoir sans se soucier d'eux.

Lien avait l'impression que le plus grand cataclysme, depuis la Grande Panique de 2050, n'interférait en rien sur la sérénité de ces gens-là qui continuaient à vivre tranquillement.

— C'est de la folie, dit-il. Jamais tu n'atteindras New York Station.

— Pourquoi pas ? Tu devrais lire les télégrammes. La banquise de l'océan Indien n'a pratiquement pas bougé, sauf en dessous du trentième parallèle et un peu le long des côtes africaines. Puisque l'on

peut encore passer, j'y vais.

— Je croyais qu'on allait rester ensemble longtemps cette fois, murmura-t-il.

— Je suis attendue.

Il faillit hausser les épaules, lui crier qu'elle se faisait des idées. Personne n'était indispensable et son successeur ne lui redonnerait pas le pouvoir. Elle risquait d'être arrêtée ou assassinée.

— Pendant des mois, les trains de réfugiés se sont succédé, me disaient ces braves femmes, et depuis quelque temps il n'y a plus personne qui fuit. Stanley n'est plus qu'une station vide avec une centaine d'habitants mais chaque jour un train prend le départ, passe ici et rejoint le Réseau du Capricorne. Là-bas on doit attendre un rapide pour le Nord. La Sibérienne. On change une fois dans la Compagnie de Bakou pour la Transeuropéenne, et là-bas j'irai voir mon amie Floa Sadon pour avoir des nouvelles de ma Compagnie avant de traverser la banquise atlantique.

— C'est de la folie, murmura-t-il, remerciant la dame qui lui apportait du café et des gâteaux.

Il commença d'en croquer un mais le reposa sur la table.

— Ne les vexes pas, dit Yeuse qui le prit et l'acheva.

— Je ne viens pas avec toi, dit-il.

— Je sais. Je ne te l'aurais pas demandé.

— Tu retournes vers le froid, la glace, la terreur... On ne peut plus jamais vivre ainsi qu'on l'a fait.

— Je vais essayer de remédier à tout ça.

— Vers l'Est, l'océan va être immense, libre de glaces et ce sera merveilleux. Il y a des îles...

— Qui resteront boueuses une génération.

— Peut-être pas...

— Je dois retourner là-bas. Il y a tant à faire...

— Les Aiguilleurs se mobiliseront pour conserver leur mainmise et tu ne leur échapperas plus.

Elle buvait son café à petites doses. Ce n'était même pas du café mais un extrait de graines grillées auxquelles on avait ajouté un arôme artificiel. Du café il y en avait eu dans les serres de l'Africana et en Australasienne mais à un prix prohibitif.

— Penses-tu à Gus, quelquefois ? demanda-t-elle. Imagine que revenu là-haut il réussisse à freiner ce redoux, cette débâcle... De quel droit abandonnerais-je mon poste ? Tu es libre de m'accompagner ou de me rejoindre plus tard.

— Gus échouera. Je sais dans quel état nous avons laissé le satellite. Il va se décomposer, ce sera un cadavre géant qui empuantera l'univers et Gus mourra dans cette pourriture.

Elle reprit un gâteau, le fractionna en petits morceaux qu'elle

déposait sur sa langue.

— Tu avais donc des dollars sur toi pour payer le billet ?

— Je peux payer le tien.

— Ces réfugiés ont aussi payé le transport pour sauver leur peau ?

— Bien sûr, et ceux qui restent ici n'avaient pas suffisamment d'argent pour partir, ou pas assez de culot.

— Le petit chef de station jovial est intransigeant ?

— Lui aussi fait son devoir quoi qu'il arrive. Il ne capitulera jamais, même si aucun convoi ne s'annonce.

— Et si son train ne venait jamais ? Je veux bien attendre ici sauf si le vent se lève, car dans ce cas je devrai rejoindre *Princess* et les autres.

— Je comprends très bien, mais le train viendra, ce soir ou cette nuit, ou encore demain matin. J'en suis absolument certaine.

Sa colère se teintait de douleur. Il l'aurait frappée et prise dans ses bras. Il faillit lui reprocher de lui avoir fermé sa porte de cabine, préféra se lever. Gdami entrait et se précipitait vers les gâteaux.

— On attend le train ou bien on retourne à bord ? demanda-t-il la bouche pleine.

CHAPITRE XVIII

Le docteur Isaie lui avait amené le père Faro qui s'était prosterné devant le cul-de-jatte juché sur son fauteuil mobile. Gus lui avait ordonné d'une voix sèche de se relever.

— Vous savez très bien que je ne suis ni Satan, ni aucun des diables de votre mythologie. Ne me jouez pas une comédie pareille. Je ne suis qu'un homme, pire, un handicapé, mais je maîtrise assez bien ces appareils et tout le maniement du satellite... De la Bête, si vous préférez. J'accepte de vous concéder le niveau en dessous et de vous fournir ce qui sera nécessaire à votre vie quotidienne, mais sachez que je ne souhaite être ni importuné ni mêlé à vos histoires. En cas de rupture de contrat je vous obligerai à fuir dans les étages inférieurs d'où vous venez.

Le père Faro resta à genoux et ne leva pas les yeux vers lui.

— Je sais, ô Maître, que ta ruse te conseille de cacher ta véritable personnalité, mais il en sera fait comme tu l'ordonnes. Supporte cependant que nous créions un culte qui te sera destiné, un endroit où nous t'adorerons. Nous aimerions que tu apparaises de temps en temps, une fois par mois... Nos amis ne comprendraient pas pourquoi nous sommes ici, sinon.

Dans son dos le docteur Isaie grimaçait, faisait le pitre, mais Gus n'avait pas envie de rire. Il gardait une main dans son dos, prêt à se servir de son pistolet laser.

— Maître, sois indulgent avec tes fidèles et tu ne le regretteras pas. Puisque Thresa te déplaît je peux t'envoyer une autre fille, Kaval, qui est encore plus jeune et toute fraîche.

— Ne parlons plus de cela, dit Gus, et maintenant laissez-moi, j'ai à faire.

Le père Faro commença de reculer sur ses genoux puis se leva et passa la porte que referma Isaie. Mais le docteur revint un peu plus tard :

— Autrefois j'ai lu quelque chose sur le traitement du cancer des

os, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Je suis certain que des médicaments doivent exister dans quelque endroit de cet immense corps en train de se décomposer.

— J'utilise la chimiothérapie, fit Gus, mais le docteur resta sans réaction, comme s'il ignorait de quoi il s'agissait.

— J'ai même lu que les Bulbs étaient sujets à cette maladie et que les Ophiuchusiens, mes ancêtres, avaient étudié les causes et les moyens de la guérir.

— Croyez-vous qu'il existe traces de ces recherches quelque part ?

— Je l'ignore. À cause de notre situation je me servais plus de livres imprimés que d'écrans d'ordinateurs. Bon nombre de mémoires ont été pillées, saccagées. Je me souviens que dans ma famille on en conservait en secret quelques-unes. Mon père nous répétait qu'il ne fallait pas qu'elles tombent entre les mains des orthodoxes du Salt, mais j'ai toujours ignoré leur contenu.

— Reste-t-il des provisions en bas ?

— Pour deux jours au moins, mais nous aurions besoin de matelas et de couvertures.

— Vous en trouverez dans les cabines individuelles voisines de votre campement. Pourquoi rester ainsi groupés ?

— Le père Faro l'exige. Il veut surveiller son petit monde. Une cabine individuelle inciterait chacun à la réflexion solitaire et, qui sait, à une saine réaction.

— La révolte ?

— Pourquoi pas.

Le docteur Isaie passa une bonne heure devant l'image de l'ossature du Bulb, prenant des notes sur une fiche. Gus continuait ses recherches sur les relais extérieurs au satellite, certainement d'autres objets célestes chargés de surveiller les strates des poussières lunaires et de donner l'alerte en cas de déchirure. Lorsqu'ils avaient quitté le S.A.S. à bord d'une navette ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'une lucarne était en train de s'ouvrir au-dessus de l'océan Pacifique et que le réchauffement commencerait sur cette banquise immense, selon les heures d'ensoleillement, et les saisons. Dans le passé il y avait eu d'autres failles dans le ciel croûteux, toutes accidentelles sauf deux dues à des tentatives humaines. Les Rénovateurs du Soleil de la catégorie des scientifiques avaient réussi ces exploits. L'un avait duré huit jours avant que les strates ne glissent les unes sur les autres pour obturer le trou, la seconde à peine quarante-huit heures. Cette dernière n'était vieille que de quelques années terriennes. Donc le diffuseur de poussières lunaires était encore capable d'assumer sa fonction.

Que s'était-il passé entre-temps ? À cette époque Kurts et Lien

Rag se trouvaient à bord de la Bête de l'espace et n'avaient rien remarqué. Mais ils s'étaient déjà séparés. Kurts errait dans les bas-fonds et Lien Rag commençait à perdre la raison, régressait mentalement.

— Je me demande, dit le docteur Isaie, s'il ne faudrait pas analyser la nourriture que le Bulb absorbe.

— Depuis des millions d'années ces animaux-là se nourrissent de saus et de pearl, ces graines que l'on trouve également dans l'espace, et il ne semble pas qu'ils aient régressé.

— Vous me dites que des carcasses innombrables sont dans les cryo-magasins, mais comment le Bulb se nourrit-il ? Autrefois il utilisait son double sphincter, possédait une fonction digestive, d'assimilation et de rejet. Il devait bien flotter d'énormes excréments dans l'espace autour des troupeaux. Si je comprends bien, désormais, ces déchets sont entièrement recyclés par le satellite.

Gus n'y avait jamais songé et il frissonna de dégoût.

— Je pense que les engrais azotés utilisés par les germoirs, toutes les cultures artificielles... qui sait si la nourriture des embryons ou des nourrissons ne provient pas également de ces déchets ? Je n'ai jamais réfléchi à la façon dont il se nourrissait désormais.

— Les Ophiuchiens l'ont doté d'un système à micro-ondes. Celles-ci attaquent les carcasses de viande sucrée, la réduisent en une poussière infime, presque invisible, et le Bulb l'assimile ainsi.

— Et comment sont produites ces micro-ondes ? Tout cela est du charabia pour moi. Mes connaissances scientifiques, et pour cause, sont limitées mais je redoute ces inventions diaboliques. Je me souviens que mon père nous mettait en garde contre pas mal de choses, la radioactivité due au moteur nucléaire et certaines ondes. Tous les systèmes de surveillance par exemple, pouvaient, disait-il, détraquer notre organisme. Pourquoi ces micro-ondes ne seraient-elles pas, à la longue, néfastes pour le Bulb ?

Gus resta silencieux, redoutant que la Bête n'ait tout entendu. Elle paraissait assoupie depuis la dernière injection de K2O dans ses circuits de recyclage, mais elle pouvait rester à l'écoute de ce qui se disait dans la salle des contrôles. Il ignorait comment, par quel artifice, mais c'était ainsi. Pour discuter sans être entendu d'elle il aurait fallu se rendre dans une cabine.

— Est-ce que son sphincter existe toujours ?

— Je l'ignore, dit Gus sèchement, essayant de faire comprendre au docteur Isaie qu'il était trop occupé pour répondre à ses questions.

— Êtes-vous déjà sorti dans le vide ? Jadis c'était chose très commune. Puis les gens de Salt ont confisqué tous les scaphandres spatiaux et nous n'avons alors pu effectuer ces sorties. Mais c'était déjà bien avant ma naissance.

Qu'il se taise ! qu'il se taise ! avant que le Bulb ne s'empare de ces réflexions pour en tirer un nouvel espoir de survie.

— Ça devait être stupéfiant, dit le docteur Isaie en riant de façon exagérée.

S'il espérait que Gus lui demande la raison de cette hilarité il pouvait toujours attendre, mais il s'expliquait :

— Vous imaginez-vous les excréments de cette Bête ! Les astronautes pataugeant dedans pour approcher des animaux ? Toute cette merde formant une constellation dans le ciel ? Peut-être qu'elles s'aggloméraient entre elles et que, de la Terre, les derniers astronomes les ont eues dans leur télescope.

— Très drôle en effet, fit Gus froidement.

Isaie comprit qu'il était plus qu'agacé :

— Quelque chose ne va pas ?

— Ça risque de ne pas aller si vos paroles ont un certain retentissement, vous me comprenez ?

— Non.

— Imaginez-vous en train de sortir dans l'espace pour aller nourrir de façon toute naturelle notre ami et vous comprendrez ce que je veux dire.

CHAPITRE XIX

Tandis que la vedette *Titan* remontait les méandres du chenal, Liensun, de quart à la mitrailleuse, ne regrettait pas le compromis qu'il avait accepté après une longue conversation avec le Président Kid. Ce dernier avait fini par admettre l'idée d'une autre Compagnie maritime, dirigée par Liensun et ses amis, qui s'intitulerait les Cargos du Soleil et poursuivrait le même but que sa Société du Pacifique. Liensun lui avait promis la moitié de la cargaison de charbon, et par la suite, le quart de toutes les cargaisons qu'il pourrait retrouver à bord des épaves flottantes. Le Kid avait ordonné à Klose de poursuivre son exploration vers l'Ouest, pour essayer d'atteindre le terminus où le cargo pourrait à son tour s'aventurer.

Neyer l'accompagnait et se trouvait dans le poste de pilotage. Il avait vu juste avec ce deuxième chenal qui s'infléchissait légèrement vers le sud, mais leur évitait de passer à proximité du campement de ces cavaliers sanguinaires. Au fur et à mesure Klose établissait une nouvelle carte maritime.

— Croyez-vous que votre cargo pourra emprunter ce coude à angle droit ? demanda-t-il à Neyer.

— Nous ferons sauter cette pointe-là.

Klose avait résolu l'énigme du moulage de la coque dans la glace, appris comment en allumant un brasier dans une cale l'équipage du cargo avait pu poursuivre sa route.

— Nous n'avons eu aucune peine à éteindre le feu et désormais nous sommes prêts à recommencer. Nous avons doublé les cloisons avec des plaques d'amiante trouvées à bord, installé un autre système pour alimenter le brasier en air et évacuer la fumée.

Disposant de puissants projecteurs, la vedette pouvait naviguer la nuit à toute vitesse. Le brouillard seul l'obligeait à s'arrêter. Plus ils avançaient vers l'Est, plus il devenait givrant et chaque jour la température baissait d'un ou plusieurs degrés. Mais dans la journée elle remontait jusqu'au-dessus de zéro.

— La banquise peut encore tenir le coup, diagnostiquait Klose. Ces chenaux viennent de courants sous-marins et d'une fragilité de la glace dans le coin. D'ailleurs les rives sont beaucoup moins hautes. C'est aussi une question de vents. Les vents d'ouest soufflent chaud mais en altitude, si bien que les inlandsis chinois, sibérien et tibétain doivent connaître des fontes rapides et malheureusement des embâcles dans les vallées, des amoncellements de glace formant barrages. Alors qu'ici tout est à peu près normal. Nous ne devrions pas tarder à trouver une station, peut-être une toute petite avec une ligne secondaire mais tout de même...

Ils la découvrirent au troisième jour de navigation, à hauteur du méridien 142 est.

— Nous sommes à proximité des anciennes Philippines..., venait de dire le professeur lorsqu'ils aperçurent le pont jeté sur le chenal. Un pont flottant qui leur barrait la route.

N'en croyant pas leurs yeux ils se laissèrent dériver à proximité, et découvrirent que des blocs de plastique expansé servaient de support à une petite ligne de chemin de fer métrique. Le *Titan* vint s'amarrer contre l'un d'eux et Liensun, Neyer et Ruydas grimpèrent dessus. Ils atteignirent la rive légèrement plus haute. La ligne continuait vers le nord-est à perte de vue.

Lorsqu'ils se retournèrent ils aperçurent le misérable regroupement de wagons à moins d'un kilomètre, la fumée grasse qui s'échappait d'une haute cheminée en tôle.

— Ils sont en train de fondre du lard de phoque, dit Liensun, et aussi de fumer du poisson, certainement des harengs. Là où il y a des phoques le hareng abonde.

Ils retournèrent à la vedette, discutèrent de la façon d'aborder ces chasseurs inconnus.

— Formons deux groupes. L'un va encercler le poste, en catimini, tandis que deux volontaires iront sans armes vers ces gens-là. En levant les bras s'il le faut.

Liensun et Ruydas furent ces volontaires et lorsque le groupe des gens armés eut pris position ils s'approchèrent du poste. La fumée traînait jusqu'au ras de la banquise et ils s'écartèrent de son panache.

— Ils ne nous ont pas encore vus, dit Ruydas. Ce qu'il fait froid ! On n'est plus habitués.

Il devait faire quelques degrés en dessous de zéro et Liensun se disait qu'il leur faudrait retourner vite à l'Est, de crainte que l'océan ne gèle à nouveau et ne les bloque.

— C'est une machine, là-bas... Elle fume aussi.

Un de ces vieux tracteurs monocylindriques que les chasseurs et les pêcheurs de la banquise appréciaient pour leur rusticité et leur fonctionnement à l'huile, même non purifiée. Parfois un simple

brûleur fabriquait la vapeur dans une chaudière tubulaire.

— Si on appelait... Je crains de les surprendre, dit Liensun, et de les effrayer.

Ils se mirent à crier mais durent attendre plusieurs minutes avant de voir apparaître un gros homme qui enfilait maladroitement une veste en fourrure. Il avait un couteau rouge de sang à la main.

— Lève les bras.

Le gros homme laçait sa fourrure sans les quitter du regard. Il parut interloqué de les voir lever les bras, regarda autour de lui puis lâcha son coutelas avec un rire gêné, leur expliquant quelque chose qu'ils ne comprirent pas tout d'abord. Puis Liensun se souvint de quelques mots de pidgin qu'utilisaient les Asiates de China Voksals.

— Je suis en train de dépouiller des phoques avec ma famille... Mais entrez... Il ne fait pas chaud aujourd'hui. Hier, on avait zéro.

C'était trop simple, trop beau, et Liensun, naturellement méfiant, se dit qu'on les guettait dans le wagon où l'on fondait le lard.

— Nous avons besoin d'huile pour le tracteur et le groupe électrogène et nous avons capturé une douzaine de phoques, mais notre boulot c'est le hareng... Je n'aime pas charcuter ces pauvres bêtes qui ne m'ont rien fait.

— Le trou à phoques est là, dit Ruydas en montrant la dépression.

On apercevait juste une tête huilée et moustachue qui jetait un regard dans leur direction.

— Entrez, mais d'où sortez-vous ? Une panne de loco ?

— Pas exactement, dit Liensun.

Il faisait tellement chaud dans le wagon que tout le monde était en tenue légère, trois femmes, dont une devait être la mère des deux filles et des trois garçons dont le dernier se traînait encore à quatre pattes.

— Du thé chaud avec une goutte de vodka... Je la fais moi-même.

Liensun frémit. De l'alcool provenant de la distillation du glycogène du foie de phoque. Les chasseurs étaient experts dans la distillation de ce glucose spécial avec des levures. Mais ils burent sans broncher.

— On arrive par le chenal, dit Liensun sans chercher à biaiser, avec un bateau... Un engin qui se déplace sur l'eau.

Ils riaient. Incrédules. Leurs yeux bridés débordaient de larmes tant le fou rire se poursuivait.

Il fallut que le père et un fils viennent jusqu'au pont pour se convaincre et dès lors ils les considérèrent comme des êtres surnaturels, n'osaient plus rire ni rester impassibles. Il fallut que Klose leur propose des marchandises en échange d'huile pour qu'ils

commencent à se montrer moins respectueux et solennels.

— Nous avons des amis qui veulent aller vers l'Ouest. Quand livrez-vous vos harengs ?

— Dans quinze jours, dit l'homme. Un plein wagon.

— Vous avez de la place pour une douzaine de personnes ?

— Dans le wagon sur les harengs, ça doit pouvoir aller.

— On va être beaux à l'arrivée, dit Neyer qui les avait rejoints.

Et on arrivera où ?

Dans une cross station au nom compliqué, mais de là ils pourraient rejoindre China Voksal en plusieurs étapes et changements de trains.

Avec son tracteur, le père livra ses bidons d'huile et reçut des marchandises dont il n'avait même jamais entendu parler, ainsi qu'une photographie de la vedette *Titan* qu'il promit d'accrocher à l'autel de ses ancêtres.

CHAPITRE XX

Après le départ de Lien Rag et de Gdami, Yeuse avait éprouvé une panique difficile à surmonter, avait dû avaler plusieurs verres de vodka pour la combattre. Et puis l'attente avait commencé. Le train n'était annoncé que pour le milieu de la nuit et elle n'osa aller se coucher, comme le lui conseillait le jovial chef de station qui lui-même alla dormir quelques heures.

— La sonnerie me réveillera, dit-il.

— Et si elle ne fonctionne pas ?

— Mais si, mais si !

Elle sommeillait sur une banquette, se réveillait en sursaut toutes les heures. Le *Princess* avait quitté son mouillage et l'en avait prévenue d'un coup de sirène.

Cette sirène électrique qui servait à repérer les icebergs. Il y eut encore un coup de sirène lointain, puis plus rien. Le vent soufflait et ils en profitaient pour continuer leur route. Elle avait pleuré mais la femme du chef lui avait servi un repas agréable. De la viande en boîte et des légumes de leur petite serre.

— Tant que nous aurons de la chaleur, tout ira bien, mais on attend en vain depuis des semaines une livraison d'huile. Tout un wagon citerne qui n'arrive jamais. Pourtant il paraît qu'à Stanley Station il y a de grosses réserves, mais personne pour la manutention et mon mari se propose toujours d'aller se servir lui-même avec le train qui remonte.

Le jour se leva et le vent tomba pour laisser la brume envahir tout. Le télégraphe annonça un retard de quatre heures mais à midi le convoi arriva.

— Montez dans le wagon proche de la machine, pour le chauffage, lui conseilla le chef de station qu'elle embrassa avant d'embarquer.

Elle crut ne jamais arriver à cette Cross Station TI sur le Réseau du Capricorne. Le petit train perdait un temps fou à chaque halte,

visitait des stations minuscules et souvent désertes mais c'était le règlement. Le mécanicien stoppait le temps voulu, lançait deux ou trois coups de sifflet et repartait. Parfois il y avait quelques personnes sur le quai, mais aucune n'embarquait. Elles regardaient le visage de Yeuse dans son compartiment solitaire, échangeaient des commentaires avec le mécanicien qui acceptait un café ou une galette avant de lancer sa machine. Partout la glace paraissait en état de soutenir encore un temps les rails. Ceux-ci s'enfonçaient parfois de quarante centimètres mais le bouclier avant de la machine ouvrait la route sans trop de peine.

Dans les autres compartiments il n'y avait que quelques personnes. Une femme vint lui proposer, par simple gentillesse, des sortes de beignets qu'elle accepta.

— J'ai eu du mal à économiser l'argent du billet pour Cross Station TI et ensuite je ne sais pas comment je ferai. J'ai des cousins là-bas pour m'héberger quelque temps mais je voudrais continuer. Vous croyez que la banquise va s'ouvrir, vous ?

— Non, je ne sais pas, répondit Yeuse.

Par contre, à la cross station elle embarqua sur-le-champ dans un express bondé, et ne put obtenir une place assise qu'en l'achetant à une sorte de traîne-wagon qui lui avoua qu'il vivait de ça depuis que les gens s'enfuyaient à l'ouest.

— Demain, je reviendrai dans un train à vide et je serai le premier installé, après avoir acheté mon billet au contrôleur. Ça marche à tous les coups.

Elle lui demanda si le trafic était normal sur le Réseau des Maldives, mais il ne lui cacha pas que c'était tout aussi payeux.

— Si vous me donnez dix dollars de mieux je vous trouverai une place assise, peut-être même une couchette.

Elle hésitait car son argent fondait à vue d'œil et elle devait tenir jusqu'en Transeuropéenne où Floa Sadon l'aiderait. Mais parfois elle se demandait si son amie était toujours à la tête de cette Compagnie. Il y avait des mois qu'elle était sans nouvelles. Dans le train express elle essaya de se renseigner, mais ses voisins ne savaient rien des autres Compagnies. La plupart souhaitaient aller en Africa et se lamentaient de devoir faire un si important crochet par le nord.

— Toute la Dépression Indienne est infranchissable... Il faut passer par le sud de la Sibérienne mais les gardes sont sévères là-bas... Il faut un passeport en règle.

Yeuse ne se faisait pas trop de souci, elle avait tous ses papiers et au besoin pouvait faire appel au maréchal Sofi qui dirigeait la Convention du Moratoire, le gouvernement de cette Compagnie. Mais d'autre part celle-ci était tellement immense que les moyens de communication avec la capitale devaient être laborieux. Et comme

ailleurs l'administration ne mettait aucune diligence à régler ce genre de problème.

— Et partout, il faut payer, soupirait une vieille dame enveloppée dans une fourrure gigantesque, malgré la chaleur ambiante dégagée par l'entassement des corps.

Finalement elle avait donné ses dix dollars au traîne-wagon qui voyageait assis dans le couloir parmi les bagages, souvent piétiné par les gens, mais à la star station où elle devait embarquer sur la ligne des Maldives il disparut, et elle sut qu'il l'avait escroquée. Désormais elle devrait se contenter de repas médiocres pour survivre jusqu'à son but.

Mais elle ne regrettait rien. Lien Rag, bien sûr, mais pas le cargo *Princess*. Malgré la promiscuité, ces mains qui la nuit essayaient de la caresser, les chuchotements promettant de l'argent en échange de quelques gestes précis, les odeurs, les cris d'enfant, la chaleur, elle revivait dans l'atmosphère qu'elle avait toujours connue et que pendant des années elle avait cru oublier. Elle se revoyait, enfant, dans les lents trains de la Transeuropéenne, avec ses parents, allant et venant entre des stations perdues, se souvenait de sa mère qui lui faisait cuire une bouillie, une soupe sur le poêle central de ces wagons miteux où ils s'entassaient à même le plancher sur de la paille synthétique.

— Nous arrivons à la star station, dit quelqu'un.

Ce fut la cohue pour la descente, la course effrénée vers un autre quai où attendait le rapide qui allait partir pour le nord dans moins de dix minutes. Des femmes tombaient, des gosses s'égarèrent mais la foule continuait sans se soucier de ces pauvres gens écrasés. Yeuse se sentait presque portée, éprouvait elle aussi un besoin sauvage d'arriver dans les premières à ce train miraculeux. Elle jouait des coudes et cracha au visage d'un homme qui voulait l'écartier de sa grande main.

Elle fut comme lancée dans un compartiment et se précipita sur une couchette en hauteur, s'y cramponna, montrant les dents dès qu'un visage se hissait à son niveau.

— Foutez le camp, s'entendit-elle hurler, et ce fut alors qu'elle se calma mais sans éprouver de honte.

Les gens qui étaient arrivés en même temps qu'elle formaient un bloc étanche pour refouler les autres. Elle fermait les yeux, attendait le balancement régulier du train pour les rouvrir. Elle n'avait lâché ni ses bagages ni ouvert sa combinaison. Elle crevait de chaud et de faim mais elle ne bougerait pas avant des heures s'il le fallait.

Le train ne partit pas au bout des dix minutes prévues mais six heures plus tard. Le bruit circulait qu'une fissure venue du nord-est allait à la rencontre de la ligne des Maldives à grande vitesse, et qu'en principe elle devait couper les rails à hauteur du 5^e parallèle sud. Mais

il circulait bien d'autres bruits, que des bandits attaquaient désormais les trains sans se gêner depuis que la police ferroviaire de l'Australasienne était débordée. On racontait aussi que la Locomotive-dieu roulait sur le même réseau et ralentissait tout le trafic. Deux personnes révélèrent alors qu'elles étaient des fidèles de la nouvelle religion de la Locomotive-dieu, se firent insulter par d'autres voyageurs mais la majorité les défendit. Yeuse, surprise, découvrait que ce culte était toujours vivant, comme si la débâcle des glaces ne menaçait pas la moitié de leur monde.

Lorsque le train démarra elle attendit qu'il roule à bonne vitesse pour s'asseoir et commencer à s'installer. On la regarda avec curiosité. Les gens commençaient de manger et elle n'avait pas eu le temps d'acheter des provisions. Elle demanda si on voulait bien lui vendre de la nourriture mais personne ne répondit. Sauf un homme au visage déformé par une cicatrice qui cligna de l'œil et lui fit comprendre, d'un geste obscène, qu'il avait de quoi la nourrir si elle se montrait gentille. Elle se recoucha et essaya de se rendormir pour oublier le vide de son estomac.

CHAPITRE XXI

Kurts imaginait tous les signaux d'alarme, tous les écrans radar semant tous en même temps la terreur dans ce paradis artificiel, cette oasis installée dans une ancienne vallée interdite à laquelle on accédait par un tunnel d'un kilomètre. La locomotive géante avait franchi tous les obstacles, annihilé tous les barrages, neutralisé les signaux et elle fonçait vers le dôme cristallin qui protégeait l'un des principaux actionnaires de la Compagnie.

Le géant imaginait la vie merveilleuse que l'on devait mener là-dessous, dans une température constante de trente degrés. Le lagon bleu, les palmiers, les plages de sable fin, les petits bateaux à moteur, voire le voilier pour lequel une soufflerie était prévue ainsi que des vagues pour rire. Les paillotes très confortables, les repas de rêve qu'on prenait au bord de l'eau ou dans la salle à manger immense, à moins qu'on n'organise un pique-nique de l'autre côté du lac, dans une jungle aseptisée reconstituée d'après une imagerie ancienne.

Il arrivait en vue du dôme protecteur et opaque. En sus de toutes les précautions prises pour empêcher les curieux d'approcher à moins de cinquante kilomètres de cette vallée, on avait préféré teinter ce verre de cristal.

« — Quand on est à l'intérieur cela donne un ciel bleu fortement éclairé. La nuit ne dure que quelques heures, juste ce qu'il faut pour un sommeil réparateur », lui avait raconté Floa Sadon.

En quelques missiles il allait détruire cette réalisation unique, le regrettait. Il pensait que la Compagnie aurait pu l'utiliser pour le repos de ses voyageurs, pour les enfants qui travaillaient bien dans les trains-écoles. Et pour les autres aussi. Pas d'élitisme. Il n'avait aucune peine à réaliser l'affolement de ces repus, de leurs amis et de leur personnel.

Il hésitait encore et pourtant l'ordinateur avait reçu ses instructions de tir pour commencer par décapiter le dôme dont les débris tomberaient dans le lagon. Ce serait un avertissement laissant

aux gens le temps de fuir par l'issue opposée. Il y avait toujours un train luxueux prêt à démarrer sur les chapeaux de roues. Lui, pendant ce temps, continuerait méthodiquement la destruction de ce dôme.

« — Ne laisse rien d'intact. Je ne veux qu'un amas de décombres et de ruines. Ils ont investi là-dedans une fortune colossale et jamais ils ne pourront reconstruire ce paradis. Il leur faudrait cent ans de dividendes. Ils ont utilisé l'argent laissé par les parents et toutes les sommes provenant d'exactions et de trafics condamnables. Ils seront ruinés mais pourront survivre en étant la risée des foules. Les autres actionnaires se feront tout petits dans la crainte que le même sort ne s'abatte sur eux. Dans une semaine, tu recommenceras. Je te laisse des noms et des dossiers pour que tu choisisses en toute liberté. »

Quelle cruauté, quel sang-froid ! Il l'admirait et en même temps se méfiait d'elle.

« — Ta locomotive acquerra une renommée telle que tu seras encensé par tous les miséreux de cette Compagnie, et ils sont nombreux. Quatre-vingts pour cent des voyageurs vivent dans des conditions déplorables. C'est pire que durant la guerre contre la Sibérienne. »

« — Je vais détruire pour des millions de dollars de richesses, avait-il fait remarquer. Tu ne regrettes pas ce gaspillage ? »

« — Nous ne pourrions rien en faire, même pas un musée. D'ailleurs ces oasis sont en infraction avec les lois de la CANYST. Il est interdit d'encourager la nostalgie et les regrets des gens en représentant les douceurs du passé. De toute façon il ne devait pas exister d'endroit de cette sorte. J'ai lu qu'il y avait des inconvénients, des moustiques qui vous suçaient le sang, des serpents venimeux, des animaux carnassiers, des typhons et des maladies abominables. Eux, ils ont créé un ventre aseptisé. Un ventre où il fait chaud, clair et où on peut s'empiffrer, baiser sa voisine, faire trempette. Avec le fric qui servirait si bien à renflouer l'économie. »

« — Ils continueront à exiger leurs dividendes. »

« — Ils seront moins gourmands. Ils accepteront les réformes. J'en suis absolument sûre. »

Tout était prêt pour le tir et, sur l'écran, l'ordinateur le lui signifia. Il n'y avait plus qu'à appuyer sur un bouton, ce qu'il fit.

Les deux missiles s'envolèrent lourdement vers le sommet de la coupole. Il y eut une déflagration presque silencieuse dans l'air glacé. Pendant quelques minutes il fut impossible de voir les dégâts et puis la caméra montra le résultat.

— On dirait un œuf à la coque ouvert par une petite cuillère précautionneuse, sourit Kurts.

Il n'y avait qu'à attendre un peu, le temps que la panique s'organise et que chacun se précipite vers le train sous pression. Dans

une dizaine de minutes il expédierait quatre autres missiles, puis encore quatre. Pour les installations il en prévoyait de plus importants.

Kurty le rejoignit, sur le dos de Gueule-Plate qui riait comme une imbécile. Il renifla une odeur de vodka et comprit qu'elle était fine soûle. Elle lui lançait des regards énamourés. Sa face humaine atteignait parfois un certain pathétisme qui le troublait.

— Va cuver ailleurs, sale bête, cria-t-il.

Kurty ne tétait plus les gros seins de femme qui pendaient sous son ventre poilu de chèvre, mais il lui était tellement attaché qu'on ne pouvait envisager de les séparer.

— Allez, Alido Burel, dépêchons, dépêchons d'embarquer la maman, les petits... Il n'y a peut-être pas de place pour les amis et les domestiques mais tout est prévu pour les refouler avec quelques armes braquées, hein ? Voyageur Alido Burel, il paraît que vous êtes une ordure et je regrette de vous laisser la vie sauve, mais il faut un témoignage vécu pour impressionner les autres qui sont encore huit, je crois.

Il put continuer son tir car de l'autre côté du dôme montait la fumée du petit convoi spécial en train de s'enfuir à toute vapeur. Systématique, il fit voler en éclats cette demi-sphère de verre. Des éclats fantastiques planaient dans l'air après l'explosion et venaient se briser en face de la locomotive. Kurty regardait ce spectacle, fasciné par l'écran, mais la chèvre-garou ronchonnait car elle n'était pas à bonne hauteur pour en faire autant.

— Boum ! fit le gosse en se trémoussant de plaisir.

— Ce n'est pas un spectacle pour toi, fils, dit Kurts en le juchant sur le dos de Gueule-Plate. Allez donc jouer ailleurs.

L'animal hybride partit en titubant, ce qui fit rire Kurty aux éclats.

— Bien, maintenant nous allons terminer le travail, raser tout. Voyageuse présidente Floa Sadon, vous serez satisfaite, mais souvenez-vous de votre promesse. Il faudra les perdre, ces kilos superflus.

CHAPITRE XXII

Jusqu'au soir, Gus se rassura en pensant que le Bulb n'avait rien entendu des propos tenus par le docteur Isaie. Il devait être sous l'effet de la morphine de synthèse. Il surveilla un instant le campement de la secte. Le père Faro avait effectivement installé un autel devant lequel il effectuait quelques gestes d'une cérémonie un peu lassante.

Le cul-de-jatte grignotait une sorte de sandwich. Il avait fabriqué du pain et, avec un assaisonnement trouvé dans un recoin et de fines lamelles de cochmouth à peine frites, il se donnait des illusions terrestres.

— Bon appétit, inscrivit le Bulb sur son écran.

Gus le remercia, but un peu de lait de soja parfumé à la cannelle pour changer.

— Je ne me suis jamais enquis de votre santé, poursuivait le Bulb. Ce retour dans mon corps ne vous occasionne pas trop de perturbations physiques ?

— Tout va bien. J'ai choisi de revenir ici et je me sens en pleine forme.

— Tant mieux. Vous fonctionnez bien ? Je veux dire vous digérez bien et votre transit intestinal s'effectue régulièrement ?

Soupçonneux, le cul-de-jatte reposa son sandwich à moitié entamé et attendit la suite.

— Vos fonctions naturelles ne connaissent aucune défaillance, aucun désagrément ? Comme je vous envie...

On y était. Le Bulb, même inconscient, enregistrait tout ce qui se disait dans la salle des contrôles. Gus s'attendait à de nouvelles jérémiades.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? De K2O ?

— Je ne ressens pas de douleur... Je voulais vous entretenir de différentes choses. J'ai entendu ce... je ne sais pas s'il mérite le titre de docteur en médecine, car il n'a jamais étudié officiellement, mais ce qu'il a dit des micro-ondes m'a paru très intéressant... Je me

demande si cette façon de m'alimenter n'est pas contraire à ma santé. Les Ophiuchusiens m'ont imposé ce système artificiel, pour pouvoir emmagasiner des carcasses de saus pour des siècles dans des chambres de surcongélation, mais je regrette mes fonctions naturelles. Il y a un plaisir très grand à dévorer avec sa bouche et à déféquer. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Je n'attache qu'une importance relative à ces fonctions organiques...

— Vous avez tort. Moi, je me souviens des orgies que nous faisions avec les saus vivants. Nous les coincions à plusieurs, et crac ! on les aspirait à belle bouche. Cet Isaie a raison, nous n'avions qu'un seul sphincter pour les deux opérations... Je suis désolé si je choque votre pudeur humaine. J'ai mis des siècles à comprendre ce qu'était ce sentiment que vous autres, Terriens, manifestez toujours un jour ou l'autre, mais je ne vois pas comment discuter de ces choses-là sans être précis.

Gus regarda son demi-sandwich, son lait à la cannelle avec regret. Il les mettrait au réfrigérateur pour le lendemain, en espérant qu'ils ne lui rappelleraient pas trop cette conversation déplaisante.

— Eh oui, je mangeais et je chiais comme vous, mon cher, mais par un seul orifice, un cloaque. C'était ainsi et je ne m'en portais pas plus mal, comme tous mes congénères. Mais l'homme est passé par là et a voulu pour ses ambitions personnelles modifier la nature. Je ne mange plus et je ne chie plus. Des micro-ondes m'alimentent en particules de viande ou de graines et mes déchets sont recyclés dans plusieurs appareils. On en retire même de quoi confectionner ces tablettes alimentaires contenues dans les distributeurs automatiques des bas-fonds.

— Vous mentez, bredouilla Gus, devenant vert.

— Je vous assure que non.

Gus descendit de son siège et se précipita au-dehors.

Il croyait pouvoir vomir une fois dans les toilettes mais n'eut que de violentes nausées. Lors de leur expédition dans les bas-fonds de l'astéroïde artificiel, ils avaient mangé de ces tablettes et les avaient trouvées comestibles, Kurts, Lien Rag et lui-même. Il alla boire un verre d'eau glacée dans la cuisine et préféra s'installer dans sa cabine pour le reste de sa soirée. Il en avait plus qu'assez des confidences du Bulb et savait très bien comment il en viendrait à manifester d'autres exigences.

Couché, il essaya de lire mais ses pensées étaient ailleurs et il souhaita dormir. C'était trop tôt pour lui qui observait un cycle de vingt-quatre heures terriennes, même si le système de jour et de nuit se détraquait souvent à bord de S.A.S. Ce soir-là il fonctionnait et les lumières générales s'éteignirent normalement. Mais bientôt un vent

violent secoua sa porte et il sut que le Bulb, vexé de son départ, provoquait cette tempête soudaine. D'autre part c'était l'heure de lui donner son traitement de chimiothérapie et il ne pouvait sauter une prise.

Lorsqu'il pénétra dans la salle des contrôles, la première chose qu'il lut sur l'écran de la Bête fut : « Je suis désolé mais j'en ai plus qu'assez d'être nourri de cette façon et de ne pouvoir me soulager comme avant. Mon système nutritionnel peut-être rétabli assez facilement. »

Gus maudissait le docteur Isaie. Il brancha l'écran de la secte et eut droit à un autre spectacle tout aussi affligeant. Ils avaient confectionné des sortes de lumignons et ils tournaient tous lentement autour de l'autel qui lui était consacré et où le père Faro officiait. Il reconnut une représentation réussie de son visage, un dessin d'un mètre sur deux. Sur la cloison.

— Vous êtes revenu, demanda le Bulb en lettres cathodiques... Veuillez me pardonner, mais cette affaire me tient vraiment à cœur, comme vous dites. Si on supprimait les micro-ondes, peut-être que mon ostéosarcome se stabiliserait, voire diminuerait d'importance. Pourquoi pas ? Je suis sûr que je fais une maladie psychosomatique depuis qu'on m'a conditionné. Depuis j'ai eu le temps d'assimiler les recherches et les travaux de tous ceux qui ont pratiqué la psychanalyse, et après tout, le stade anal est d'une importance capitale dans ces théories, non ? Je crois que le mien a été stupidement écourté et qu'à partir de là j'ai sécrété mon propre mal.

— Vous avez mal assimilé toutes ces recherches, tapa Gus, et vous ne les comprenez pas tout à fait.

— Ne m'agressez pas. Je demande, j'exige qu'on rétablisse toutes mes fonctions naturelles. Vous n'aurez qu'à libérer mon sphincter et vous verrez comment je me débrouillerai avec les carcasses. Pour le reste, ne vous inquiétez pas.

— Et qui ira placer les carcasses dans le vide ?

— Mais vous, bien entendu. Parce que vous voulez me conserver en vie, puisque la vôtre en dépend et que vous cherchez à élucider le système des relais surveillant les poussières lunaires. Je crois que je suis à même de vous aider dans ce travail. En échange redonnez-moi le plaisir de bouffer à ma guise et le reste...

CHAPITRE XXIII

Le télégraphe crépitait. Les Échafaudages étaient reliés au réseau et ils reçurent l'avertissement général pour le cas où ils n'auraient pas vu les signaux optiques, entendu les sirènes. Le brouillard tombait parfois brutalement sur les vallées inondées. Le barrage frontalier avait cédé et le courant central était effroyable. Plusieurs convois qui, malgré les remous de ces derniers temps, avaient entrepris leur voyage, avaient été emportés.

Dans leur vallée, le spectacle était pour le moment paisible. Les convois essayaient de gagner les appontements sur les berges, mais au centre du lac on commença de distinguer comme un léger frémissement puis un sillon. Et un petit convoi qui s'apprêtait à le traverser venant d'en face dut faire demi-tour.

— Regardez, le sillon se creuse et d'autres apparaissent ainsi que des vagues.

Il n'y avait pas une heure que le barrage s'était effondré et déjà l'effet se répercutait à cent kilomètres de là. D'autres dépêches tombaient. On signalait des naufrages, des assèchements subits dans les vallées en aval.

Le téléphérique fonctionnait toujours et Songe embarqua pour essayer de rejoindre l'ingénieur Fangh au Point 6. Elle survola cette masse d'eau et en fut terrorisée, pensa au câble qui soutenait sa cabine. S'il cédait, elle tomberait dans ce maelström. D'énormes vagues se formaient aux défilés fermant les vallées et ensuite se ruaient à travers la suivante. Sous le choc, le goulet suivant s'élargissait et des rochers énormes étaient emportés, ajoutaient leur masse à la fureur des flots.

Au Point suivant on était inquiet. Il y avait des éboulements à quelques centaines de mètres et le chef de poste redoutait que sa plate-forme soit emportée.

Songe continua vers la capitale. Il y avait peu de passagers à bord. Les gens étaient trop effrayés par la perspective de traverser au-

dessus de cette eau en furie. Le câble s'infléchissait vers le milieu des lacs et elle se disait que le niveau finirait par atteindre les cabines, mais il aurait fallu que l'eau monte de cinquante mètres encore.

Fangh assistait à une réunion de la Compagnie décidée pour étudier les mesures d'urgence, mais il la fit comparaître pour qu'elle raconte ce qu'elle avait vu au cours de son voyage.

— Bon nombre de convois sont amarrés sur les rives, mais comme l'eau monte, les cordages doivent être libérés au fur et à mesure, ce qui fait qu'une partie de l'équipage ne peut quitter le bord. Il y a des éboulements et toutes les gorges sont agrandies. Certaines, qui n'avaient qu'une trentaine de mètres de large, atteignent facilement cent mètres. Des millions de tonnes de rochers sont en train de rouler vers la frontière.

— Des millions ? s'étonna quelqu'un.

— Il faut voir les déchirures de la montagne et des gorges. C'est effroyable. Certains points d'ancrage sont menacés. Je ne sais pas si je pourrai retourner aux Échafaudages de la colonie.

On essayait d'évaluer combien de jours seraient nécessaires pour que toute cette eau soit évacuée. Il resterait des cuvettes peut-être navigables mais la boue envahirait tout. La boue, les rochers, les épaves.

— Et les glaciers continueront de basculer dans les vallées, ajouta Fangh.

Quelques naufragés avaient été sauvés par des riverains et transportés dans un train-hôpital qui, bien qu'immobilisé par la fonte des glaces, continuait sa mission.

— Le charbon n'arrivera plus et dans une semaine les centrales vont s'arrêter, lui dit Fangh. Venez déjeuner chez moi. J'ai quelques provisions.

Il louait le compartiment du haut dans un wagon à trois étages. C'était coquet et chaleureux. Il fit réchauffer du riz au poulet.

— Où en êtes-vous pour le dirigeable ?

— Le travail n'avance guère. Il faudra bien un mois pour qu'il puisse reprendre l'air. Rigil ne croyait pas à la rupture du barrage.

— Et Charlster ?

— Il observe à nouveau le ciel, s'intéresse à un objet qui d'après lui conditionnerait notre vie.

— Le Soleil ?

— Non, un objet fabriqué par l'homme.

Il versait de l'alcool chaud dans son verre, lui parlait de son frère qui était moine dans une lamaserie.

— Nous sommes désespérés. Nous avons accepté que des convois aillent charger du charbon, afin de créer un stock pour l'avenir, mais ils ne sont pas revenus. Même si les téléphériques

fonctionnent, il faudrait une navette continue pour ravitailler cette station et les autres. Nous aurions dû créer une ligne montante et une autre descendante.

Elle lui prit la main :

— Nous trouverons une solution. Tous ensemble.

— Les dirigeables me font rêver depuis que je suis tout petit et je n'ai jamais cru qu'ils étaient les complices du démon. Mais dans ma famille on respecte trop les lamas et je ne pouvais pas le dire. Même le conseil de la Compagnie n'aime pas que j'y fasse référence.

— Ils s'en sont pourtant servis pour la manutention des câbles de nos téléphériques.

— Oui, mais ils ne souhaitent pas qu'ils soient autonomes et que se crée une Compagnie de transports. Ils croient que la société ferroviaire continuera encore longtemps, et qu'après toutes ces catastrophes les liaisons avec l'extérieur reprendront et que les Aiguilleurs viendront nous aider à reconstituer nos réseaux. Je n'aime pas ces gens-là. Ici, pour le moment, ils se rendent invisibles, mais vous verrez qu'ils récupéreront vite leur assurance.

— La capacité des dirigeables est quand même limitée, dit-elle. Je pense qu'il faudra reconstruire le barrage frontalier.

— Moi aussi, mais le conseil veut qu'on préserve toutes les chances de faire passer une ligne ferroviaire puisque c'est la seule voie de passage.

Elle porta sa main à ses lèvres et il sourit :

— Je deviens fatigant avec mes soucis.

— Nous pouvons les oublier pendant un moment, dit-elle en posant sa tête sur ses genoux.

Il lui caressa les cheveux, suivit la ligne de son cou, et glissa sa main dans l'ouverture de sa combinaison. Elle ferma les yeux et sourit.

— Resteras-tu ici ? Je ne voudrais pas que tu risques ta vie à vouloir rejoindre les tiens.

Elle gémit :

— Plus tard ; nous en reparlerons plus tard.

CHAPITRE XXIV

De retour à bord de la *Vieille Patache* il fut décidé, entre Klose et Liensun, que la vedette *Titan* transporterait les Rénovateurs désireux de poursuivre leur voyage vers l'ouest jusqu'au poste de chasse de la famille asiatique. À eux de se débrouiller par la suite, pour rejoindre China Voksal et les plateaux du Tibet où la colonie des Échafaudages était installée.

Liensun était prêt à rencontrer le Kid, mais un soir il expliqua à ceux qui restaient à bord qu'il ne fallait pas compter sur lui pour devenir le subordonné du président de la nouvelle Société du Pacifique.

— Nous créerons notre propre Compagnie des Cargos du Soleil. Nous retrouverons des épaves. Nous ferons du commerce avec le Kid, mais aussi avec tous ceux qui auront des marchandises à échanger. Nous nous implanterons, s'il le faut, dans une île. Désormais le Kid est à la tête d'une population de vingt, vingt-cinq mille personnes et connaît de grandes difficultés de toute nature. Il ne dispose que de cette vedette et ne pourra pas nous combattre. Nous sommes à égalité.

— N'est-ce pas un risque que de nous rendre au sud jusqu'à l'îlot de Titan ? demanda Guhan.

— Certainement. Nous avons promis la moitié de la cargaison de charbon et nous tiendrons parole.

— Il faut exiger des armes, lança Lane.

— Je crains que nous n'obtenions pas satisfaction.

— La vedette va-t-elle nous escorter ou poursuivra-t-elle sa mission d'exploration vers le nord-est ?

— Cette question doit être au centre des échanges radio entre Klose et le Kid. Nous en saurons plus quand *Titan* sera de retour.

Trois jours avaient été nécessaires pour remonter le chenal la première fois, et deux pour revenir au point de départ. Ils attendaient le retour de Klose pour le cinquième jour mais celui-ci se termina sans que la vedette se soit manifestée. Longtemps ils avaient tendu l'oreille

pour percevoir le bruit du diesel mais en vain. Toute la nuit on veilla, on alluma des lumières et l'attente se poursuivit.

L'équipage du cargo n'éprouvait pas une véritable amitié pour celui de *Titan*, mais cette incertitude angoissait tout le monde. Les cavaliers barbares avaient pu attaquer le bâtiment ou celui-ci avait peut-être heurté un éperon de glace.

Encore une journée s'écoula, et Liensun allait ordonner le départ vers l'Ouest pour partir à la recherche de ces gens-là, lorsque la vedette apparut et lança un petit coup de klaxon.

— Toute une paroi s'était effondrée et nous avons dû la dégager pour revenir. Deux jours de travail épuisant. Nous sommes tous à bout de forces.

Le départ vers l'Est, vers l'immense delta où se jetaient une douzaine de canaux, fut donc retardé jusqu'à ce que Klose et les siens soient rétablis.

Jusqu'au bout ils ignorèrent si le professeur prendrait la même direction qu'eux. Le Kid n'accordait pas facilement sa confiance. Mais Liensun désirait tenir parole, livrer le charbon promis et recevoir de la nourriture et du matériel en échange, surtout un équipement radio de qualité. Les Banquisiens – comment les appeler désormais ? – avaient toujours été des spécialistes dans ce domaine, bravant même les interdits de la CANYST. D'ailleurs depuis l'ouverture de cette lucarne solaire les échanges hertziens, surtout nocturnes, étaient de meilleure qualité et l'on pouvait dialoguer à de grandes distances.

Une fois dans l'immense delta, la vedette vint se ranger le long du cargo et Klose monta à bord :

— Nous vous laissons continuer seuls. Voici un facsimilé du chenal qui vous conduira à Titan. Vous pourrez naviguer de nuit à faible vitesse, en vous méfiant cependant des icebergs qui sont entraînés par le courant chaud qui circule dans cette faille. Nous, nous continuons vers la Panaméricaine.

— J'ai une copie de nos propres relevés. N'oubliez pas que nous sommes venus du nord et que nous avons pu passer dans les canyons du Pacifique, parfois à coups de dynamite mais tout de même. Vous croiserez l'ancien Réseau du Cancer et plus loin d'autres chenaux s'ouvriront à vous.

— Nous avons fait le plein auprès de cette merveilleuse famille d'Asiatiques, mais nous aurons besoin d'huile.

— Il y a des colonies de phoques tout le long des chenaux. Vous ne manquerez pas de carburant.

Ils s'éloignèrent les uns des autres. La vedette disparut très vite aux yeux des amis de Liensun, car elle était assez basse sur l'eau, et la fumée de son diesel se confondait avec une brume légère qui flottait dans l'air, tandis que la fumée noire du charbon les signala longtemps

aux regards de l'équipage de *Titan*.

Liensun ne voulait pas pousser la machine que des siècles d'immobilisation et de gel avaient fortement endommagée. Il calcula qu'il leur faudrait bien trois semaines pour rejoindre le fameux volcan à partir duquel le Kid avait déjà bâti un empire et s'apprêtait à recommencer.

— Nous essayerons d'obtenir une chaudière. Je sais qu'il n'existe pas de cette taille, mais les ingénieurs du Président sont les meilleurs du monde. Ils savent travailler sur les céramiques, et s'ils pouvaient nous en construire une dans ce matériau nous serions les rois de l'océan.

— Le Kid n'aimerait pas que nous devenions les rois de l'océan, fit remarquer Zabel. Je ne le connais pas mais j'ai entendu parler de sa volonté de puissance.

Au bout d'une semaine l'un des cylindres éclata. Le gel avait dû le fendre et il leur fut impossible de le réparer. Pour le désaccoupler ils durent travailler deux jours entiers, avec la crainte que le vent ne se lève et ne les jette contre les falaises du canyon dans lequel ils se trouvaient. Par chance les brumes poisseuses persistèrent, rendant l'atmosphère si saturée d'eau qu'une moisissure inattendue s'attaqua aux parties boisées du navire. Ils durent la détruire sans arrêt.

— Le Kid doit s'imaginer que nous n'avons pas tenu parole, s'énervait Liensun.

— D'ici qu'il ordonne à *Titan* de revenir pour se lancer à notre recherche...

On répara mais la vitesse fut encore réduite et chacun s'attendait à ce qu'un autre cylindre explose. L'embellage lui-même donnait des signes inquiétants de faiblesse et on surveillait le graissage scrupuleusement.

Lorsqu'un soir ils aperçurent la lueur orangée dans la brume ils ne voulurent pas y croire. Pourtant, d'après la carte de Klose et les calculs de Liensun, ils étaient en vue du volcan Titan.

— Demain dans le milieu de la journée nous jeterons l'ancre, prédit Liensun.

CHAPITRE XXV

— Je vous aiderai, dit le docteur Isaie. Pour libérer le sphincter d'origine. Par contre je me demande si j'aurai le courage de vous accompagner dans le vide, même revêtu d'un scaphandre sophistiqué. Lorsque je vois sur ces écrans toutes ces horreurs extérieures, ces cadavres qui flottent par centaines autour de notre monde, ces épaves, cette peau épaisse qui se déroule sur des kilomètres, ces furoncles géants ressemblant à des cratères de volcans terrestres, franchement, je n'éprouve aucune envie d'y aller.

— Ne vous emballez pas, dit Gus. Pour nourrir la Bête il faudrait se rendre dans Sugar et les cryo-magasins. Or, pour ce faire, il sera nécessaire d'emprunter le moyeu central qui relie les deux parties du satellite. Celui-ci ressemble à une haltère... Vous savez ce qu'est une haltère ?

— Non. Mais je vous fais confiance.

— Ce moyeu est pourri, se désagrège, est miné par les implosions. Les crevasses sont bouchées par des blocs de glace qui se forment instantanément à cause du zéro absolu. Si nous réussissons à passer, ce qui sera déjà un miracle, il faudra affronter d'autres dangers, et dans les cryos ça ne sera pas la joie avec ces maudits chariots de manutention qui peuvent nous attaquer. Certains sont déréglés et vous foncent dessus pour vous déchirer de leurs lames de levage. Il faudra ensuite pousser les carcasses à proximité de la... bouche... À la bonne nôtre, docteur !... C'est de la folie.

L'écran réservé aux messages du Bulb s'éclaira :

— Une carcasse de saus me suffit pour toute une semaine. Vous n'aurez qu'à en disposer plusieurs à proximité, je me charge de les aspirer.

— Votre seconde fonction, y songez-vous ? Vos déchets souilleront votre nourriture.

— Ces déchets seront expulsés plus loin et deviendront immédiatement durs... Ne vous inquiétez pas. Je vais vous donner des

indications pour retrouver trace de l'emplacement exact de ce sphincter.

— Si ça ne vous dérange pas, tapa nerveusement Gus, ne pourriez-vous pas utiliser le mot bouche ? Depuis le début de cette histoire je n'arrive pas à avaler un seul morceau. Vous vous complaisez dans la scatologie... Et à cette échelle cela devient une obsession monstrueuse pour moi.

— Excusez-moi, fit le Bulb visiblement vexé car l'écran s'éteignit.

Le docteur Isaie eut un petit rire ridicule :

— Vous êtes bien sensible, mon cher... Si vous étiez médecin vous en verriez de toutes les couleurs...

— Le père Faro va continuer longtemps ses simagrées avec ces processions, ses petits lampions et cet autel qui m'est consacré ?

— Ne vous y fiez pas. Il cherche à endormir votre méfiance mais je pense qu'il rumine une prise de pouvoir...

— Il n'y connaît rien.

— Oh ! il se moquera bien de la technique... S'il peut vous faire disparaître il prendra possession de ce niveau et alors commencera son véritable règne. Un cataclysme, un holocauste... Je ne voudrais pas voir ça.

L'écran de Bulb se réanima :

— Je suis stupide mais je vous comprends. Voici le schéma qui vous permettra d'atteindre ma bouche. Vous remarquerez que le verrouillage est à la fois mécanique et électronique. Sur la droite, notez la présence de mon gros intestin... En fait il est triple, car nos déchets étaient triés selon la nourriture absorbée.

— Vous avez subi une ablation de plusieurs dizaines de mètres, constata Gus. Comment faire une greffe ?

— Oh ! vous trouverez... Sur la droite, mais moins visible, mon ancien œsophage qui se poursuit par mon tube digestif invisible...

— Et votre estomac ?

— À la vérité c'est plutôt une sorte de broyeur qui pulvérise la nourriture au point de la rendre impalpable. On y a substitué les micro-ondes mais il est encore en état de marche. Enfin, je suppose.

Accablé, Gus restait immobile devant ce schéma, ne lisait même pas ce que le Bulb écrivait. C'était le petit docteur qui le faisait pour lui.

— Très intéressant... Trois gros colons, vous vous rendez compte. J'ai autopsié quelques hybrides qui avaient aussi des anomalies, mais jamais avec trois gros intestins... Ce sera passionnant de rafistoler tout ça... Pas de greffe mais une matière synthétique suffira... Les contractions peuvent se faire mécaniquement avec un système électronique... Le plus délicat sera l'expulsion... Il faudrait

vérifier l'état du sphin... de la bouche, pardonnez-moi.

Gus mit en mémoire le schéma que le Bulb venait de lui fournir et en obtint quelques copies.

— Où se trouve cette bouche ? murmura-t-il avant de poser la question sur le clavier.

Le Bulb hésita :

— Il vous faudra retourner dans les marécages des fonds, là où vivaient ces Trues... Mais je vous indiquerai un itinéraire moins compliqué... Lors de vos autres missions, je vous étais plutôt hostile mais, désormais, je mettrai tout en œuvre pour vous aider. Par exemple, si vous pouvez rejoindre mon estomac broyeur, ensuite vous suivrez mes boyaux... Ce qui pourrait être assimilé à l'intestin grêle, mais vous verrez que ce n'est quand même pas la même chose.

— Vous m'emmenez, hein ? Vous m'emmenez ? trépignait le docteur Isaïe. Je ne voudrais pas rester à l'écart de cette plongée dans les viscères de la Bête. Mais pas un mot à Faro car il pourrait utiliser ça pour vous nuire et dresser ses adeptes contre vous.

— Je vous en prie, il faudra des semaines avant de pouvoir entreprendre cette expédition... Je me déplace très lentement, comme vous avez pu vous en rendre compte.

— C'est curieux, mais jamais on ne vous a proposé de prothèse ? On en a réalisé de merveilleuses jadis dans ce satellite, avant la guerre civile et peut-être après, mais les centres médicaux étaient aux mains de Salt surtout. On doit retrouver trace de tout cela... Il y avait des machines spéciales pour mouler et fabriquer des membres artificiels très perfectionnés... Je me souviens qu'un cousin de la famille avait une jambe artificielle, et je ne m'en suis jamais rendu compte jusqu'à ce qu'un soir il la démonte pour la nettoyer.

Gus se retournait lentement, avec l'impression que son cœur battait dans sa gorge. Sur terre jamais il n'avait trouvé de prothèse de ce type, juste des imitations lourdes et encombrantes qu'il n'avait jamais pu supporter.

— Vous racontez n'importe quoi, dit-il.

— Je vous assure que non. On doit pouvoir retrouver ces ateliers de prothèse. Il y avait même des recherches pour des greffes osseuses et musculaires... Je n'invente rien...

Gus ne voulait plus l'écouter. Ce type était un charlatan-né.

CHAPITRE XXVI

Le *Princess* longeait depuis plus d'une semaine l'ancienne côte australienne et ils apercevaient des installations humaines, des fumées et parfois même des silhouettes qui leur faisaient des signes, mais ils se refusaient à accoster. Les falaises étaient grandioses et les socles sous-marins avançaient loin dans l'océan. Ils embarquèrent seulement une tribu de Roux réfugiée sur une plate-forme de glace flottante, et la déposèrent au bout de quelques jours plus au sud, sur ce qui semblait être la banquise antarctique.

Ann Suba, qui n'avait jamais eu beaucoup de contacts avec les Hommes du Froid, parut très impressionnée par ces gens-là qui se regroupèrent à l'arrière du navire, souffrant visiblement du réchauffement de la température. À l'aide d'une sorte de filet ils capturaient des plaques de glace sur lesquelles ils s'étendaient pour se maintenir en bonne santé. Gdami, très à l'aise avec eux, ne les quittait plus et les aidait à récupérer ces glaçons.

— Je ne les ai jamais autant approchés, disait la jeune femme. Dans l'Arctique, quand nous habitions Fraternité I, il n'y en avait presque pas et, par la suite, aux Échafaudages, non plus. On en signalait quelques tribus sur les plus hauts plateaux, mais je n'en ai jamais vus. Si, à China Voksal où ils grattaient les verrières et les dômes, mais on ne les distinguait pas beaucoup.

Cette chaleur, quelques degrés en dessous de zéro, les suffoquait et ils restaient inertes, oubliant leur attrait pour les plaisirs sexuels. Pas une fois Lien Rag et les autres n'assistèrent aux ébats amoureux qui scandalisaient tant les Hommes du Chaud des stations où ils vivaient sur les verrières.

— Je me souviens, racontait Lien Rag, qu'à G.S.S., la capitale de la Transeuropéenne, certaines dames de la bonne société se trouvaient mal en découvrant d'extraordinaires érections ou bien quelque Roux en train de pisser sur le givre.

Le vent les abandonna et ils errèrent vers le sud-est dans le lit

d'un courant chaud parmi les icebergs menaçants. Mais l'océan prenait de plus en plus d'importance et les canyons cédaient la place à d'immenses étendues fumantes. Les brumes roulaient de fantastiques nuages à fleur d'eau, et ils rencontrèrent leur premier troupeau de baleines, les entendirent souffler avant même qu'elles fussent visibles, et Lien Rag espérait toujours apercevoir les solinas, ces baleines gigantesques habitées par les Hommes-Jonas. On les reconnaissait à l'espèce de cockpit en matière transparente qu'elles portaient sur la tête. Il avait lui-même voyagé dans ces animaux merveilleux et en gardait comme le souvenir d'un rêve fantastique.

— Tu crois qu'elles vont renoncer à voler ? demanda Ann Suba. Ce serait dommage.

Elles vinrent examiner le cargo qui dérivait lentement, curieuses, plongeant sous la quille au grand émerveillement de Gdami qui voulut à toute force les rejoindre. Lui aussi plongea et passa sous le cargo, nagea vers l'une d'elles qui paraissait l'attendre. Lorsqu'il fut à quelques mètres elle se mit à chanter. Du moins laissa-t-elle échapper un son très doux qu'elle modula avec une sorte de tendresse. Gdami se rapprocha encore et essaya de grimper sur l'aileron de droite mais n'y parvint pas, le corps étant recouvert d'une pellicule grasse et d'algues.

— Reviens, criait Farnelle, reviens !... Il est fou, elle va le dévorer.

Mais il revint et la baleine plongea et disparut pour resurgir très loin.

— Nous continuerons à les tuer pour leur huile et leur chair, disait Lien Rag, et c'est une perspective qui m'attriste.

Le lendemain le vent fort leur permettait de remonter vers le nord. Ils espéraient être au-delà de l'inlandsis australien mais bientôt apparut la lointaine bordure blanche des hautes falaises.

— Peut-être les côtes de Tasmanie, dit Lien Rag, qui ne parvenait pas à faire un point précis. Nous devrions approcher de l'ancienne Nouvelle-Zélande, et en nous dirigeant vers le nord-ouest nous atteindrons l'ancienne Kaménépolis qui était implantée sur un minuscule îlot.

— C'était la ville de Yeuse ? demanda Ann Suba.

Depuis le départ de son amie il n'avait pas prononcé son nom. Il l'avait abandonnée dans cette minuscule station, ignorait si le train avait fini par passer. Où était-elle ? Quelque part du côté de l'océan Indien, ou bien en compagnie de ces gens oubliés, à boire du mauvais café et à manger des gâteaux au miel synthétique ? Serait-elle condamnée à vieillir là, à moins qu'un cataclysme ne vienne détruire la station ?

— Oui, dit-il, c'était sa ville... Le Kid avait cru lui faire un cadeau empoisonné. Cette ville, enfin cette station, comme on disait

alors, l'avait trahi, s'était révoltée contre lui, avait pris le parti des Harponneurs puis des Panaméricains... Lorsqu'il eut gagné la guerre par la destruction de la flotte de Lady Diana, il voulut raser cette cité mais, finalement, il la confia à Yeuse. Il estimait qu'elle ne tiendrait pas à cause des mauvaises habitudes de ses habitants qui ne pensaient qu'à l'argent facile et à la débauche, mais elle a réussi. Kaménépolis est devenu un phare intellectuel pour le monde entier et il y avait des trains spéciaux qui arrivaient de Panaméricaine pour assister à un concert, un ballet, ou visiter une exposition d'art. À côté des lieux culturels, des quartiers entretenaient une vie nocturne, chaude, dangereuse, mais c'était ce qui faisait le charme de Kaménépolis par rapport à la station de Titanpolis que le Kid avait souhaitée pure, cristalline, travailleuse. On s'y ennuyait ferme : tellement que les scientifiques et les techniciens organisaient des partouzes à domicile, et que la moralité des quais n'était qu'une apparence trompeuse.

Ils durent réduire la voilure et même ferler toutes les voiles, le vent devenant trop fort et soufflant en tempête. Comme il l'avait lu, Lien Rag utilisa des aussières comme ancres flottantes pour ralentir leur fuite rapide. Il dut même utiliser des panneaux pour calmer le jeu.

Parfois des icebergs menaçaient et ils s'attendaient à la collision, mais Lien Rag manœuvrait habilement. Ils parcoururent en une journée et une nuit une distance énorme, mais se rapprochèrent sur tribord d'un inlandsis qui ne pouvait être que celui de la Nouvelle-Zélande.

À nouveau, l'océan se réduisait à un grand chenal qui, plus loin, se rétrécissait encore.

— Si le vent persiste, nous courrons à la catastrophe.

Et aucun abri n'était visible. Il aurait fallu être plus manœuvrant mais le cargo ne pouvait s'éloigner du lit du vent sans danger.

Épuisé, Lien Rag barrait nuit et jour et, au bout de trente-six heures, Farnelle réussit à lui prendre la roue. Elle dut défaire un à un les doigts de l'homme, crispés. Ann Suba le força à se coucher dans la passerelle mais il ne put fermer les yeux. Le vent tomba au lever du jour avec l'arrivée du brouillard.

CHAPITRE XXVII

Depuis son bureau, le Kid avait découvert la masse sombre du cargo qui approchait. Il l'avait examiné à la jumelle et un sentiment de jalousie le rendait hargneux. Pourquoi ce Liensun avait-il eu la chance de découvrir ce navire avant lui ? Cette masse trapue, rouillée, l'impressionnait, et la foule qui descendait vers l'océan ne cachait pas sa stupéfaction. Jamais aucun train n'avait donné une telle impression. Ce cargo pouvait d'un coup transporter dix mille tonnes de charbon, mais il en existait d'autres encore plus grands, plus larges, prisonniers des lambeaux de la banquise ou errant sur les flots libérés du Pacifique. Autrefois on avait construit, par exemple, des pétroliers de plusieurs centaines de milliers de tonnes. Il imaginait quelle richesse représenterait la découverte d'un tel monstre. Du temps où les glaces régnaient sur le monde, certains avaient découvert de tels pactoles et étaient devenus des Crésus.

Sa vedette, sa chère vedette à côté n'aurait pas pesé lourd, aurait paru ridicule et c'était une chance qu'il ait encouragé Klose à poursuivre ses recherches vers le nord-est.

Le cargo s'approchait encore, le pouvait, car il n'existait aucun danger de ce côté-ci de l'îlot. Il pourrait jeter l'ancre à moins de cent cinquante mètres de l'appontement flottant qui venait d'être mis en place pour suivre le niveau de l'océan, lorsqu'un raz de marée noyait les rivages.

Un objet flottant se détachait du flanc vertical du navire, avec plusieurs silhouettes dessus et le radeau propulsé par des avirons venait à quai. La foule le lui cachait mais Fields était déjà parti accueillir les visiteurs.

Il y eut des ovations, des bravos et la draisine eut du mal à se dégager de la foule pour escalader la colline malgré la faible pente.

Mary Halan vint le rejoindre :

— Je n'imaginais pas que c'était aussi grand... Je comprends mieux désormais vos projets. Notre baleinier sera-t-il aussi

considérable ?

— Presque. Il faut que j'achète ce bateau à n'importe quel prix. Je sais que c'est une épave renflouée mais j'ai entendu crier les gens, et j'ai compris quel prestige se serait pour notre nouvelle société si le charbonnier faisait partie de notre flotte.

— Que pouvez-vous proposer à ce Liensun ?

— Je ne sais pas. Je trouverai.

Liensun était accompagné de Zabel, de Guhan et de Lane, ses fidèles. Il pénétra dans le bureau, s'inclina avec un sourire que le Kid trouva un peu trop satisfait.

— Voilà, nous avons tenu parole. Nous avons eu quelques ennuis de machine, ce qui explique notre retard, mais dès demain vous pourrez commencer à décharger la moitié de la cargaison. Il y a des mâts de charge, mais disposez-vous d'embarcations pour faire la navette ou faudra-t-il que j'accoste ce ponton flottant ?

— Ce sera mieux, dit le Kid, mais je vous souhaite la bienvenue dans la capitale de la Société du Pacifique.

Liensun comprit que le Kid prenait tout de suite position et ne voulut pas rester au second plan :

— Les Cargos du Soleil vous envoient leur patron provisoire. Lorsque nous aurons constitué une société par actions j'espère être régulièrement élu.

Le Kid, installé dans son fauteuil électrique, les invita à s'asseoir, fit servir à boire avec de petites choses à manger.

— Klose va bien, la vedette aussi ?

— Je les ai quittés en bonne santé, tous.

Ils burent et mangèrent, parlèrent de choses et autres, puis Liensun expliqua qu'il faudrait changer la machine, la chaudière, les cylindres et peut-être même l'embellage.

— L'arbre principal doit être rectifié, seuls les arbres secondaires sont bons. Les hélices latérales servent beaucoup moins, il est vrai, mais sont utiles pour les manœuvres. Vos ateliers pourraient-ils fournir ce genre de matériel ?

— Je vous dis tout de suite non. La plus grosse locomotive n'atteignait que quelques centaines de tonnes, et nous ne fabriquons pas de matériel de guerre comme les Panaméricains. Eux pourraient vous fournir une chaudière de grande capacité et le reste. Par contre, nous construisons des ateliers qui vont fabriquer les moteurs de nos futurs bateaux, mais nous misons sur le diesel et sur l'huile de baleine et de phoque. Le rapport de Klose nous rassure sur ces animaux qui sont, paraît-il, très nombreux dans ce chenal... Le professeur vous a-t-il dit que nous l'avons baptisé faille Klose ?

— C'est écrit sur le fac-similé qu'il m'a remis... Vous n'envisagez pas de nous porter secours ?

— Pas en matériel utilisant un foyer et une chaudière à vapeur. Un diesel, certainement.

— Mais qu'exigez-vous en échange ? Nous avons déjà conclu un accord pour la moitié de la cargaison et ces réparations viennent en plus.

Le Kid fit reverser à boire, demanda qu'on passe les plateaux de nourriture. Il avait fait sortir des réserves des aliments de choix, du jambon de porc, de la viande de bœuf, des galettes de maïs recouvertes de foies de volailles :

— J'ai pensé que vous étiez plus que dégoutés du poisson...

Il avait également débouché quelques bouteilles de vins transeuropéens.

— C'est une réparation qui coûtera fort cher. Certainement la valeur du restant de charbon.

Liensun et ses amis sursautèrent.

— Ce sera un moteur énorme et tout en céramique bien entendu, qui ne dépensera pas beaucoup d'huile, car les pièces fonctionnent selon un ajustage de haute précision et sans trop de frottement.

— En somme toute la cargaison de charbon vous reviendra ?

— J'en suis désolé mais l'argent, pour l'instant, n'a aucune valeur et il faudra attendre pour fonder un système monétaire international. Les marchandises seules m'intéressent, mais je vous propose une chose. Je vous fournis le moteur et je vous laisse la moitié de la cargaison, mais je vous demande la propriété du cargo. Vous en resterez le patron selon un contrat qui préservera vos intérêts. Vous commercerez pour moi et vous recevrez vingt pour cent des bénéfices qui finiront par devenir énormes.

Liensun continua à boire et à manger comme si de rien n'était. Ils repartirent au bout d'une heure, disant qu'ils allaient réfléchir durant la nuit, et qu'il donnerait sa réponse quand la moitié de la cargaison serait déchargée.

Mais le lendemain, à l'aube, Mary Halan accourut réveiller le Président Kid :

— Le cargo a disparu, profitant du brouillard... Personne n'a rien entendu.

CHAPITRE XXVIII

Une semaine, qu'elle attendait, dans ce traintel misérable, qu'on veuille bien la laisser continuer son voyage. Elle aurait dû s'attendre à cette mauvaise volonté de l'administration sibérienne. Son passeport n'était pas valable. Depuis qu'elle était P.-D.G. de la Panaméricaine elle ne s'en était plus souciée. Elle avait expliqué qui elle était, qu'elle connaissait le maréchal Sofi, mais on avait accueilli ses affirmations avec un scepticisme goguenard.

Encore une chance qu'on l'ait logée dans ce traintel crasseux et en compartiment individuel, car tous les réfugiés venus du sud séjournaient sur les quais dans des conditions lamentables. Elle était logée mais pas nourrie et, avec le peu d'argent dont elle disposait, c'était une acrobatie quotidienne que de se procurer un peu de chou aigre et des flocons de pomme de terre qu'elle délayait dans de l'eau chaude. Cette eau était gratuite et distribuée par un immense samovar dans l'entrée du traintel.

Elle avait écrit à Sofi mais savait que ses lettres n'arriveraient pas. Ou alors elles seraient jetées au panier par quelque sous-fifre. Il n'y avait aucun représentant panaméricain à moins de trois mille kilomètres. C'était le cul-de-sac, le casse-tête, mais elle ne désespérait pas, ne regrettait pas d'avoir quitté le cargo *Princess*.

Chose curieuse, elle trouva du travail. Voyant qu'elle savait écrire l'anglais, un client lui demanda de rédiger une lettre commerciale destinée à un marchand de riz du sud, lui donna huit roubles et promit de lui envoyer des clients. Elle lui parla de son visa nécessaire pour poursuivre son voyage, mais il lui dit qu'il ne pourrait rien pour elle. Le rusé espérait la garder pour rédiger son courrier. Mais il lui envoya d'autres négociants qui la payèrent aussi huit roubles. Elle commença à manger à sa faim et mit un peu d'argent de côté avec l'espoir d'acheter un fonctionnaire de la police ferroviaire. Ce n'étaient pas les Aiguilleurs qui occupaient cette fonction, mais des envoyés de la Convention du Moratoire. Le maréchal Sofi avait

confiné les Aiguilleurs à leurs seules fonctions techniques.

Elle avait déjà amassé un petit pécule lorsqu'on la convoqua à la police, pour lui dire que puisqu'elle gagnait de l'argent elle devait payer son traintel et dès lors elle ne put rien économiser. Elle continuait à écrire au maréchal Sofi, lui rappelait des souvenirs communs.

Dans cette station frontalière on ne savait rien de la grande débâcle des glaces. Les réfugiés n'osaient pas en parler, car à leur arrivée on leur avait fait comprendre qu'ils pourraient être expulsés en cas de colportage de fausses nouvelles. Même la radio et la télévision n'y faisaient pas allusion. On disait que la Compagnie de la Banquise traversait une mauvaise passe économique, et que son président avait été la victime de sa politique ambitieuse. On ajoutait qu'il avait disparu et qu'on était sans nouvelles de lui. De même on citait à peine l'Australasienne pour n'en dire que des banalités. L'afflux de ces réfugiés cherchant à rejoindre surtout l'Africania (bien peu songeaient à la Transeuropéenne, trop pauvre) n'était pas expliqué. Les habitants de la station ne posaient jamais de questions, pas plus que les négociants, même s'ils s'étonnaient parfois du silence de leurs correspondants habitant dans des Compagnies australes.

Et puis elle eut l'idée d'écrire au maréchal qu'une haute dignitaire panaméricaine voyageait incognito dans sa Compagnie. Elle déguisa son écriture et posta la lettre.

Elle crut que, comme les autres courriers, celui-là ne provoquerait aucune réaction, mais un soir où elle s'était réfugiée dans sa chambre avec des saucisses et de la choucroute, on frappa à sa porte, et deux hommes en manteau de fourrure blanche lui demandèrent ses papiers.

— Yeuse Semper ? C'est votre nom ?

Elle hocha la tête.

— Que faites-vous dans cette station frontalière ?

— Je me documente. Je voulais voir comment vivaient les Sibériens par rapport aux Panaméricains. Je prépare un rapport pour la présidente de ma compagnie.

Ils se regardèrent d'un air entendu :

— Nous allons vous conduire chez le gouverneur de la Compagnie de Bakou qui vous attend.

Une draine confortable l'emporta durant deux heures jusqu'au palais roulant de ce gouverneur. Il la reçut dans son bureau et lui fit répéter ce qu'elle avait déjà dit. Elle évita de mentionner qu'elle était la présidente de la Panaméricaine. Ce qui aurait démoli son histoire.

— Vous allez publier ce rapport ?

— Bien entendu... Parce que vos voyageurs vivent de façon très différente des nôtres. Par exemple il n'y a pas de trains pour les

travailleurs intérimaires, comme chez nous.

— Nos trains-usines absorbent tous ceux qui veulent travailler et nous assurons vingt degrés et deux mille cinq cents calories de nourriture.

Ce qui était exagéré, mais la situation des travailleurs n'était pas plus pénible que celle des Panaméricains. Elle continua d'expliquer son rôle quand il l'invita à partager son repas avec sa femme et ses filles. Ces dernières, vêtues de robes anachroniques, paraissaient sorties d'une pièce de Tchekhov et s'exprimaient dans un anglais maladroît.

— Je voudrais continuer vers l'est maintenant, pour poursuivre mon étude sur votre pays. J'aurais aimé rencontrer le maréchal Sofi que j'admire beaucoup.

— Le maréchal est dans l'Est de notre Compagnie pour régler certains détails.

Détails, la fonte de la banquise et des glaces qui allait laisser toute cette partie orientale de la Compagnie dans la boue pour des générations. Toute la production serait arrêtée et l'économie sibérienne allait en pâtir.

C'est au moment d'être raccompagnée par ces deux inconnus en fourrure blanche qu'elle joua l'écervelée et se frappa le front :

— J'allais oublier... J'ai égaré mon visa et je ne sais à qui m'adresser. Je veux aller en Transeuropéenne où les conditions de vie sont affreuses. Vos voyageurs ne savent pas la chance qu'ils ont.

— Venez dans mon bureau.

Le gouverneur lui signa un laissez-passer et le lendemain, lorsqu'elle voulut prendre l'express, ce document lui ouvrit les portes d'un compartiment au luxe décadent mais combien charmant. Elle put même prendre un bain dans sa baignoire personnelle et se faire servir un souper fin, tandis qu'à cinquante kilomètres heure le transsibérien sud l'emportait vers la Compagnie de Floa Sadon.

CHAPITRE XXIX

Songe regagna les Échafaudages lorsque Fangh fut certain que les points d'ancrage résisteraient. Elle passa au-dessus du terrible courant central qui drainait toutes les eaux presque noires des vallées supérieures. D'autres courants formaient une sorte de patte-d'oie dans des vallées plus larges. Des rochers étaient toujours entraînés par cette eau en furie, mais lorsqu'elle parvint dans sa région la vallée étroite ne contenait plus que quelques flaques d'eau. Des centaines de milliers de mètres cubes s'étaient écoulés, ne laissant que de la boue, des rochers, des épaves de trains flottants. C'était lugubre pour elle qui avait connu la glace, puis le lac. Cette boue épaisse de plusieurs mètres lui inspirait une répulsion profonde, mais tel n'était pas le cas dans les Échafaudages. On commençait déjà à l'exploiter sans vergogne. Pourtant des cadavres étaient exhumés chaque fois qu'une sorte de pelle manœuvrée par plusieurs hommes plongeait dans la masse.

À l'aide de treuils et de containers on la hissait sur le plateau en prévision des futurs champs de blé.

— On va commencer par installer, avec l'approche de l'été, des rizières, et si on arrive à recouvrir cette grande surface avec des panneaux transparents on sèmera du blé.

Elle s'enquit du dirigeable et Rigil lui dit qu'il serait prêt à voler d'ici une dizaine de jours.

— Nous avons besoin de charbon. Il ira en chercher dans la mine la plus proche. Que dit-on à Evrest Station ?

— Leur stock est épuisé et ils cherchent le moyen de faire venir le charbon... Peut-être avec des cabines de téléphériques, une chaîne sans fin. Ils auront besoin du dirigeable pour installer les câbles... Ils paieront en charbon.

Rigil grimaça :

— J'aurais préféré le réserver à notre usage. Le moteur fonctionne parfaitement. Et l'autre à pulvérisation de charbon nous

donne de grands espoirs. Hier il a tourné durant quatre heures dix-sept minutes avant que le gicleur ne se bouche.

Fangh la rejoignit le surlendemain, avec des plans des nouvelles lignes de téléphériques plus audacieuses. Une chaîne sans fin de berlines prises directement dans les mines et que l'on chargerait en continu.

— Toute une technique à imposer mais je crois que ça marchera. Nous avons des berlines, car bon nombre de mines ont été fermées depuis la débâcle et le matériel a été démonté et transporté en hauteur. Ça peut marcher.

Songe pointa son doigt sur le plan :

— Rien n'est prévu pour ici ? Nous restons en dehors du circuit ?

— Evrest Station l'a exigé. Plus tard il y aura des stocks répartis sur les Points actuels pour une distribution générale, mais pas avant des mois.

— Rigil ne sera pas d'accord pour prêter le dirigeable et vous ne pouvez plus le menacer d'une intervention armée. Il serait capable de cisailler le câble pour empêcher l'arrivée des policiers.

— Je m'en doute, mais pour le prêt du dirigeable nous serons très généreux. Chaque jour l'aéronef pourra rapporter ici une berline pleine, ce qui représente une dizaine de tonnes.

— Il faut aller le voir sur-le-champ.

Mais le responsable du collectif se montra assez froid, et laissa entendre qu'avec le dirigeable et son rayon d'action ils pouvaient se procurer d'autres produits énergétiques ailleurs.

— Nous pouvons effectuer deux mille kilomètres. Aller faire le plein d'huile par exemple vers la banquise du golfe Indien...

— Les quantités ramenées seront dérisoires. C'est un petit appareil. Nous vous promettons dix tonnes chaque jour mais aussi du riz si vous le souhaitez.

— Nous aimerions du blé.

— Malheureusement nous n'en avons pas.

— Il faut que j'en discute avec le collectif de gestion.

Songe invita Fangh dans sa cellule personnelle et ce fut mal interprété. La réunion du collectif fut passionnée, mais il y avait une majorité pour soutenir que le futur dirigeable devait être utilisé pour la colonie d'abord, et non pour aider les Tibétains qui n'avaient jamais été bien disposés à leur égard. Songe en aurait pleuré de rage. Elle rappela qu'elle avait obtenu que le Dalai Lama renonce à son harcèlement, que grâce à ses bons rapports avec lui la situation avait pu s'améliorer.

— Nous n'y avons pas gagné grand-chose, un peu de charbon et de riz.

Le lichen était très cher ainsi que la pulpe de betterave.

— Et maintenant nous devons abattre nos yaks, car le lichen n'arrive plus et nous devons récolter le nôtre en prenant des risques insensés.

— Les Tibétains nous livreront du lichen, dit Songe. Une fois du charbon, une autre du lichen, du riz... Que demandez-vous de plus ?

— Nous voudrions bien faire notre expérience, dit Rigil.

Charlster ne disait rien mais regardait Songe d'un air réfléchi.

— Ce dirigeable, dit quelqu'un, est autre chose qu'un simple engin de manutention. Il faudrait que les Tibétains l'admettent. Cet appareil est le premier de toute une flotte qui bientôt nous permettra de faire la nique à ces attardés.

— Ne parlez pas ainsi, supplia Songe, c'est maladroit et stupide. Vous allez envoyer le dirigeable au sud, soit. Il lui faudra en tout quatre jours mais combien aura-t-il dépensé d'huile sur les dix tonnes qu'il pourra rapporter ? Dix à quinze heures de navigation ?

Elle toisait Rigil qui ne sut que répondre. Il fallut qu'un mécanicien donne le chiffre de deux mille kilos à vide, quatre mille au retour.

— Six mille kilos, six tonnes, bénéfice quatre tonnes. Pour dix tonnes de charbon les Tibétains nous fournissent chaque jour les quantités d'huile nécessaire, et nous opérons dans un rayon de deux cents kilomètres au maximum, soit une heure de route. Chaque soir dix tonnes gratuites de charbon, de riz ou de lichens. Réfléchissez-y. Bonsoir.

— Pressée de rejoindre ton moinillon ? lança quelqu'un au fond de la salle, mais elle ne se retourna même pas, se soulagea dans les bras de Fangh qui l'apaisait avec des mots tendres.

— Demain ils auront changé d'avis.

— Tu ne les connais pas. Depuis trop longtemps nous vivons en monde clos dans ces Échafaudages et nous devenons petits, routiniers, sordides. Ann Suba l'a tellement bien compris qu'elle n'est jamais revenue d'une mission à China Voksal et je la comprends. Parfois j'ai envie de les quitter moi aussi. Si seulement Charlster avait pris la parole. Ils l'auraient écouté, lui.

— Demain je retournerai voir Rigil. Et puis le dirigeable ne sera prêt que dans dix jours et d'ici là...

CHAPITRE XXX

La décision de quitter l'appontement de *Titan* fut prise à l'unanimité. Liensun n'eut même pas besoin d'exposer les faits, Guhan le fit pour lui avec indignation, faisant ressortir quelle ambition du Kid les menaçait.

— Il ne se contente pas de la moitié de la cargaison mais veut tout. Tout le charbon, le cargo. Il parle de nous en confier une sorte de gérance, mais nous avons bien deviné ses prétentions. Il n'admet pas notre idée de constituer les Cargos du Soleil. S'il admet l'idée d'une nouvelle civilisation du cargo, c'est avec l'espoir et surtout la volonté d'en rester le maître absolu. Si nous acceptons ses conditions il nous fera languir ce fameux moteur diesel en céramique, jusqu'à ce que notre groupe se lasse et se défasse. Si la rénovation du cargo doit demander des mois, voire une année, il est certain que nous prendrons des habitudes à terre, et que ne resteront prêts à prendre la mer que les plus obstinés.

— Le Kid ne peut nous poursuivre sur l'océan mais il peut dès demain nous faire surveiller, faire embarquer des hommes armés qui nous obligeront à rester ici. Il faut partir cette nuit, en profitant du brouillard qui tombe.

— Mais le bruit de la machine, fit quelqu'un.

— Personne n'ose rester sur le ponton flottant de nuit, à cause des tsunamis fréquents, répondit Guhan. Ils remontent tous sur la colline volcanique où, grâce à la chaleur souterraine dégagée par le volcan, la glace s'est évaporée sans laisser de boue.

Vers deux heures du matin le brouillard était tel qu'on n'y voyait pas à trois mètres, et le cargo se déhala lentement du quai grâce à son hélice directionnelle de bâbord.

Toutes écoutes fermées, manches à air obturées, le vacarme de la machine fut réduit de moitié. Mais il fallut lancer l'hélice principale et certains habitants de l'îlot durent se réveiller en sursaut, mais songèrent-ils seulement au cargo ?

À très petite vitesse la *Vieille Patache* s'éloigna vers l'est. Chacun tremblait à bord au sujet de la chaudière et d'un des cylindres et Liensun ne voulait pas qu'on force la machine. Ils progressaient de cinq nœuds dans l'obscurité la plus totale, espérant qu'aucun iceberg ne croiserait leur route.

— Nous devons nous trouver dans le chenal, dit Zabel au bout de trois heures de route.

— La faille Klose, fit Liensun goguenard. Il va nous falloir trouver une autre voie vers l'est... Il est possible que la vedette *Titan* fasse bientôt demi-tour et que le Kid la lance à notre poursuite. Je crains leur mitrailleuse.

— Nous avons des cartouches de dynamite, fit remarquer Lane. Si jamais elle s'approchait trop près de notre flanc...

Pour prendre la décision de rompre les négociations avec le Kid ils étaient tous décidés, mais quant à la direction à prendre aucun plan n'avait pu être établi et ils portaient à l'aveuglette.

— Nous avons dix mille tonnes de charbon à échanger mais avec qui, rêva Zabel, tu peux me le dire ?

— Une machinerie en piteux état. Si elle nous lâche nous dériverons vers les parois et nous devrons évacuer le bateau, ajouta Guhan.

— Si nous retournions jusqu'au tropique du Cancer, proposa Lane. Je pense à cette immense station fantôme où nous pourrions nous installer en cas d'ennuis... Peut-être existe-t-il un chenal d'accès en formation.

Le jour se leva dans un brouillard liquide et c'est à coups de sirène et à très faible allure qu'ils avancèrent. Un climat d'inquiétude pesait sur tout l'équipage. Le quart de repos n'osait même pas profiter de ce répit et restait vigilant.

— Ce ne sont plus les Cargos du Soleil, constata Zabel, mais les Cargos des Brumes. Est-ce qu'on en sortira un jour ?

— Oui, grâce à une tempête de vent, ce qui n'est pas mieux, surtout avec une machine usée jusqu'à rendre l'âme.

Liensun descendait plusieurs fois par jour dans la salle des machines, regardait les fuites de vapeur de la chaudière, celles des cylindres, et écoutait le couinement de l'arbre principal, qui, faussé, tournait en usant ses paliers. On avait de quoi changer ces derniers mais la réparation prendrait au moins deux jours et ne pourrait se faire que dans un abri.

Ce que le garçon regrettait le plus c'était un équipement radio qui aurait permis d'écouter ceux qui émettaient encore dans ce monde bouleversé. Peut-être les Échafaudages, mais il n'en était pas certain, le relais installé sur les hauts sommets avait dû être emporté par la fonte des glaces.

— Si nous trouvions un îlot rocheux, rêva Guhan, c'est-à-dire débarrassé de sa couche de glace mais non couvert de boue, nous pourrions y déposer une grande partie de la cargaison. De quoi soulager notre cargo un temps. Il traîne ses dix mille tonnes et ça l'essouffle. Il y avait bien des îlots rocheux dans le coin ?

— Des îlots de corail. Avec le plus souvent un lagon fermé par une barrière dangereuse... Les navigateurs d'autrefois s'ouvraient un chenal à coups d'explosions et une fois dans le lagon étaient à l'abri des tempêtes. Mais il faudrait une chance inouïe, une sur un million pour tomber sur ce genre d'endroit. Tu sais, pour débarquer cinq ou six mille tonnes de charbon, ça nous demanderait un temps fou. Le radeau pourra en emporter deux, trois tonnes à chaque voyage. Mettons dix rotations par jour et tu vois ce qui nous attend.

— On pourrait construire d'autres radeaux...

— Dans ce cas mieux vaudrait un ponton flottant le long duquel nous nous amarrerions... Mais toutes les solutions seront difficiles à réaliser.

Au deuxième jour le brouillard se leva un peu, leur donnant une visibilité de plusieurs centaines de mètres, mais il se mit à pleuvoir interminablement. Ils se déplaçaient avec des cirés trouvés à bord qui avaient été endommagés par le gel et qui souvent portaient en lambeaux. Le seul avantage était de pouvoir récupérer de l'eau potable. On remplit tous les ballasts et quelques containers supplémentaires à tout hasard.

— Si c'était un nouveau déluge, dit une jeune fille un soir dans la salle à manger, alors que régnait une atmosphère lugubre. Les eaux n'en finissent pas de monter et les îles que nous espérons vont rester englouties encore longtemps.

Personne ne la fit taire. La pluie sur le pont leur parvenait comme un bruit de fond menaçant. Il y avait des fuites dans certaines cabines et la rouille menaçait de s'attaquer aux parties vives du cargo. On découvrit même des champignons dans un recoin où l'on ne passait jamais.

— La *Vieille Patache* va se couvrir d'une végétation luxuriante, plaisanta Guhan, et de loin on la prendra pour une de ces îles paradisiaques de jadis.

CHAPITRE XXXI

Le père Faro prétendait que son troupeau avait été attaqué en pleine nuit par des hybrides et qu'il y avait des blessés par morsures et griffures. De plus, on leur avait volé toutes les provisions. Ce fut Isaie qui rétablit la vérité. Le prêtre avait voulu partir à la chasse aux Garous avec une demi-douzaine de jeunes gens, mais ils étaient tombés sur des loups-garous assez féroces et n'avaient eu que le temps de se replier vers leur niveau.

— Mais pourquoi cette chasse ?

— Pour des sacrifices, dit Isaie, avec un petit rire agaçant. Le père Faro affirme que vous exigez du sang sur son autel. Ils ont donc cherché des Garous à visages humains mais sont tombés sur plus forts qu'eux.

— Mais les provisions ?

— Ils les ont cachées.

Gus commençait d'en avoir assez de cette bande de fanatiques stupides.

— S'ils recommencent je ne leur donne plus rien à bouffer.

— Surtout n'en faites rien, Faro n'attend que ça pour mortifier ses fidèles... Ce qu'il faudrait c'est le ridiculiser, lui. Mais il faut le faire avec talent sinon ça se retournera contre nous.

Depuis que le docteur lui avait parlé de ces ateliers où se fabriquaient des prothèses, Gus rêvait de jambes artificielles. Au point qu'un jour il demanda au Bulb si c'était vrai.

— J'ai entendu parler de quelque chose dans ce genre-là, répondit la Bête qui manifestement ne paraissait pas emballée par cette nouvelle idée.

— Des prothèses auraient même été cultivées à partir de manipulations génétiques... J'ai eu l'occasion de rencontrer des Garous avec trois jambes...

— C'est possible, mais n'oubliez pas que vous devez préparer votre expédition en direction de mon estomac broyeur. C'est que j'ai

hâte de me servir de ma bouche, moi.

— Ne croyez-vous pas que moi aussi j'ai hâte de marcher normalement, comme tous mes semblables ?

— Bah, ces prothèses sont sans intérêt et lourdes, inefficaces. Vous ne vous y habituerez jamais après tant d'années.

— Et vous croyez vous habituer à votre bouche ?

Ce fut ainsi que débuta une brouille assez longue pour s'étendre sur deux semaines. Le cul-de-jatte passa une partie de son temps à rechercher des traces de ces ateliers de prothèses et le Bulb, évidemment furieux, contraria ses désirs, empêchant l'ordinateur central de fonctionner normalement, multipliant les pannes de toute nature. Ils restèrent en apesanteur toute une journée par exemple, sauf Gus qui s'était attaché à son siège en prévision d'une telle réaction, mais Isaie flottait tout autour de lui sans pouvoir se raccrocher nulle part. Au début il poussait des cris de jubilation, mais au bout de deux heures il larmoyait. Gus lui lança bien une ceinture de sa combinaison mais l'autre ne put la saisir.

Dans le campement de la secte c'était bien pire, et le père Faro se retrouva la tête en bas avec sa robe qui s'ouvrait en corolle exhibant son anatomie cachée.

La température se refroidit et il commença à grêler puis à neiger.

— Je gèle, hurlait Isaie en marchant au plafond, essayant de ruer pour rejoindre le sol, mais n'ayant pas assez de force pour donner suffisamment d'impulsion.

— Un mauvais moment à passer, affirmait Gus, mais il commençait d'avoir faim et soif.

Sa combinaison, qu'il ne quittait jamais pour faire face à ces caprices du Bulb, le protégeait du froid. Il pouvait se déplacer avec son fauteuil pour examiner les écrans de contrôle, mais impossible d'aller jusqu'à la cuisine. D'ailleurs l'absorption de liquide aurait été une gymnastique épuisante.

— Je m'excuse, fit le docteur, mais je dois faire pipi.

— Ne vous gênez pas, mais localisez bien la petite boule qui va se former et qui au retour à la normale risque d'éclater sur ma tête.

Il continua ses recherches sur les ateliers de synthèse en épluchant, comme il l'avait déjà fait pour les ostéosarcomes, les dossiers médicaux et releva le cas de plusieurs personnes amputées autrefois. Il étudia avec soin leur rééducation avec une jambe artificielle mais ne releva aucune précision sur l'origine de celle-ci.

Le Bulb rétablit la gravité dans la nuit, si bien qu'Isaie se foudra une cheville et se plaignit de ses reins. Ils se précipitèrent dans la cuisine pour boire quelque chose de très chaud et manger goulûment tout ce qui leur tombait sous la main.

— Il continue à faire froid et il y a vingt centimètres de neige

dans les cursives.

Isaïe entassait des couvertures sur lui, se ficelait dans la dernière doublée d'aluminium et se déplaçait en se dandinant de façon grotesque.

— Il finira bien par se calmer.

— Non, dit Gus, je serai intransigeant pour ces ateliers de prothèses. Je vais jouer avec son violent désir de récupérer ses fonctions naturelles.

— Et si après son sphincter... pardon, sa bouche, il exigeait plus, qu'on le désaccouple de la partie manufacturée du satellite par exemple ?

— On a le temps de voir venir. Rien que pour lui redonner une bouche il faudra des mois. Je veux mes jambes, m'habituer à elles avant d'entreprendre une telle expédition, qui exigera de gros efforts que je ne peux accomplir dans mon état.

Il clignait de l'œil, indiquant qu'il parlait en fait surtout pour convaincre le Bulb.

— Prévoyez le pire, la chute de gravité, le froid, le chaud, le manque d'eau, le manque d'air...

Retourné dans la salle des contrôles il constata que la secte se tirait sans trop de mal du retour de la gravité, mais qu'elle souffrait du froid. Ils erraient avec des sacs de couchage sur le dos, certains les avaient même fermés et sautaient pour se déplacer comme dans une course en sac.

— Le Bulb est stupide. S'il m'indique les ateliers de synthèse, il est possible que j'y découvre de quoi lui fabriquer une rallonge pour son gros intestin et son œsophage.

— N'oubliez quand même pas, chuchota Isaïe, que ce n'est pas un simple caprice mais la volonté d'échapper aux effets néfastes des micro-ondes.

Gus lança un regard rancunier au petit docteur :

— Qui lui a mis ses idioties en tête, hein ?

— J'en suis désolé mais en tant que médecin je ne peux négliger toute chance de guérison, répondit Isaïe en se drapant dans sa dignité. Ma déontologie, que mon pauvre papa m'a inculquée à coups de pied dans les fesses, m'y contraint.

Commença la longue bouderie du Bulb. À la fin Gus n'y faisait même plus attention, continuait ses travaux avec la même énergie.

CHAPITRE XXXII

Jdrien attendait depuis cinq jours face à l'océan. Il avait construit son igloo pour s'abriter, disposait de nourriture suffisante, et passait des heures à essayer d'entrer en communication avec les Hommes-Jonas dont il ne parvenait pas à effleurer les esprits. Il pensait que les solinas, les baleines où ces hommes vivaient en symbiose, devaient se trouver très loin dans le nord et que sa pensée ne pouvait les atteindre.

Plus jeune il avait réussi l'exploit de communiquer sur de plus longues distances, mais avec l'âge il avait l'impression que ses facultés exceptionnelles s'émoussaient. Il devait avouer que depuis quelque temps il évitait d'y avoir recours. Il voulait être homme avant tout, et ces dons faisaient de lui un demi-dieu, le Messie des Hommes du Froid.

Ces recherches télépathiques l'épuisaient et il avait connu des jours, notamment quand il essayait de se lier d'amitié avec Jelly, la monstrueuse amibe qui ravageait tout le Nord de la banquise, des jours où il avait failli mourir. Il se dédoublait totalement pour s'introduire dans le système nerveux de l'amibe ; pour lui prouver qu'il ne lui voulait aucun mal et qu'il désirait simplement pénétrer en elle.

Chaque matin, en sortant de son igloo, il regardait vers le nord en se demandant où étaient les solinas. Des troupeaux d'icebergs flottaient devant lui, ménageant parfois des chenaux puis se rapprochant pour former des barrages impressionnants. Mais les baleines auraient pu passer.

Il n'avait que ce moyen-là pour rejoindre son père adoptif, le Kid, et s'assurer que tout allait bien pour lui, mais depuis quelque temps l'image de son vrai père, Lien Rag, l'obsédait, comme si l'homme s'était trouvé à une faible distance de lui. Distance où ses ondes mentales pouvaient l'atteindre, mais chose étrange, il n'osait pas entrer en communication avec l'individu qui avait la personnalité de Lien Rag. Il se souvenait de sa désillusion lorsqu'il avait rencontré

ce Roux qui lui ressemblait tant, et qui paraissait régresser vers un âge primitif. Il avait admis qu'il s'agissait d'une sorte de clone venu de l'espace. Il commençait à comprendre que les Roux avaient deux origines. L'une mystérieuse, l'autre normale due à l'accouplement et aux naissances. Ceux venus d'ailleurs régressaient irrémédiablement mais, s'ils avaient eu le temps de procréer, leurs enfants ne connaissaient plus cette malédiction, et même les descendants faisaient preuve d'une grande intelligence.

Il mangea un peu, mordant dans sa tresse de lanières de viande de phoque, se força beaucoup pour avaler un peu de graisse. C'était la nourriture idéale pour survivre dans ces conditions, facile à transporter.

Avec d'innombrables précautions il gratta un millimètre de glace sur la banquise et la fit fondre. Ce n'était plus de l'eau salée, pas encore de l'eau douce, mais il la but quand même, rentra dans son igloo pour se concentrer.

Et ce jour-là fut le bon jour. Il pénétra dans l'esprit d'un Homme-Jonas qui se nommait Letter et qui le reconnut. Malheureusement la solina et sa famille naviguaient dans une mer intérieure assez loin de là.

— Nous sommes pour l'instant prisonniers de cette mer et notre amie ne peut plonger pour franchir la banquise sous la glace. Nous sommes arrivés ici en volant mais son filtre à hélium s'est détérioré. Cependant Rewa et sa baleine se trouvent dans une autre mer intérieure et je peux la prévenir.

— Rewa, la petite fille que le Président Kid avait adoptée et qu'il a dû rendre à son peuple ?

— C'est cela même, mais la petite fille a grandi et vit avec un garçon dans une jeune solina. Elle va fonder une autre famille. Je pense qu'elle sera très heureuse de venir jusqu'à vous. Sa baleine est en pleine force et peut même voler comme bien d'autres pour franchir de grandes distances.

— Dans combien de temps l'aurez-vous rejointe ?

— Dans vingt-quatre heures. Je vous donne rendez-vous demain à la même heure, vous entrez en communication avec Rewa et lui indiquerez comment elle peut venir jusqu'à vous. Elle sera heureuse de vous conduire jusqu'auprès du Kid, qu'elle n'a jamais oublié, même si elle est heureuse avec les Hommes-Jonas.

Il n'avait plus qu'à attendre, se reposer. Il se coucha dans l'igloo et dormit douze heures d'un trait. Lorsqu'il se réveilla le temps s'était radouci et il neigeait sur la banquise. Des manchots passèrent à quelques mètres les uns à la suite des autres, sans même se soucier de lui. Les animaux savaient qu'il n'était pas un prédateur.

À l'heure dite il se concentra à nouveau et contacta sans

difficulté le cerveau paisible de l'adolescente, ravie.

— Nous serons auprès de vous dans une semaine environ, répondit Rewa, ne vous inquiétez pas.

CHAPITRE XXXIII

Dès la frontière, Yeuse put faire prévenir Floa Sadon de son arrivée prochaine, et lorsque après un voyage exténuant elle débarqua à Grand Star Station, un certain major Pills l'attendait pour la conduire au train-palais présidentiel.

La grande station, capitale de la Compagnie, était presque identique à celle que Yeuse avait connue dans sa jeunesse. Les quais auraient eu besoin d'être refaits, les wagons d'habitation étaient aussi lugubres. Les lumières publiques ne diffusaient qu'une pâle clarté. Les verrières étaient enfumées et elle ne pouvait voir si des Roux travaillaient à racler le givre. La station était vieillotte, les gens paraissaient inquiets et bon nombre de draisines blindées circulaient un peu partout.

— Y a-t-il des Roux sur les toits ? demanda-t-elle au major Pills.

— De moins en moins, voyageuse. Ils se raréfient, on ne sait trop pourquoi.

Yeuse le devinait : les déchets dont on les nourrissait en échange de leur travail devaient se faire rares. Quand une population connaît une telle disette on ne laisse plus rien perdre.

Floa ne l'attendait pas dans son bureau mais dans un petit salon intime. Son étonnement fut grand de la découvrir amaigrie et sobrement habillée. Elles s'embrassèrent tendrement. Yeuse frissonna, se souvenant de leur intimité passée.

— Quelle surprise ! dit Floa. Kurts m'avait dit...

— Tu as vu Kurts ?

— Il est dans la Compagnie et sa locomotive fait du bon travail, mais que cela reste un secret entre nous.

— Du bon travail, mais comment ?

— Il a détruit l'oasis paradisiaque d'un gros actionnaire, celle de la dynastie Burdel... Ils sont en partie ruinés et il continuera jusqu'à ce que les autres comprennent qu'il est temps de redresser la Compagnie. Nous sommes exsangues et les troubles n'arrêtent pas. Tu as vu les

blindés, l'état de la station ? La plupart des gens n'ont pas mille calories-jour et on crève de froid. On ne peut plus se procurer de combustible. Les Sibériens nous font payer leur charbon un prix fou, et nous n'avons pas retrouvé tous les anciens puits de pétrole à l'est. Mais pourquoi es-tu revenue ?

— Je veux reprendre ma place de P.-D.G. de la Panaméricaine.

Floa hochait lentement la tête :

— N'est-ce pas trop tard ? Les Panaméricains croient que tu as disparu et n'attendent plus ton retour.

— Je m'en doute, mais je suis toujours la plus grosse actionnaire de cette Compagnie et selon les lois de la CANYST j'ai droit à ce poste.

Floa la conduisit à son compartiment, un endroit immense avec salon et bureau, salle de bains.

— Tu peux rester le temps nécessaire, je ne serai que trop heureuse de te garder près de moi... Comment c'est, là-bas ?

— Nous naviguions à bord d'un ancien cargo libéré des glaces et doté d'une voilure. C'était un sort moins affreux que celui des gens emportés par la dislocation de la banquise. Mais les glaces fondent aussi sur tous les inlandsis. Du Tibet à la Dépression Indienne.

— Le Kid ?

— On ne sait rien de ce qu'il est devenu.

Floa Sadon lui sourit :

— Ici personne ne sait. En Panaméricaine non plus. Le black-out total sur cette catastrophe.

Yeuse haussa les épaules :

— Un jour ou l'autre...

— Non, nous ne le voulons pas. Les Aiguilleurs s'occupent de la censure, aussi bien chez moi que chez le contrôleur général Hukoung, ton remplaçant.

— Mon chargé de pouvoir.

Floa la regarda fixement :

— Hukoung remplit très bien sa tâche et obtient des résultats. Il a dégagé des excédents de pétrole, de charbon et d'huile animale qu'il m'a envoyés. Je n'ai aucune raison de le critiquer. Pendant des mois tu ne t'es pas manifestée et il a bien fallu que la Compagnie continue à être gérée.

— Tu es contre moi ?

— Non, mais ton retour va compliquer les choses. Et il faudra que tu acceptes de te taire sur les événements survenus à l'est.

Yeuse réfléchissait, peu étonnée de découvrir en Floa sinon une ennemie, du moins une ancienne amie qui ne l'aiderait pas à reprendre le pouvoir. Elle décida de ne pas l'affronter de face, de laisser croire qu'elle finirait par renoncer à ses intentions. Ce qu'il lui fallait, c'était Kurts. Lui seul pouvait la transporter de l'autre côté de

la banquise atlantique, et elle savait que la Locomotive-dieu finirait par acquérir un immense prestige là-bas. Quand les habitants sauraient qu'elle revenait à son bord, leurs sentiments basculeraient en sa faveur.

— Je te trouve resplendissante, dit-elle. Tu as rajeuni en maigrissant.

— C'était le prix à payer, répondit mystérieusement Floa Sadon.

CHAPITRE XXXIV

— Je reconnais cette immense rame de wagons, dit Lien Rag, très ému. C'était l'opéra de Kaménépolis.

Il n'en restait que les trois quarts et il s'en allait sur une plateforme de glace. À la jumelle il pouvait lire encore une affiche qui annonçait du Wagner, et plus loin il apercevait des tentures rouges du hall grandiose.

— Il n'y a plus de Kaménépolis... Juste cette langue de rochers là-bas qui n'est même pas une île. Les eaux ont formidablement monté.

Ann Suba se retourna. Un opéra. Elle avait écouté des enregistrements autrefois mais n'avait jamais assisté à une représentation.

— Les bibliothèques, les musées, les ateliers des peintres, les restaurants où les artistes se rencontraient, les bordels, les salles de bal...

Princess glissait sur une eau verte entre des blocs de glace impavides.

— Heureusement que Yeuse n'a pas vu ça, murmura-t-il, elle n'aurait pu supporter le spectacle de son œuvre partant à vau-l'eau.

— Tu as vécu à Kaménépolis ?

— Un temps. Le Kid ne voulait pas que j'aille ailleurs. J'avais l'intention de retrouver la trace d'un ami qu'on disait prisonnier des Néo-Catholiques, dans la Compagnie de la Sainte-Croix.

Il se retourna une dernière fois. Le vent donnait une impulsion au vieux cargo qui louvoyait entre les icebergs. Lorsque Ann se retourna, les restes de l'opéra de Kaménépolis avaient disparu.

— Toute une civilisation, murmura Lien Rag. C'était ce que nous voulions cependant. Toute une civilisation qui va disparaître à jamais. Les archéologues ne trouveront rien. Des trains qui servaient d'opéra, de musée, d'usines, d'habitations, de prison, d'hôpital, de bordel, d'écoles... Qui devaient pouvoir circuler en cas de danger et qui ont

été surpris par le cataclysme et qui sont dans le fond de l'océan où ils se désagrègeront. Jamais on ne descendra dans des fosses aussi profondes pour les examiner, essayer de savoir comment la vie pouvait s'organiser dans ces voitures roulant sur des rails. Les rails eux-mêmes ont, ou vont glisser dans l'eau et y rouilleront, sauf ceux qui étaient en résine bactérienne...

Farnelle lui apporta du thé brûlant, resta silencieuse, comprenant sa tristesse.

— Nous l'avons voulu, répétait-il. Toi aussi, Ann Suba et les Rénovateurs, vous l'avez voulu...

La brume formait comme un immense dôme qui se resserrerait avec la nuit. Ils devaient chercher un abri pour mouiller l'ancre avant qu'il ne soit trop tard.

Lien Rag tendit le bras :

— Là-bas c'était Titanpolis, le volcan, la station aux vingt-cinq coupoles cristallines. Dans quatre, cinq jours, nous y serons. Que restera-t-il ? Et du Viaduc, qu'allons-nous trouver ?